# La poésie bretonne au XIXe siécle

Joseph Rousse

Digitized by Google

7. 6

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

EDWIN CONANT,

(Class of 1829).

This fund is $28,000, and of its income one quarter shall be spent for books and three quarters be used for the general purposes of the Library. — *Vote of the President and Fellows, May* 28, 1892.

Received 6 Dec. 1895.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# LA POÉSIE BRETONNE

## AU XIXe SIÈCLE



Digitized by Google

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

JOSEPH ROUSSE

# LA POÉSIE BRETONNE AU XIXe SIÈCLE

OUVRAGE ORNÉ DE 23 PORTRAITS

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

1895

Digitized by Google

37547.6

HARVARD COLLEGE
DEC 6 1895
LIBRARY.

Conant fund.

Digitized by Google

# PRÉFACE

Le caractère dominant de la race celtique est le mysticisme. A ce point de vue, les Bretons d'aujourd'hui ressemblent à ceux du moyen âge. L'étranger un peu observateur qui assiste aux magnifiques processions de la Fête-Dieu, à Nantes, comme aux *Pardons* de Sainte-Anne d'Auray ou du Finistère, en est immédiatement frappé.

D'innombrables églises ont été reconstruites en Bretagne, depuis cinquante ans, avec un luxe d'architecture qui rappelle le temps du duc Jean V. Les hommes de 93 avaient rêvé l'anéantissement du catholicisme, mais s'ils revenaient à la vie, ils l'y retrouveraient plus puissant que sous Louis XVI.

« Race timide, dit M. Renan, réservée, vivant toute « en dedans, pesante en apparence, mais sentant

Digitized by Google

« profondément et portant dans ses instincts reli-
« gieux une adorable délicatesse, les Bretons sont
« indifférents à l'admiration d'autrui et ne demandent
« qu'une chose, qu'on les laisse chez eux... Jamais
« famille humaine n'a vécu plus isolée du monde. »
*(La Poésie des races celtiques).*

Après avoir constaté que la Bretagne « est la con-
« trée la plus pittoresque de la France entière »,
M. Léon Palustre, dans son bel ouvrage sur *la Renais-sance*, fait cette remarque très juste : « Si la Bre-
« tagne est un pays à part au point de vue de la na-
« ture, les monuments qu'on y rencontre ne laissent
« pas non plus de surprendre par leur aspect tout à
« fait singulier. Contrairement à ce que la logique
« demande, le principal est généralement négligé
« pour l'accessoire, et dans la construction des églises
« par exemple, on ne semble pas avoir cherché autre
« chose qu'un prétexte à lancer dans les airs un
« svelte et élégant clocher. »

C'est que le clocher à jour de la Bretagne, qui sonne en quelques heures pour la joie, l'amour et la mort, est le vrai symbole de l'âme celtique rêveuse et mobile, où se succèdent rapidement les sentiments les plus divers, dominés par une aspiration incessante vers l'idéal.

Des monuments funéraires élevés récemment, tels que le tombeau du général de la Moricière sous les voûtes colossales de la cathédrale de Nantes, ceux de saint Yves à Tréguier et du Comte de Chambord à Sainte-Anne d'Auray, sont encore des témoignages de la force du mysticisme dans le peuple breton.

Un autre sentiment profond s'y joint, c'est le sen-

Digitized by Google

timent de sa nationalité, « la plus ancienne et la plus tenace de toutes celles de l'Europe [1] », sentiment qui se manifeste si énergiquement chez ses vieux historiens, d'Argentré et dom Lobineau, comme chez les plus récents, Le Huërou, Guillaume Le Jean et Arthur de la Borderie.

La profusion des hermines sculptées sur les édifices, semées sur les bannières des églises et les décorations dans les fêtes publiques, ne permet pas de doute à cet égard.

« En Bretagne, comme en Irlande, dit Michelet, « (*Histoire de France*, T. II, p. 90), le catholicisme « est cher aux hommes, comme symbole de la natio- « nalité. »

Les églises y sont encore non seulement « le sanc- « tuaire de la prière, mais en même temps pour le « peuple des musées constamment ouverts, des ga- « leries historiques. » (Jean Janssen, *L'Allemagne à la fin du moyen âge*. T. I, p. 145.)

L'intérêt qu'excite la langue celtique et la renaissance de la poésie écrite en cette langue, dévoilent aussi la persistance de ce sentiment.

Les efforts des rois de France ont été impuissants contre lui, de même que les violences des Assemblées révolutionnaires, le despotisme de Bonaparte et les sourdes persécutions de l'Administration depuis 1815.

La conquête de la Bretagne par les Français, (car, en épousant Charles VIII, la duchesse Anne ne fit que céder à la force), a eu pour les Bretons des con-

1. F.-M. Luzel, *Bepred Breizad*, préface, p. XII.

Digitized by Google

séquences malheureuses. Ils jouissaient d'un gouvernement beaucoup plus libéral que leurs vainqueurs. Un écrivain favorable aux idées françaises, M. Antoine Dupuy, dans son intéressante et savante *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, ne peut s'empêcher de reconnaître que, « à la fin du XVe « siècle, le gouvernement de la Bretagne est ce que « nous appelons de nos jours la monarchie consti- « tutionnelle. Le duché n'a ni charte, ni constitution, « mais il a un droit public toujours respecté. Toutes « les institutions sont remarquables par leur carac- « tère libéral. » (T. II, p. 289.)

La prospérité de la Bretagne sous son duc Jean V et pendant les premières années du règne de François II, fait un contraste frappant avec la misère où elle languissait sous Louis XIV, misère qui engendra l'insurrection dite *du papier timbré*, réprimée si cruellement.

L'anarchie sanglante de la Ligue qui laissa l'espoir à Mercœur, durant dix ans, de ressusciter l'indépendance bretonne à son profit, la lutte incessante du gouvernement français contre les libertés garanties par le traité d'union et qui motiva la conspiration de Pontcallec, en 1720, la Terreur révolutionnaire, les exécutions de Brest, les massacres et les noyades de Nantes, les atrocités de la chouannerie, l'épuisement d'hommes, suite des guerres du premier Empire, firent regretter amèrement aux Bretons leur nationalité. Aussi le peuple s'écriait-il, dans un chant recueilli par M. de la Villemarqué : « O terre de Bre- « tagne, ô mon pays désolé, dans quelle mer d'afflic- « tion as-tu été précipité ? Autrefois, tu étais beau,

Digitized by Google

ANNE DE BRETAGNE

Digitized by Google

« tu étais joyeux et gai ; maintenant, hélas ! te voilà « navré de douleur. » *(Barzaz-Breiz).*

Quand Bonaparte fut relégué à Sainte-Hélène et que la paix régna en Europe, les lettres, délaissées durant les années de Terreur et de guerre, refleurirent dans les villes armoricaines comme le blé sur les sillons incultes. Les Bretons sont un peuple poète, parce qu'ils ont à un degré éminent le don « de concevoir le beau et de le rendre sensible »; ils l'ont prouvé par les chants, les monuments, les costumes et les usages.

Le sentiment mystique et le sentiment national animent toute leur poésie. Je voudrais en tracer un tableau d'ensemble pendant le dix-neuvième siècle. Je parlerai d'abord des poètes qui ont écrit en langue celtique, puis de ceux qui se sont servis de la langue française, mais en me bornant aux poètes morts ou ayant dépassé l'âge de soixante ans et dont l'œuvre peut être considérée comme terminée.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

# POÉSIE BRETONNE AU XIXe SIÈCLE

## INTRODUCTION

### CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA POÉSIE BRETONNE

#### CHATEAUBRIAND ET LAMENNAIS

##### SES INSPIRATEURS AU XIXe SIÈCLE

C'est dans la Poésie que se montre avec le plus d'éclat le génie d'un peuple.

Les définitions qu'on a données de la Poésie sont toutes incomplètes : une des meilleures est celle que je rencontre dans une page d'Alfred Michiels, au second volume de son *Histoire des idées littéraires en France*. (Édition de 1848, page 280). « La poésie est « l'image idéale de l'univers ; elle nous retrace le « spectacle du monde et celui de la société. Pour « atteindre la perfection, elle doit embellir l'homme « et la nature, sans les rendre méconnaissables. Si « elle ne les embellissait point, elle n'arriverait pas « à l'art ; si elle ne les peignait pas fidèlement, elle

Digitized by Google

« deviendrait fausse et même incompréhensible en « pure perte, car la beauté ne la dédommagerait « point de la vérité. Elle doit donc nous offrir l'es- « prit et la matière étroitement joints, comme ils le « sont dans les objets réels ; c'est la condition de « l'intérêt et de la vie. Les plus grands poètes pro- « cèdent toujours de la sorte ; Homère et Shakspeare « voilent perpétuellement les idées sous les faits ; le « monde invisible ne s'aperçoit chez eux qu'à travers « le monde sensible, ou plutôt l'un et l'autre s'iden- « tifient au sein d'une commune splendeur. »

L'art est utile, parce qu'il élève l'esprit et le cœur de l'homme, mais le but qu'il poursuit avant tout, c'est le Beau.

La poésie des Bretons, suivant l'expression de Lamennais (*De l'Art et du Beau*, p. 259), est généralement « monotone et mélancolique comme les ternes « horizons de ces contrées où ne luit qu'un pâle « soleil, comme les noirs rochers, comme les grèves « nues où la houle écume et se brise. »

Cependant leurs chants populaires sont aussi dramatiques que lyriques. Ils ont un mouvement extraordinaire.

On y trouve « les imaginations les plus hardies » à côté « du plus vif sentiment de réalité qui fut jamais. » (Félix Frank, *Le Génie de la Bretagne*. Revue des cours littéraires, novembre 1866). La plupart contiennent le récit de faits historiques et légendaires, car, chez le peuple, la poésie narrative précède l'ode qui se nourrit surtout d'abstractions.

« La poésie populaire des Bretons, disait Ferdi- « nand Wolf, le savant littérateur autrichien, est la

Digitized by Google

« plus riche, la plus belle, la plus originale de l'Eu-
« rope. » C'était aussi le sentiment de Georges Sand qui, dans ses *Promenades autour d'un village* (p. 206), écrivait :

« Une seule province de France est à la hauteur
« dans sa poésie de ce que le génie des plus grands
« poètes et celui des nations les plus poétiques ont
« jamais produit. Nous voulons parler de la Bre-
« tagne. »

M. de la Villemarqué a peut-être arrangé avec infiniment d'art les chants qu'il a publiés et on peut en discuter la valeur historique et scientifique, mais leur beauté poétique est au-dessus de toute contestation. D'ailleurs, à côté du *Barzaz-Breiz*, il y a les *Gwerziou* et les *Soniou* recueillies par M. Luzel, et le savant Guillaume Le Jean qui, dans un article de la *Revue celtique* paru après sa mort, en 1873, attaqua le plus vivement l'authenticité d'une partie des chants du *Barzaz*, reconnaît que les *Gwerziou* reproduites avec une fidélité scrupuleuse prendront place « parmi
« les classiques de la poésie populaire chez les races
« héroïques de l'Europe, à côté des chants grecs de
« Passow et des *piesmas* serbes de Vouk Stepha-
« novich. »

« Quant au nombre des poèmes populaires de la
« Bretagne, dit Émile Souvestre (*Les derniers Bretons*,
« T. II, p. 158, édition de 1836), nul ne saurait le
« dire. On resterait au-dessous de la réalité en le
« portant à huit ou dix mille. »

« Les misères de la race celtique ont été telles,
« ses souffrances si accablantes que pour y échapper,
« au moins par la pensée, elle a voulu se créer un

Digitized by Google

« passé selon sa fantaisie et l'a tout peuplé de mer-
« veilleuses et riantes chimères. L'imagination, —
« une imagination aussi belle que ses destinées ont
« été malheureuses — fut, dans tous les temps, la
« faculté dominante chez ce peuple asiatique égaré
« au milieu des brouillards de notre Europe, et c'est
« à elle qu'il doit ces chants si mélancoliques et si
« doux que nos bardes se sont transmis de siècle en
« siècle, comme un poétique héritage, depuis Merlin
« jusqu'à Chateaubriand. » (J.-M. Le Huërou, *Recherches sur les origines celtiques*, 1840).

A la société française bouleversée par la Révolution il fallait une nouvelle littérature. C'est de l'Armorique que partit le mouvement rénovateur. C'est dans le donjon de Combourg que s'est éveillé le génie de Chateaubriand. « C'est dans les bois de « Combourg que je suis devenu ce que je suis », a-t-il dit. *(Mémoires d'Outre-Tombe*, T. I, p. 267). Aussi, quand M. de la Villemarqué écrit *(La Bretagne contemporaine)* : « On ne trouve dans les ou-
« vrages de Chateaubriand que des échappées de vue
« sur son pays natal ; ni mœurs, ni coutumes, ni
« usages, ni souvenirs nationaux », il ne faut pas prendre cette assertion au pied de la lettre.

Feuilletez *René*, *les Martyrs*, *les Mémoires d'Outre-Tombe*, vous y verrez bien des pages où il peint la nature bretonne, comme font les maîtres, en quelques traits. C'est lui peut-être qui a écrit les plus belles descriptions de la Bretagne. Il y en a qui sont trop célèbres pour que je les reproduise ici,

Digitized by Google

CHATEAUBRIAND



Digitized by Google

et que Michelet, Maurice de Guérin, Pierre Loti n'ont point égalées.

En voici une moins connue ; elle me semble charmante : « Le printemps en Bretagne est plus doux « qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines « plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hiron- « delle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, « arrivent avec des brises qui hébergent dans les « golfes de la péninsule armoricaine. La terre se « couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, « de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'ané- « mones, comme les espaces abandonnés qui envi- « ronnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix de « Jérusalem à Rome.

« Des clairières se panachent d'élégantes et hautes « fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs res- « plendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour « des papillons d'or. Les haies au long desquelles « abondent la fraise, la framboise et la violette, sont « décorées d'aubépines, de chèvrefeuilles, de ronces « dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles « et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles « et d'oiseaux ; les essaims et les nids arrêtent les « enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte « et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme « en Grèce ; la figue mûrit, comme en Provence ; « chaque pommier, avec ses fleurs carminées, res- « semble à un gros bouquet de fiancée de village... »

Le pays, « entrecoupé de fossés boisés, a de loin « l'air d'une forêt et rappelle l'Angleterre... Des val- « lons étroits sont arrosés par de petites rivières « non navigables. Ces vallons sont séparés par des

Digitized by Google

« landes et par des futaies à cépées de houx. Sur les « côtes se succèdent phares, vigies, dolmens, cons- « tructions romaines, ruines de châteaux du moyen « âge, clochers de la Renaissance : la mer borde le « tout. Pline dit de la Bretagne : *péninsule spectatrice « de l'Océan.* » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I.)

Chateaubriand, qui se sentait un grand poète, croyait avoir reçu pour chanter « les deux instru- « ments », la prose et les vers, mais à part les très jolis couplets « *Combien j'ai douce souvenance* », quelques pièces élégantes, comme *la Forêt* et des strophes sur la mort d'une jeune fille, ses vers sont médiocres, tandis que sa prose est admirable. Abandonné à ses passions pendant presque toute sa vie, il n'était pas un homme véritablement religieux ; pourtant il était attaché de cœur et d'âme au catholicisme, le plus poétique de tous les cultes.

Comme l'a dit Joubert, dans sa lettre célèbre datée de Villeneuve-le-Roi, 21 octobre 1803, « il avait toutes « ses facultés en dehors ; il ne s'interrogeait jamais, « à moins que ce ne fût pour savoir si la partie ex- « térieure de son âme, (c'est-à-dire) son goût et son « imagination, étaient contents. » (Œuvres de J. Joubert, T. I, p. 107, 7e édition, 1880.)

Son désenchantement, son dédain des joies que peut donner la vie humaine tiennent de la race celtique, altérée de merveilleux et d'infini. Bien qu'il ait vécu loin de la Bretagne depuis son mariage, sa pensée était souvent tournée vers elle, et il a voulu y jouir de l'éternel repos sur son écueil isolé des hommes, mais qui appelle les regards du monde entier.

Digitized by Google

Pas plus que Chateaubriand, dit encore M. de la Villemarqué, « Lamennais n'a peint la nature celtique. » Je fais à ce sujet les mêmes réserves.

Qui ne connaît la touchante élégie sur la jeune fille surprise par la marée et qui avait noué ses longs cheveux aux algues, « sans doute pour n'être pas « emportée par la houle, pour reposer dans la terre « bénite, près des siens? » Cette élégie commence par un délicieux tableau :

« L'automne n'a point de plus belles journées. La « mer scintillait au soleil ; chaque goutte d'eau reflé- « tait, comme une pointe de diamant, une lumière « blanche et pure que l'œil supportait à peine. Du vil- « lage déserté, hommes, femmes, enfants, arrivaient « en foule sur les dunes, où, mêlé au thym, l'œillet « sauvage, aux fleurs violettes, exhalait son parfum « de girofle. » *(Une Voix de prison.)*

Et quel sentiment profond de la campagne bretonne, dans le tableau qui suit ! quelle légèreté de touche ! quelle fraîcheur de teintes !

« Il avait allumé près du talus, au coin du bois, « un feu de bruyères, et assis sur la mousse, le pauvre « enfant, il réchauffait ses mains à la flamme pétil- « lante.

« La fumée, jaunie par de fauves rayons qui glis- « saient entre les nuages, montait dans l'air pesant. « Il la regardait onduler comme un serpent qui « gonfle et déroule ses anneaux, puis s'épandre en « nappes brunes, puis s'évanouir dans l'épaisse at- « mosphère.

« Plus de chants dans les buissons, plus d'insectes « ailés étincelants d'or, d'émeraude, d'azur, prome-

Digitized by Google

« nant de fleur en fleur leurs amours aériens : partout « le silence, un morne repos, partout une teinte uni- « forme et triste. Les longues herbes flétries blan- « chissaient, penchées sur leur tige ; on eût dit le « linceul de la nature ensevelie. » *(Une Voix de prison.)*

Ce recueil, *Une Voix de prison*, d'où ces lignes sont extraites, est, à mon goût, le chef-d'œuvre de Lamennais ; je le préfère aux *Paroles d'un croyant*, dont le style est parfois emphatique et trop tendu.

Pauvre Lamennais ! il était bien Breton ; il avait le dévouement entêté aux causes désespérées. Il aimait la vérité d'un amour austère et violent. S'il était né cinquante ans plus tard, il assisterait au triomphe de ses idées les plus chères. Ses ossements doivent tressaillir, dans la fosse des pauvres où il a voulu être jeté, en entendant les paroles qui sortent du Vatican pour diriger la marche de l'humanité vers un avenir moins cruel aux faibles et aux petits.

L'influence de Chateaubriand et de Lamennais, qui a été si grande sur la littérature française en général, fut encore plus sensible sur celle de la Bretagne où ils inspiraient à leurs compatriotes des sentiments plus vifs qu'aux étrangers.

Tandis qu'ils remuaient le monde, attentif à leurs grandes voix, dans un bourg du Finistère, à Arzannô, un bon vieux prêtre élevait le poète national de la Bretagne.

Digitized by Google

# LIVRE PREMIER

---

LES

# POÈTES BRETONS CELTIQUES

Digitized by Google

# POÉSIE ÉLÉGIAQUE

# LYRIQUE ET DESCRIPTIVE

---

## BRIZEUX

Julien-Auguste-Pélage Brizeux était né à Lorient le 26 fructidor an XI (12 septembre 1803). De son acte de naissance, publié par M. René Kerviler dans son excellent *Répertoire général de Bio-bibliographie bretonne*, il résulte qu'il était fils de « Pélage-Julien « Brizeux, officier de santé marin, et de « Françoise-Souveraine Hoguet. »

Le même auteur nous dit qu'il fut clerc d'avoué à Lorient, commença son droit à

Digitized by Google

Paris, « partit pour l'Italie avec Auguste « Barbier, qui lui dédia son *Campo-Santo*, « succéda à Ampère dans un cours de poésie « française à Marseille, retourna en Italie et « partagea son existence mélancolique entre « cette terre classique de l'art, Paris et la « Bretagne. »

Des voyages furent donc les seuls événements extérieurs notables de la vie de Brizeux.

Le portrait le plus *vrai* qu'on ait fait de lui est celui qu'a tracé son ami Alfred de Courcy dans la *Revue de Bretagne et de Vendée,* en 1872. Il mérite d'être cité.

« Brizeux était une figure très originale ; « comme le dit une locution expressive, il « était *quelqu'un*, et même quelqu'un en deux « personnes, dont l'une ressemblait infini- « ment à ses vers, dont l'autre en était le « contraste. Assurément nul n'était plus « sincère que lui dans le culte qu'il rendait à « toutes les réminiscences du presbytère « d'Arzanno. Ses délicieuses idylles étaient « composées avec tout son cœur. Il les avait « écrites les yeux baignés de larmes, il en « pleurait encore en nous les récitant d'une « voix attendrie ; le poète était bien, devant

Digitized by Google

BRIZEUX

Digitized by Google

Digitized by Google

« nous, ému, pénétré, fervent, faisant vibrer
« la harpe éolienne, nous communiquant le
« feu qui le dévorait. Une dissonnance éclatait
« tout à coup, une carafe glacée était versée
« sur la flamme : nous étions en présence
« d'un habitué d'estaminet, amer, ennuyé,
« irascible, lecteur et diseur de choses
« vulgaires. L'amant passionné de la Bretagne
« passait des années entières sans la revoir,
« fréquentant le foyer d'un petit théâtre,
« vivant, sous son manteau râpé, d'une sorte
« de vie de Bohême. Il désirait vivement
« être de l'Académie française, à cause de
« la pension, ajoutait-il, en affectant d'en
« dédaigner l'honneur ; sa fierté paresseuse
« ne savait pas se plier aux démarches
« nécessaires. Je me souviens que je lui offris
« de l'introduire dans un salon de beaux-
« esprits où l'on patronnait très utilement
« des candidats. Il s'y refusa, se contentant
« d'alléguer qu'il n'avait pas d'habit, et je
« crois qu'il disait vrai. Par moments il
« imaginait de déserter la muse, où il excellait,
« pour faire de la philosophie, où il n'enten-
« dait rien, ou de la linguistique, à quoi il ne
« s'entendait guère davantage, et il martelait
« des vers bretons qui ne valaient pas ceux

Digitized by Google

« des rhapsodes de village. Puis il ressaisissait « sa véritable lyre, celle de l'idylle française, « où nul peut-être ne l'a égalé, pas même « André Chénier, et il en tirait des accords « d'une suavité exquise, que nous applau- « dissions avec transport. »

Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, qui avait fait la connaissance de Brizeux dans l'atelier du peintre Ziegler en 1828 et qui fut son compagnon le plus intime jusqu'à sa mort, dit, dans ses *Reliquiæ,* qu'avec « sa « taille élancée, son teint frais et ses cheveux « blonds, il avait l'air d'un jeune Anglais. » C'est sous cet aspect que l'a représenté le sculpteur Pierre Ogé dans son élégante statue de marbre placée au milieu d'un jardin public, à l'entrée du port de Lorient.

On a contesté l'existence de la jeune paysanne immortalisée sous le nom de *Marie* et qu'il a aimée pendant son enfance à Arzannô ; mais, comme le frère du poète (voir les *Poètes français* d'Eugène Crépet, T. IV, p. 323), Barbier l'affirme. Elle s'appelait, d'après lui, « *Marianne Pelann*, (Marie Fleur « de blé mûr) » ; M. de la Villemarqué la nomme *Marianna Pellann* et prétend que ses compagnes l'avaient surnommée *Marie Bitik*.

Digitized by Google

« Elle n'était pas plus jolie qu'une « autre », « mais elle plaisait à Brizeux, « qui cherchait « toujours à l'embrasser », a raconté l'une d'elles. (*La Bretagne Contemporaine. — Renaissance bretonne*).

Un écrivain lyonnais, M. Alexandre Tisseur (*Pèlerinage au pays de Brizeux*, 1879) dit qu'à Naples, le poète breton « aimait à « fréquenter le salon du comte Schouvalof, « attiré par la grâce de sa fille Hélène », et qu'un sentiment d'une nature plus vive paraît avoir marqué l'un de ses séjours à Florence.

Quoi qu'il en soit, Brizeux eut une vie triste et solitaire.

D'après Barbier, il aurait pris le fusil en 1830 avec les libéraux de l'école du *Globe*.

Mme Desbordes-Valmore dans ses lettres, Victor de Laprade et Joseph Autran ont parlé de la gêne où il a vécu.

Si l'on en croit H. Blaze de Bury (*Revue des Deux Mondes*, du 15 octobre 1882), Lamartine en 1848 avait fait augmenter de quinze cents francs la pension de deux mille quatre cents qu'il touchait des ministères de l'instruction publique et de l'intérieur, pension qui formait sa seule ressource vers la fin de sa vie.

Sainte-Beuve l'accusait de n'aimer le « cour-

Digitized by Google

« til et le moustoir qu'en vers » ; mais M. Luzel, qui l'a beaucoup vu, m'a dit à moi-même en 1885, à Quimper, qu'il se plaisait parmi les paysans, était connu dans toutes les fermes des environs de Scaër et que, avant d'entrer dans une métairie, il ôtait toujours son chapeau, « par respect pour le laboureur. » M. Louis Tiercelin dans la *Revue de Bretagne* (1894) a donné sur son séjour à Scaër des détails très précis et très curieux.

Le chef-d'œuvre de Brizeux, *Marie*, parut, sans nom d'auteur, le 12 septembre 1831, quoique l'édition originale porte la date de 1832. C'est un poème à part dans la littérature française. Nulle idylle ne saurait lui être comparée pour l'originalité et la fraîcheur. Sainte-Beuve n'en a pas senti tout le prix, bien que, dans les *Portraits contemporains* publiés en 1847, il reconnaisse que ses élégies « unissent à une *forme parfaite et limpide* une « sensibilité douce, élevée, saine, qui émeut « sans troubler et qui fait mieux luire le ciel « dans une larme. » En 1854, agacé, dit-on, par le succès de *Marie,* que les artistes trouvaient, à juste titre, bien supérieure aux *Consolations* et aux *Pensées d'Août,* il ne craignit pas de mettre, à son étude sur

Digitized by Google

*Malherbe et son école,* une note où il disait que la poésie de Brizeux est « toute caillou-« teuse. » La forme, autrefois *parfaite et limpide,* n'en avait pourtant pas changé, mais c'était le critique qui, d'ami, était devenu un rival ombrageux et malveillant.

Heureusement, comme le dit Élisabeth Browning, dans *Aurora Leigh,* « les lis sont « toujours des lis, bien que des mains tachées « de noir les aient souillés. »

L'idylle du Pont-Kerlo n'a pas besoin d'être citée comme un modèle de limpidité et de grâce, mais je vais mettre sous les yeux du lecteur le *Départ du Conscrit,* et il verra que ces vers n'ont rien de *caillouteux :*

Il faut partir aussi, Daniel, adieu ta ferme,
Qu'un fossé large et creux contre les loups enferme,
Ton hameau recouvert d'un bois de châtaignier
Et tes beaux champs de seigle ; adieu, jeune fermier !
Lorsqu'au lever du jour, joyeux, plein de courage,
Monté sur tes chevaux tu sortais pour l'ouvrage,
Avec toutes ses voix l'harmonieux matin
S'éveillait en chantant à l'horizon lointain :
Le noir Ellé d'abord ou le Scorff à ta droite
Roulant ses claires eaux dans sa vallée étroite,
Et tel qu'un doux parfum, le chant de mille oiseaux
S'élevant du vallon avec le bruit des eaux ;



Digitized by Google

La brise dans les joncs qui siffle et les caresse,
Puis l'appel matinal de la première messe,
Répété tour à tour comme un salut chrétien,
Du clocher de Cléguer à celui de Kérien.
Adieu, Daniel ! adieu le bourg, l'église blanche,
Adieu ton beau pays ! Après vêpres, dimanche,
Tes amis te verront pour la dernière fois
Et tu cacheras mal tes larmes sous tes doigts,
Car pour nous rien ne vaut notre vieille patrie
Et notre ciel brumeux et la lande fleurie !

M. Julien Duchesne a très bien dit, *(Etude sur Auguste Brizeux*, Rennes, 1879) que *Marie* « est l'histoire pathétique du cœur du « poète depuis son berceau ; c'est sa profes- « sion de foi artistique, chrétienne, humani- « taire, avec ses doutes discrets et pleins de « larmes. » On y voit s'épanouir la fleur de son génie, mais son œuvre la plus vigoureuse est le poème des *Bretons*. Les critiques étrangers à la Bretagne ne peuvent juger à quel point les couleurs en sont justes, les caractères saisis sur le vif. Dans le chant des *Lutteurs* et dans celui où il décrit le *Marché de Quimper,* il y a un souffle, une force vraiment épiques. Tennyson n'a point écrit de descriptions plus fines et plus fraîches que celles qui remplissent le second chant, intitulé

Digitized by Google

*Les Quêteurs*. Parmi les pages empreintes d'une mélancolie douce, il n'en est guère de plus aimables que la chanson de Jean Le Guenn, l'aveugle de Tréguier (chant XXII) :

Ma maison est bâtie au bord de la rivière ;
Si son toit est en paille, elle a des murs en pierre.
Comme cet ancien barde, harmonieux maçon,
Chanteur, avec mes chants j'ai construit ma maison.

Tout près est un courtil où vient jaser l'abeille ;
A ses bourdonnements en été je sommeille ;
J'y trouve, (c'est assez) des légumes, du lin :
Il y manque un pommier, l'arbre cher à Merlin.

Hélas ! ce n'est pas moi dont la main le cultive !
Mais au temps des moissons, lorque l'aveugle arrive,
Quand, les pieds tout poudreux, il rentre de bien loin,
De son petit enclos ses amis ont pris soin.

Oh ! venez, venez voir la belle forêt verte,
Les grands pins résonnants dont ma hutte est couverte,
Si mes yeux ne voient pas leurs rameaux toujours verts !
Au murmure des pins je murmure des vers.

Enfin, chère maison, pour ton dernier éloge,
La mer baigne tes pieds ; elle nous sert d'horloge ;
J'écoute son départ, j'écoute son retour :
Le flux et le reflux nous mesurent le jour.

Digitized by Google

Ma chaumière, il est vrai, n'a pas une fenêtre ;
Sans doute elle a voulu ressembler à son maître,
Elle est aveugle aussi, notre sort est pareil ;
Comme moi ma maison est fermée au soleil.

Les pièces qui composent le recueil de *la Fleur d'or* sont élégantes et d'un art raffiné ; elles ont pourtant un peu de sécheresse. *Primel et Nola,* les *Histoires poétiques* et la *Poétique nouvelle* renferment de très belles inspirations, mais, en général, sont moins bien venues que *Marie* et *les Bretons*. Le vers y est quelquefois dur, et c'est ce défaut que Sainte-Beuve a malicieusement exagéré. On craindrait un affaiblissement du talent de l'auteur, si l'*Élégie de la Bretagne,* écrite dans les derniers temps de sa vie, n'était un des chefs-d'œuvre de notre littérature.

La poésie celtique était laissée au peuple en Bretagne, quand Brizeux vint lui rendre faveur auprès des lettrés et suscita une renaissance qui lui donne des droits à l'hommage de ses compatriotes, comme l'éclat qu'il a répandu sur la poésie bretonne en langue française. « C'est de 1834 que date ce mou-« vement, dit M. de la Villemarqué dans une « étude sur « la poésie bretonne contempo-

Digitized by Google

« raine » publiée par la *Revue de l'Armorique*
« en 1843. Quatre poètes, de force et de valeur
« diverses, mais hors de ligne, qui ont écrit
« chacun dans un de nos quatre dialectes,
« M. Brizeux dans celui de Léon, M. Prosper
« Proux dans celui de Tréguier, M. de Goës-
« briand dans celui de Cornouaille, M. Le
« Joubioux dans celui de Vannes, y sont
« entrés avec éclat. »

Brizeux pense plus en français qu'en breton, et ses œuvres celtiques, qui ont pour titre *Télen Arvor, la Harpe d'Armorique,* ne valent pas les autres, mais il n'en fut pas moins un initiateur. Quelques-unes sont devenues populaires, surtout le bardit *Ni zô bepred Bretoned,* composé sur le joli air national de la chanson *Ann hani goz,* qu'on entend chanter dans tous les bourgs, dès qu'on met le pied en Basse-Bretagne. La guerz des *Conscrits de Plomeur* eut aussi un grand succès. « J'ai vu, dit M. de la Villemarqué,
« (*Revue de l'Armorique*, 1843, page 107)
« des paysans pleurer en entendant chanter
« les *Conscrits,* dont l'histoire authentique,
« rapportée, sous la Restauration, à la tribune
« de la Chambre des députés par M. de Mon-
« tesquiou, rappelle celle des assiégés de

Digitized by Google

« Saragosse célébrant leurs funérailles avant
« de s'ensevelir sous les ruines de leur ville. »

Brizeux, atteint d'une maladie de poitrine, espéra trouver un peu de soulagement à Montpellier; mais, trois semaines après son arrivée, il y mourut, le 3 mai 1858. La maison qu'il habitait est située près du Peyrou, cette promenade si poétique avec ses beaux arbres, ses grands lauriers-roses, sa statue équestre de Louis XIV et son château-d'eau entouré d'une colonnade, d'où l'on aperçoit, sous un ciel d'une pureté idéale, d'un côté les premiers contreforts des Cévennes, de l'autre les ruines de Maguelonne au bord de la mer de Provence. Le corps du poète, ramené dans sa ville natale, y repose sous un monument sculpté par Etex, à l'ombre d'un jeune chêne qui grandit chaque jour comme sa gloire.

---

Digitized by Google

## LE GONIDEC, HERSART DE LA VILLEMARQUÉ ET LES BARDES POPULAIRES

---

Brizeux visitait souvent à Paris, dans le pauvre logement où il abritait sa vieillesse, un savant vénérable, dont le nom est devenu immortel, Jean-François Le Gonidec. C'était le réformateur de la langue bretonne, le patient grammairien qui, en chassant du celtique les mots étrangers et les locutions vicieuses, a fourni aux poètes de ce siècle l'instrument nécessaire pour exprimer purement leurs pensées. Il était de race noble et naquit au Conquet, le 4 septembre 1775. Abandonné par son père, il eut une jeunesse cruelle, porta quelque temps la soutane et fut jeté bientôt au milieu des drames sanglants de la Révolution. On a prétendu que son imagination exaltée lui avait fait considérer

Digitized by Google

comme réels des événements tragiques qui n'auraient existé que dans ses hallucinations. Quoi qu'il en soit, il échappa aux dangers des guerres civiles de l'Ouest et sous l'Empire entra dans l'Administration forestière où il resta jusqu'en 1834, époque de sa mise à la retraite. A partir de cette date, il chercha à Paris, dans un emploi à la *Société des Assurances générales,* les ressources dont il avait besoin pour nourrir sa famille. Pendant ses loisirs, il avait écrit sa *Grammaire celto-bretonne* (1807), ses deux *Dictionnaires,* des traductions de la Bible et d'autres livres religieux. Après sa mort, arrivée à Paris, le 22 octobre 1838, ses amis et compatriotes firent transporter ses restes au Conquet, où ils furent inhumés le 12 octobre 1845, au milieu d'une cérémonie émouvante et solennelle, présidée par Mgr Graveran, évêque de Quimper.

L'homme qui, avec Brizeux et Le Gonidec, a le plus contribué au développement de la poésie celtique est le vicomte Hersart de la Villemarqué, né à Quimperlé en 1815. Il a signé peu de vers de son nom, mais il a publié en 1838 les *Chants populaires de la Bretagne* et révélé des merveilles ignorées avant lui.

Digitized by Google

TH. DE LA VILLEMARQUÉ

Digitized by Google

Digitized by Google

Dans son introduction au *Barzaz-Breiz* et les notes qui accompagnent chaque morceau, il a raconté ses découvertes avec un grand charme et un talent exquis d'écrivain. Cette publication excita en Bretagne un véritable enthousiasme ; de tous côtés surgirent des poètes qui essayèrent de montrer que le génie lyrique n'était pas éteint chez les Celtes.

M. de la Villemarqué les aida de toutes ses forces en écrivant de nombreux articles pour faire connaître et encourager leurs travaux.

Il fut chargé de missions scientifiques en Angleterre et devint membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1858.

Une fine bienveillance paraît être le fond de son caractère. Il n'a pas eu, comme Brizeux, à se plaindre de la vie et en a tiré tout le bonheur qu'elle peut donner. Sa parenté avec Chateaubriand lui a ouvert, dès sa jeunesse, toutes les portes du monde littéraire et artistique. Il avait fait ses études au petit séminaire de Nantes. Il a vécu paisiblement dans son manoir de Keransker, près des vertes vallées de l'Isole et de l'Ellé. Sa nature délicate n'a connu aucun froissement grave; car, les petites querelles qu'on lui a faites au sujet de l'authenticité de quelques-uns des chants

Digitized by Google

du *Barzaz*, ne causent pas de blessures mortelles. S'il est réellement l'auteur de la *Submersion de la ville d'Is*, du *Tribut de Noménoé*, de *Jeanne-La-Flamme*, *de Bran ou le Prisonnier de guerre*, etc., il faut le considérer comme un poète de génie [1].

Parmi les pièces incontestablement populaires de son recueil, celles qui datent de notre temps sont peu nombreuses, mais elles suffisent à montrer que la race bretonne n'a pas dégénéré ; témoin la délicieuse élégie des *Hirondelles*, œuvre de deux jeunes filles, et que lady Georgina Fullerton a imitée, en l'attribuant à des paysannes des environs de Rome :

Il y a un petit sentier qui conduit du manoir à mon village, un sentier blanc sur le bord duquel on trouve un buisson d'aubépine, un buisson chargé de fleurs qui plaisent à l'enfant du manoir.

Je voudrais être fleur d'aubépine, qu'il me cueillît de sa main blanche, qu'il me cueillît de sa petite main blanche, plus blanche que la fleur d'aubépine.

1. Voir la *Revue politique et littéraire*, 1er mars 1873, Louis Havet: *Poésies populaires de la Basse-Bretagne* et la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, mars 1894, Pitre de Lisle du Dreneuc : *Du mouvement ascendant de la Bretagne au XIXe siècle.*

Digitized by Google

Je voudrais être fleur d'aubépine, pour qu'il me plaçât sur son cœur. Il s'éloigne de nous, quand l'hiver entre dans la maison ; il s'en va vers la France, comme l'hirondelle qui s'envole.

Quand revient le temps nouveau, il revient aussi vers nous ; quand les bluets naissent dans les blés et que l'avoine fleurit dans les champs ;

Quand chantent les pinsons et les petits linots, il revient avec les fêtes ; il revient à nos pardons.

Je voudrais voir des fleurs et des fêtes chez nous en chaque saison, et voir les hirondelles voltiger par ici, toujours, je voudrais les voir voltiger toujours au bout de notre cheminée.

M. Anatole Le Braz, dans la remarquable introduction qu'il a écrite en tête du premier olume des *Soniou Breiz-Izel*, vante avec raison la naïve chanson de *la Fileuse dont le se destine à la prêtrise*. La paysanne qui le composa s'appelait Nann Boënz et habitait Lézardrieux. M. Arthur de Lisle du Dréneuc, l'un des érudits les plus distingués de la Bretagne, m'a dit avoir entendu, il y a peu d'années, à Guémené-sur-Scorff, un chant récemment composé par deux jeunes filles, à propos de l'entrée au couvent d'une de leurs compagnes, et qui était un bijou de littérature populaire.

Dans quelle autre province de France les

Digitized by Google

paysannes composent-elles des chants d'une si fine et si haute poésie ? Que M. Renan avait raison de dire : « Ce petit peuple, resserré « maintenant aux confins du monde, au milieu « des rochers et des montagnes, où ses en- « nemis n'ont pu le forcer, est en possession « d'une littérature qui a exercé au moyen âge « une immense influence, changé le tour de « l'imagination européenne et imposé ses « motifs poétiques à presque toute la chré- « tienté. »

M. de la Villemarqué a devancé dans les études celtiques MM. Paulin et Gaston Pâris. Ces derniers ont apporté dans la critique une méthode plus scientifique, mais leurs disciples d'aujourd'hui, comme l'observait judicieusement M. Arthur de la Borderie (*Revue de Bretagne et de Vendée,* 1884), ne devraient pas oublier que, lorsque en 1838, « M. de la « Villemarqué publiait les *Chants populaires* « *de la Bretagne,* en 1841 et 1842, ses *Contes* « *des anciens Bretons* et son essai sur les « *Epopées de la Table ronde,* un peu plus tard, « ses *Bardes bretons du VIe siècle,* personne « en France, sauf lui, ne s'inquiétait de litté- « rature celtique. »

Digitized by Google

Continuant son œuvre, Jean-Marie de Penguern, juge de paix à Perros-Guirec, aidé d'un porteur de contraintes, Le Dantec, de Lannion, Émile Souvestre, Ernest du Laurens de la Barre, MM. Gabriel Milin, Léon Bureau, L.-F. Sauvé, N. Quellien, Vincent Coat, surtout MM. F.-M. Luzel et Anatole Le Braz, ont recueilli d'innombrables chants populaires. Les femmes ont eu une bonne part dans ce travail de conservation. Parmi elles il faut honorer en première ligne la mère de M. de la Villemarqué, celle de M. Luzel, Mme de Saint-Prix et Marguerite Philippe, de Pluzunet, une humble *pèlerine par procuration.*

Après tous ces grands chercheurs on pourra encore glaner. Il se crée chaque jour des chants nouveaux ; les meilleurs, ainsi que le constate M. Luzel *(Chants de l'Epée*, p. 120) « sont toujours l'œuvre de pauvres « paysans, pâtres ou mendiants aveugles qui « ne savent ni lire ni écrire. »

Jean Le Guenn, l'aveugle de Tréguier immortalisé par Brizeux, et Jean Le Minous, qui est mort en 1892, à Pleumeur-Gautier, étaient au nombre de ces bardes autour desquels se presse le peuple d'Armorique dans les fêtes et les pardons.

Digitized by Google

M. Anatole Le Braz a donné sur Jean Le Guenn des détails fort intéressants[1] : « Il « naquit, dit-il, sur la pente orientale de ce « grand morne déchiqueté qui porte les com- « munes de Plouguiel et de Plougrescant et « qui est une des pointes extrêmes que pousse « la Bretagne au cœur de la Manche. De « bonne heure il fut aveugle et fit des vers... « Il a fait imprimer de très jolies pièces, que « le peuple accueillait avec plaisir. Il va sans « dire qu'il ne les écrivait pas. En revanche « il les chantait bien. L'hiver, il s'enfermait « dans sa chaumine de Kersuliet, près de « la Roche-Jaune, au bord de la rivière de « Tréguier. Là, assis au coin de son foyer, « en compagnie de Marie Petibon, sa femme, « tandis que s'harmonisaient au dehors les « bruits de la marée et ceux du vent, il prati- « quait son art et cousait des vers bretons « l'un à l'autre. Le couplet terminé, il tail- « lait dans un morceau de bois une coche, à « la manière des boulangers. Chaque chanson « avait tant de coches, c'est-à-dire tant de

1. *Soniou Breiz-Izel*, chansons populaires de la Basse-Bretagne, recueillies et traduites par F.-M. Luzel, avec la collaboration de A. Le Braz. 2 vol., Paris, Émile Bouillon, éditeur, 1890.

Digitized by Google

« couplets. Le nombre n'était jamais le « même. L'été venu, Iann Ar Guenn et Marie « Petibon émigraient côte à côte et se pro- « menaient de bourg en bourg, au hasard des « fêtes locales. Adossé au mur du cimetière, « Iann prenait une de ses lattes, en parcou- « rait du doigt les tailles, y lisait avec les « yeux de l'âme la *sôn* qu'il y avait sculptée « et la chantait devant la foule. Ses pérégri- « nations aboutissaient toujours à Morlaix, « ville des éditeurs bretons. On le voyait « entrer chez Ledan. Quand il en sortait, la « presse avait fixé, à l'usage du peuple, ses « passagères inspirations. Grâce à ce *papier* « *à chandelle,* Iann Ar Guenn eut la vogue « et presque la gloire. Celui que les actes de « l'état civil qualifiaient, au moment de son « mariage, de *chanteur de chansons,* était « honoré par eux, au lendemain de sa mort, « du titre de *poète*. Il en était digne. »

Un souvenir est dû à Jean Carrer, paysan des environs de Quimperlé, dont M. de la Villemarqué lut une poésie au Congrès celtique de Saint-Brieuc, en 1867.

Je dois parler ici d'un poète de talent, qui occupe une place à part dans la littérature celtique, Guillaume-René Kerambrun. Il naquit



Digitized by Google

à Begar (Côtes-du-Nord), le 6 juin 1813. Fils d'un percepteur, il était parent de M. Luzel et du grand historien Le Huërou. M. Adolphe Orain a raconté sa vie dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (1869, t. I).

Pendant qu'il faisait son droit à Rennes, il fut un des fondateurs et des principaux rédacteurs du journal littéraire *le Foyer*. Ses vers français sont d'un style ferme et coloré, mais, tout en écrivant la *Submersion de la ville d'Is*, la *Prêtresse de l'île de Sein*, la *Prière du Laboureur*, il s'occupait, avec son ami J.-M. de Penguern, à rechercher des chants populaires en langue bretonne. Cela lui donna l'idée de les imiter, et il composa des pièces remarquables en ce genre, qu'il se plut à présenter à ses amis comme recueillies de la bouche des paysans. Il mourut le 2 mars 1852, chez son père, à Prat, arrondissement de Lannion, après avoir passé quelques années dans le monde des lettres à Paris, d'où il revint, dit son biographe, « désillusionné, dé« solé, mais non aigri », car il était d'une nature très douce et très sympathique.

Longtemps après, on s'aperçut qu'il était le véritable auteur des guerz célèbres des *Moines de l'île Verte*, de *la Vieille Ahès*, des *Loups*

Digitized by Google

*de mer,* qui faisaient l'objet des dissertations savantes des érudits.

Ces chants doivent le placer parmi les meilleurs poètes celtiques, car leur valeur artistique est absolument indépendante des attributions fantaisistes qu'il leur a données et laissé donner. Voici le chant des *Loups de mer :*

Aiguisons nos épées
Sur le haut des montagnes
Pour aller aux combats.

Voici venir les navires des loups de mer,
Qui apportent la guerre en Armorique !
Ils ont pris le Guéodet
Et en ont incendié l'église.

Aiguisons nos épées, etc.

Le vieil évêque, les larmes aux yeux,
A été forcé de quitter sa patrie ;
Il est allé chercher un autre pays
Où ne viendront pas les méchants.

Personne n'ose plus rester en Armorique,
Tant on a en horreur les hommes de mer ;
Moissons, animaux et gens,
Ils détruisent tout, grands et petits.

Mais le roi, dès qu'il en a été instruit,
A grincé des dents avec rage,

Digitized by Google

Et vite il s'est mis en route
Avec tous ses gens et ses parents.

Une grande armée a été levée
Et nous sommes descendus en Armorique ;
Dans une grande plaine, au pays d'Armor,
Nous avons rencontré les loups de mer.

Pendant trois jours nous avons résisté ;
Pendant trois jours nous nous sommes battus.
Pendant trois nuits, sans reprendre haleine,
Nous n'avons fait que tuer ;

Tuer, à faire ruisseler le sang rouge,
Des deux côtés, comme deux grands ruisseaux :
Tuer, comme on bat la paille,
La paille de seigle, quand il est mûr.

Et nos coups d'épée retentissaient,
Comme les coups de masse sur l'enclume,
Et fracassaient les crânes des hommes de la mer,
Comme des huîtres entr'ouvertes.

Pendant que dura le combat,
Les corbeaux voltigeaient sur nos têtes ;
Et quand ce fut fini, en croassant
Ils s'abattirent pour le festin.

Aiguisons nos épées
Sur le haut des montagnes,
Pour aller aux combats.

---

Digitized by Google

## LES BARDES LETTRÉS

La théorie de Taine[1], qui veut que la *race*, le *milieu* et *le moment* déterminent fatalement les qualités et les défauts des écrivains et des artistes, est certainement fausse, car elle ne tient aucun compte de deux éléments irréductibles, *la liberté humaine* et *le génie*, qui déroutent tous les systèmes et trompent toutes les prévisions; mais dans une large mesure elle est juste, en ce qui concerne les poètes armoricains. Sur eux l'influence de la race, du milieu et du temps est évidente. Leur mélancolie, leurs idées mystiques viennent bien de l'hérédité, de la tristesse du pays, des hommes parmi lesquels ils vivent, des événements dont ils ont subi les contre-coups.

1. Cette théorie a été empruntée, mais *incomplètement*, par Taine à Alfred Michiels. Voir les tomes I et VI de l'*Histoire de la peinture flamande*, par Alfred Michiels.

Digitized by Google

La patrie, la religion, l'amour, la compassion pour les pauvres et pour tous ceux qui souffrent, le respect des vieilles coutumes, la description du pays, les beautés et les drames de la mer, la haine de l'étranger, les souvenirs historiques, sont les thèmes ordinaires des poètes bas-bretons. En 1870, la guerre a inspiré quelques-uns d'entre eux et M. H. Gaidoz, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1871, en a parlé avec sympathie.

Une chose frappe chez tous ces poètes : c'est l'honnêteté, la noblesse des idées qu'ils expriment. Quel que soit leur parti politique, ils ont une certaine hauteur de pensée inhérente à la race. La plupart donnent la note mélancolique ; très peu sont de joyeuse humeur. Leur satire vient d'un fonds de tristesse. L'envie leur est inconnue. Ainsi que l'a dit M. Lud Jan, un très éloquent poète :

Tous les chanteurs d'Arvor ont le cœur généreux,
Tous, unis par l'amour, séparés par la vie,
Ont le cœur assez grand pour se comprendre entre eux[1].

Le paysan breton ne travaille qu'autant qu'il est absolument nécessaire. On dirait

1. *Dans la Bruyère.*

Digitized by Google

qu'il juge vaines toutes les tentatives pour atteindre le bonheur. Les poètes bretons sont comme lui, ils chantent seulement pour soulager leur âme d'un poids qui l'oppresse et ne mettent aucune ardeur à courir après la gloire. C'est pour cela que leur poésie est généralement lyrique, élégiaque et descriptive.

Dans son *Histoire de la Littérature française,* Désiré Nisard, après avoir constaté que « l'es« prit français, c'est l'esprit pratique par « excellence », et qu'il ne diffère de *l'esprit ancien* que par un caractère pratique encore plus accentué, ajoute : « En faisant son por« trait, j'ai presque fait le portrait de la raison « elle-même. » Mais il est obligé d'avouer qu'il manque aux Français « une certaine « espèce de rêverie solide, propre aux grands « poètes du Nord, une certaine richesse d'ima« gination propre à ceux du Midi ». (Pages 15 à 23 du t. I).

Les poètes bretons celtiques n'ont aucunement l'esprit pratique tant prisé de Nisard et se rapprochent beaucoup plus des écrivains du Nord que des Français. C'est à propos d'eux qu'on pourrait bien dire, avec Alfred Michiels, *(Histoire des idées littéraires en France au XIX^e^ siècle*, t. I, p. 1, 3^e^ éd., 1848,)

Digitized by Google

s'inspirant d'une vue de M. de Bonald *(Législation primitive)*, que « la poésie et l'art « *romantiques* sont l'expression de la société « chrétienne », par opposition à la littérature *classique*, qui « réfléchit le monde grec et « romain, comme la littérature hindoue la « civilisation indienne, comme la littérature « chinoise, la civilisation de la Chine. »

Les bardes lettrés ressemblent beaucoup aux bardes populaires par la sincérité avec laquelle ils expriment leurs sentiments, ne reculant point devant les images les plus vives et les plus énergiques, tandis que les lettrés français gardent presque toujours une certaine réserve et préfèrent les demi-teintes aux couleurs éclatantes.

De tous les poètes celtiques de ce siècle, le mieux doué, le plus original jusqu'à présent a été Prosper Proux, *le barde de la Cornouaille*. Chez lui la poésie est bien « *le langage de la passion* », suivant la définition de l'historien allemand Théodore Mommsen. *(Histoire romaine,* t. I, p. 294). Il avait les deux facultés les plus nécessaires au poète, « le sentiment et la fantaisie. » Il semble, a dit un bon juge, M. Luzel, « qu'il n'a jamais lu un poète français. » Oui, sauf La Fontaine, qu'il a

Digitized by Google

imité et commenté de la façon la plus piquante.

Bien qu'il ait eu sa part de souffrance, il garda jusque dans sa vieillesse une bonne humeur qui éclaire toutes ses œuvres. Elles sont peu nombreuses, mais son petit écrin est rempli de diamants. En 1838, il publia un premier recueil : *Kananouennou gret gant ur C'hernevod; chansons faites par un Cornouaillais,* (Saint-Brieuc, Prudhomme), et en 1866 un autre : *Bombard Kerné,* la *Bombarde de Cornouaille,* édité à Guingamp par P. Le Goffic.

Ah ! que n'ai-je votre harpe d'or, Merlin, Gwenklan, Rivoal, bardes des temps passés ? s'écriait-il. Comme vous d'une voix éclatante je jetterais aux échos de Breiz-Izel un cri retentissant comme le son de l'airain.

Une jolie pièce, *la Chapelle de Saint-Yves,* nous apprend qu'il descendait d'une famille noble, les Du Parc :

En passant par la commune de Calanhel, je me trouvai un jour près d'une chapelle, une chapelle nouvellement bâtie et dédiée à saint Yves le Justicier.

Au-dessus de la porte est gravé l'écusson des *Du Parc,* seigneurs de grand renom, avec leur devise :

Digitized by Google

*Vaincre ou Mourir !* devise de guerriers intrépides.

Oui, vous fûtes jadis des gentilshommes loyaux, de puissants chevaliers bretons !

Qu'il faisait beau vous voir, fermes et terribles sur vos destriers bardés de fer,

Vous précipiter comme la foudre au milieu de la mêlée, l'épée à la main, portant fièrement votre bannière en criant : *Vaincre ou Mourir !*

Votre sang a coulé à grands flots pour racheter le tombeau du Sauveur des hommes, et un *Du Parc* était au nombre des Trente qui écrasèrent l'insolent orgueil de l'Anglais.

Vous avez combattu jusqu'à la mort pour votre foi, votre roi, votre patrie, et vous êtes morts, la main sur la garde de votre épée, les yeux tournés vers le ciel.

Le Temps de sa faulx implacable a mis en lambeaux vos bannières, renversé les tours de vos châteaux, pulvérisé les reliques de vos ossements,

Et pourtant il est resté un humble barde de votre sang pour chanter vos louanges, dans la vieille langue d'Armor.

Parmi ses poésies, d'un style si vif, si nourri d'images fraîches et trouvées, il en est une qui me plaît singulièrement. Elle a pour titre : *Le Moustique, petit navire de guerre.*

Déploie tes ailes, mon gentil *Moustique !* Pimpant et coquet, sur la crête des vagues, vole, rapide et léger, comme la mouette.

Vite, plus vite, à tire d'aile, emporte-moi loin, bien

Digitized by Google

loin de la terre, de la terre chargée de tant noirs chagrins, si remplie de douleurs poignantes, souillée de tant d'ordures !

A ta surface, vaste Océan, on ne trouve pas de fange, on ne voit point de ronces, on ne rencontre ni orties, ni buissons d'épines; il n'y a que l'eau, le ciel, l'immensité, Dieu !

Qu'il fait beau y vivre ! qu'il fait beau y respirer ! Au-dessus de la tête, le soleil resplendissant, sous les pieds, la mer spumeuse, le grondement des vents dans la haute mâture !

Avec quelle rapidité bondit le sang dans les artères ! Le cœur insoucieux, sans crainte, palpite d'allégresse au mouvement des lames...

Bien souvent alors on se prend à rêver à sa *douce jolie*, à son pays, à sa mère, à son père, puis, avec un long soupir, les larmes tièdes et douces vont rouler dans les abîmes.

Quand, un jour, on entendra un rugissement du côté de l'île du Saxon, *Moustique*, arme ton dard, ton petit dard acéré, puis, impétueux, le cœur bouillant d'ardeur, sus au Lion !

Qu'il est beau de mourir pour toi, Breiz-Izel, au milieu du tonnerre et du fracas des batailles, la mer bleue pour tombeau, avec le pardon de Dieu !

Les satires de Prosper Proux, *le Chemin de fer, la Voix des cloches, les Lamentations du chasseur,* sont, comme ses chants du *Départ* et du *Retour d'un soldat breton,* écrits avec une verve incomparable. Et pourtant qui le

Digitized by Google

connaît en dehors de la Bretagne? Prosper Proux était né au centre du Finistère, à Poullaouen, près de cette antique cité de Carhaix, dont la tour de Saint-Trémeur domine un pays montagneux si pittoresque. Devenu orphelin très jeune, il fit ses études au collège de Saint-Pol-de-Léon et dans les lycées de Saint-Brieuc et de Lorient. Ensuite, il voyagea et s'engagea dans les chasseurs à cheval où il resta quatre années. « Revenu « au pays, il se maria et fut percepteur pen- « dant vingt ans, d'abord à Guerlesquin, puis « à Saint-Renan près de Brest. S'étant démis « de ses fonctions, il s'occupa d'affaires com- « merciales jusqu'à sa mort. » (*Revue de Bretagne et de Vendée*, juin 1873.) Un chagrin violent qu'il éprouva, par suite d'une aventure très pénible, hâta sa fin, en amenant sans doute la rupture d'un anévrisme. C'était à Morlaix, le 11 mai 1873 ; il était souffrant, assis auprès de sa fenêtre et regardait une procession de jeunes communiantes monter le chemin qui conduit à l'église, quand tout à coup son cœur cessa de battre et son regard d'admirer ces frais visages d'enfants et les feuillages nouveaux de la vallée. Il avait soixante et un ans.

Digitized by Google

Et la bouche qui chantait des guerziou,
Des chants de guerre et des chansons,
La joie des gens de tout âge,
La voilà, à présent, pleine de sang.

(F.-M. Luzel, *Elégie sur la mort de Prosper Proux.*)

Prosper Proux ne sera point oublié, tant qu'il y aura des lettrés en Armorique. Depuis longtemps personne ne saura plus les noms des députés, des sénateurs, des amiraux qui ont vécu à côté de lui et l'ont dédaigné, quand le sien sera encore entouré d'une auréole glorieuse. « Que sont devenus, disait La Bruyère, « ces importants personnages qui méprisaient « Homère, qui ne songeaient dans la place qu'à « l'éviter, qui ne lui rendaient pas le salut, ou « qui le saluaient par son nom, qui ne daignaient « pas l'associer à leur table, qui le regardaient « comme un homme qui n'était pas riche et « qui faisait un livre ? »

A la même époque, vivait à Guingamp un instituteur né à Plounérin, canton de Plouaret (Côtes-du-Nord), qui aurait pu devenir un grand poète, si une passion malheureuse pour le *gwin-ardant* n'avait éteint ses facultés et brisé sa carrière. Peut-être des souffrances

Digitized by Google

intimes l'ont-elles jeté dans ce vice! Il fut envoyé en disgrâce à Pontrieux, puis à Collinée et donna sa démission. Réfugié à Paris en 1876, il y a fini, peu après, sur un lit d'hôpital.

Il s'appelait Jean-Marie Le Jean. On l'avait surnommé le *Rossignol du Bois de la nuit, Eostik Koat ann noz*. Il était trop pauvre pour réunir en volume ses vers qui sont dispersés dans les journaux et principalement dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* et le *Conteur breton*. Sa muse n'a pas la légèreté ni les ailes brillantes de celle de Prosper Proux ; mais il était profond observateur de la nature et donnait à ses tableaux une vie intense. Lisez cette description de l'*Hiver en Bretagne* (1866) :

La voix de la tempête dans les hauts arbres semble admonester la terre ; le soleil a perdu ses brillantes couleurs et a la paleur de la lune ; on ne trouve plus de chaleur sous la voûte des cieux ; les petits oiseaux se taisent et les forêts sont silencieuses.

La nuit est longue et ténébreuse ; les étoiles sont rares, et au lieu du chant du rossignol, si délicieux à entendre, les bêtes fauves hurlent avec inquiétude dans les campagnes, et le murmure de la rivière s'élève comme des plaintes au-dessus de la vallée.

Le jour est court et vient lentement, et quand l'homme sort de sa couche, la bise s'infiltre dans ses membres glacés; retournant aussitôt dans sa

Digitized by Google

demeure, il voit au-dessus de sa tête des aiguilles de glace suspendues à son toit, comme les dents d'un peigne d'argent...

Comme les flots de la mer, approchent les flots rapides du brouillard ! Et voilà que le firmament ressemble à un essaim d'abeilles ; les flocons de neige tombent dru, et le monde est paré comme une jeune mariée au matin de ses noces.

Dans la direction du vent, les arbres portent une raie blanche ; les ajoncs, les genêts, les ronces, les broussailles se courbent sous le faix ; la neige est épaisse sur la montagne et le toit de chaume, et l'on n'entend d'autre bruit que l'aboiement de quelques chiens.

Sur le bord du petit ruisseau qui a pu sourdre au milieu de la prairie, becquètent la bécasse, la bécassine et la sarcelle ; le merle, compagnon de l'homme, et une foule de petits oiseaux grattent les fumiers pour y chercher leurs proies.

Un vieux corbeau est en sentinelle sur le haut d'un chêne, pendant que ses frères fouillent dans le sillon pour y trouver le grain ; si le vent lui apporte l'odeur de la poudre, il avertit par un petit croassement la bande, qui prend aussitôt son vol...

Les vieillards souffreteux marchent appuyés sur leur bâton, car ils sont, hélas ! eux aussi dans l'hiver de la vie ; jeunes gens, prodiguez-leur vos soins compatissants ; après l'été, si vous vivez, vous aurez, comme eux, l'hiver.

Qu'il y a loin de cette peinture à celles de la même saison tracées par Saint-Lambert,

Digitized by Google

Roucher, Delille et la plupart des poètes français de nos jours! Le barde breton produit sur nous une sensation de froid et de tristesse qui fait presque frissonner.

Écoutez encore *la Légende du Château de Tonquédec :*

Deux chevaliers âgés, venant de loin, la barbe inculte, le regard farouche, et tout couverts de leur armure rouillée, heurtent à la porte principale. Pan! pan ! pan ! C'était ici mon beau château, dit le plus âgé des deux, en soupirant et versant des pleurs !...

Je n'y vois plus de pont-levis, les douves sont comblées de terre, les tours sont démantelées, mais les murailles sont encore solides !

Voilà l'étang de nos vieux pères, son eau est verte, on y voit des roses aquatiques ; car il y a longtemps qu'elle n'entoure plus ce vieux château pour le garantir.

— Qui est là à cette heure ? J'entends minuit qui sonne au bourg, mais j'entends bruire des éperons, et mon sang dans mes veines se fige.

— Ouvre donc, vile portière, et ne fais pas tant de tapage ; les chevaliers n'entendent pas être tenus trop longtemps devant une porte.

— Otons la barre et ouvrons, quelque grande que soit notre frayeur. Armons-nous du signe de la croix. Venez quand vous voudrez, chevaliers.

— Salut à toi, château, demeure de mes vieux pères, tel qu'un mendiant tu es couvert de haillons,

Digitized by Google

J.-M. Le Jean



Digitized by Google

mais moi, l'un des Koatmen, je t'aime toujours, comme le berger ses brebis.

Au milieu de ta première cour est un arbre fruitier, c'est un pommier ou un poirier. Autrefois je ne voyais ici que des pommes de fer et des silex... Rien ici n'a sa forme d'autrefois, hormis la lune et l'eau de la rivière ; cependant ces murailles et ces tours résisteront encore nombre d'années.

Petit lièvre[1], viens ici près de moi, que je contemple ton collier blanc. Dis-moi, est-il toujours, dans ce lieu, des âmes, qui, dans leurs souffrances, poussent des gémissements ?

Je viens, tous les cent ans, visiter ces lieux et, le cœur brisé, je verse beaucoup de larmes. Mais, cher petit lièvre, nous retournons à la tombe... Dieu ! ayez pitié de nous...

Et la portière entendit un grand vacarme dans la nuit. C'étaient les deux chevaliers qui chevauchaient pour se rendre à l'église de Tonquédec.

C'est là qu'ils dormiront maintenant jusqu'à la centième année passée. Alors ils viendront de nouveau faire une promenade au château...

Jean-Marie Le Jean avait traduit en vers bretons des psaumes et des hymnes, et en prose bretonne un paroissien romain imprimé à Rennes par Hippolyte Vatar en 1874. Toute l'édition de ce paroissien, moins cent

1. Bon génie de la famille de Koatmen.

Digitized by Google

exemplaires, fut brûlée dans un incendie.

Peu d'années avant J.-M. Le Jean, était mort à Saint-Michel-en-Grève, près de Lannion, un autre instituteur, Rannou, le barde de *Roc'h Allaz, la Roche du meurtre,* qui avait moins de talent, mais mérite de n'être pas oublié; parmi ses poésies on cite une jolie ballade: *La Femme du matelot.* Le 3 août 1861, il avait fait paraître dans le journal *Le Bas-Breton* un chant intitulé: *Laouenidigez da holl varzed Breiz, La joie de tous les poètes de Bretagne,* où il disait: « Voici venir les bardes du temps « passé; ils étaient morts; maintenant ils « s'éveillent de leur long sommeil, ils sont « dans le pays. » Ses vers, comme ceux de J.-M. Le Jean, n'ont point été réunis en volume. Dans les derniers temps de sa vie, il tenait une auberge à Saint-Michel-en-Grève. Il est enterré au pied du clocher de ce bourg, dans le cimetière qu'assiègent sans cesse les vagues, si bien que, pendant les tempêtes, elles en ont plusieurs fois arraché des ossements et même des cercueils. Il y a laissé de très bons souvenirs, car, un soir d'automne, j'ai entendu des enfants, qui déchiffraient son épitaphe, en parler avec admiration, tandis qu'assis sur le mur du cimetière, je regardais

Digitized by Google

les goëlands planer dans le ciel, et les chariots de varechs traverser la grève de la baie immense, traînés par des chevaux trécorois qui faisaient tinter au loin leur grosse sonnette.

La poésie celtique recrutait des bardes parmi les instituteurs laïques ; elle en trouvait aussi dans le clergé, et de si nombreux, qu'il m'est impossible de les nommer tous. Un des plus distingués était Mgr Le Joubioux, chanoine de la cathédrale de Vannes. Il publia en 1844 un volume intitulé : *Doué ha mem bro, Dieu et mon pays.* (Vannes, J.-M. Galles.)

Sa poésie, gracieuse, coule sans effort, mais manque un peu de nerf.

Voici quelques strophes d'une pièce écrite à Naples en 1841 :

A MA VIE (*devise de la Bretagne.*)

Je ne sais s'il y a au monde
Plus beau lieu que celui que je vois !
Pour moi jamais je n'ai vu
Terre si merveilleuse, mer si bleue, soleil si brillant.
Il me semble que je bois la santé !
La force, je le crois, augmente en moi chaque jour !
Naples, pour toi cependant je ne veux pas
Abandonner mon pays, la Bretagne, ma vie !

Quand je me promène à la Villa-Reale
A Toledo, auprès du palais du roi,

Digitized by Google

Quand je prie à l'église cathédrale,
Il est vrai, grand est mon plaisir ;
Mais quand j'approcherai de ma vieille petite ville de Vannes,
Bien plus grand sera mon bonheur !
Pour nous autres Bretons, rien ne nous rend heureux
Comme d'être en Bretagne, notre pays bien-aimé, notre vie.

Quand donc verrai-je Roguédas,
L'île d'Arz, l'île aux Moines, Sarzeau, le pays riche ?
Quand verrai-je Saint-Gildas,
Et boirai-je du vin de la petite Ilur ?
Il fait beau voir les barques de Misène,
Mais bien plus beau voir celles de Sené !
Je ne voudrais pas être enterré ici !
Mon corps sera mieux dans mon bien-aimé pays, ma vie.

Un prêtre d'un talent plus vigoureux, l'abbé Joachim Guillôme, né à Malguénac (Morbihan), le 11 mars 1797, mort recteur de Kergrist près Pontivy, le 5 octobre 1857, est l'auteur de beaux cantiques et d'un poème très vanté : *Le Livre du Laboureur, Livr el Labourer*. (Vannes, de Lamarzelle, 1849).

« Ce poème didactique en quatre chants, « dit Amédée de Francheville *(Revue de Bre-* « *tagne et de Vendée*, 1857), composé pour « l'instruction des cultivateurs bretons, célé-

Digitized by Google

« brant uniquement les mœurs de la Bretagne,
« sa religion, ses coutumes, ne pouvait avoir
« qu'une ressemblance éloignée avec les *Géor-*
« *giques* de Virgile. Le poète a cherché, dans
« des sentiers agrestes et inconnus, des fleurs
« de poésie simple et populaire, pleine d'une
« vierge et forte senteur. Ses descriptions
« sont vraies et naïves, ses légendes, ses épi-
« sodes sont bretons et chrétiens... Jamais
« encore on n'avait écrit dans le dialecte de
« Vannes avec cette élégance, cette pureté de
« style. »

Ces éloges sont justifiés. Ce poème a quelque chose d'antique par sa simplicité, la manière de sentir la nature et de la décrire. Les plus beaux chants me paraissent être le premier et le quatrième; mais dans tous il y a des morceaux remarquables. Le brave curé qui les a écrits n'avait probablement jamais lu *Hermann et Dorothée;* pourtant il rappelle Gœthe quelquefois. Cela vient sans doute de leur commune admiration pour l'Antiquité; car l'abbé Guillôme a un accent bien personnel :

O vous qui aimez tant les fleurs, (dit-il, chant I) venez tous voir un champ de blé noir dans le temps qu'il est fleuri. Il n'y a rien de plus beau pour les

Digitized by Google

yeux, rien de plus parfumé pour l'odorat. On ne voit sur les fleurs que des abeilles tourbillonner, descendre, s'élever et fourmiller...: L'apparence est belle; gardez-vous néanmoins d'une trop grande confiance, priez du fond du cœur le Souverain de l'univers de répandre sur vos terres la pluie et la rosée, d'amener des jours tempérés, d'éloigner la brume, de préserver votre blé noir d'un soleil trop brûlant et de le couvrir souvent d'un manteau de nuages.

Au second chant la description d'une noce dans le Morbihan est d'une couleur et d'une bonhomie charmantes :

Ce jour-là on n'entend dès le matin, dans tout le canton, que coups de pistolet, que chansons de jeunes gens. Les jeunes hommes ont leurs bas blancs, leurs souliers et leurs chapeaux couverts d'un beau velours, leur justaucorps couleur de bouteille, leur culotte de castorine, leur gilet blanc fait de fin drap d'Espagne. Les jeunes filles, dès le matin, ne perdent pas leur temps. Dès le point du jour, tournées vers le miroir, chacune revêt ses habits de dimanche, sa jupe de drap d'Elbeuf, ses coiffes à dentelle et son tablier vert, et ses bas blancs, et ses souliers neufs noués par un ruban...

Cependant au son du biniou, on va, à pleins chemins et à grands pas, au logis de la jeune fiancée...

Le poète, en s'inspirant de Virgile, a parlé des troupeaux, dans son troisième chant,

Digitized by Google

comme un grand artiste. Il a la touche large et grasse d'un Paul Potter ou d'un Troyon.

Les soins à donner aux abeilles remplissent le quatrième chant et l'on ne saurait trop louer la fraîcheur de ses tableaux.

Quand il imite les *Géorgiques*, c'est en disciple qui sent toutes les délicatesses de son maître :

Les abeilles aiment à se trouver auprès d'étangs bordés de mousses et d'herbes tendres, d'un ruisseau qui coule dans une prairie, et sous l'ombrage de chênes élevés sur leurs têtes, afin qu'aux jours du printemps, quand les mères font sortir pour la première fois les jeunes essaims, ils trouvent des feuilles vertes pour se reposer et une source claire pour se rafraîchir. Soit que l'eau coule ou qu'elle dorme, jetez-y en travers de grosses pierres, des arbres ou de vieux troncs, comme autant de ponts où les abeilles puissent s'abattre et sécher au soleil leurs ailes humides, s'il arrive qu'elles aient été surprises par une ondée de grande pluie, ou qu'elles aient été jetées dans une rivière par un tourbillon de vent.

Ne plantez autour de leurs demeures ni ifs, ni sapins ; l'ombre de ces arbres trop épaisse et trop sombre devient mortelle pour les jeunes abeilles. Ne les placez ni près d'un marais, ni dans des lieux remplis d'échos. Qu'on ne voie autour de vos rûches que des bouquets odorants, que de beaux arbres couverts de fleurs au printemps ; je voudrais voir tous les

Digitized by Google

champs, de droite et de gauche, blancs comme un linceul avec la fleur de blé noir, les montagnes garnies de clochettes bleues, un grand taillis rempli de toutes sortes de simples ou un jardin toujours fleuri.

Celui qui, dans son village, à écrit *Le Livre du Laboureur,* inconnu du monde, mériterait mieux un monument que bien des poètes à qui on a élevé des statues de marbre ou de bronze dans les capitales. Fils de bons laboureurs et neveu d'un chef de chouans, il avait pris les armes en 1815 avec les écoliers de Vannes, pour combattre l'Empire. Cela ne l'empêchait point d'être un homme fort doux et charitable. Sa mort fut un deuil public dans sa paroisse et en Bretagne parmi les lettrés.

L'année même où l'abbé Guillôme publiait à Vannes son *Livre du Laboureur*, en 1849, mourait à Port-Launay, près de Châteaulin, le docteur Jean-Marie Guizouarn, l'un des plus actifs promoteurs de la renaissance littéraire en Basse-Bretagne. Il était né à Châteaulin en 1800. Ses chansons en langue celtique sont nombreuses et plusieurs devenues populaires ; mais presque toutes sont restées manuscrites, ainsi que des traductions de fables et des poésies diverses. Dans la *Nouvelle Grammaire*

Digitized by Google

*bretonne d'après la méthode de Le Gonidec, suivie d'une prosodie,* publiée par la Société armoricaine du *Breuriez ar Feiz* (chez Prudhomme, à Saint-Brieuc) en 1847, on dit que ses vers « sont des modèles de facture et « d'harmonie. Personne n'a du rythme un « sentiment plus vif; il en a fait une étude « particulière, et ses travaux, s'il les publiait, « seraient le complément de la Grammaire et « des Dictionnaires de Le Gonidec. » (Page 62).

Dans une épître à M. de la Villemarqué, le docteur Guizouarn lui annonçait ainsi l'envoi prochain d'une de ses chansons : « Quand le « soleil aura chassé la neige, la grêle et la froi- « dure, quand nous verrons les oiseaux, les « couleuvres, les lézards se chauffer au soleil, « au bord de la haie, la poste fera parvenir à « votre adresse une chanson vive et joyeuse, « faite en jouant et en riant. »

Peut-être cette chanson était-elle celle de la *Confrérie de Saint-Isidor*, où il disait gaiement : « Le vin, le cidre, l'eau-de-vie sont « nécessaires à chacun, comme le lait au « poupon, le café roux à la nourrice, la goutte « de rosée au lapin écourté, et l'eau de l'étang « au poisson. »

Le docteur Guizouarn avait deux frères, l'un

Digitized by Google

professeur de philosophie au séminaire de Pont-Croix, l'autre curé d'Elliant. Le premier mourut jeune, le second parvint à la vieillesse. M. de la Villemarqué disait d'eux, dans un article de la *Revue de l'Armorique*, (15 octobre 1843) : « On vante en Cornouaille le talent « poétique de MM. Guizouarn, tous les trois « si armés d'esprit. » Il ajoutait : « On cite « au pays de Tréguier les poésies de l'abbé « Durand [1], du diocèse de Saint-Brieuc, et « celles de M. l'abbé Le Clec'h, recteur de « Plougasnou, qui s'occupe en ce moment « d'un poème sur la grande guerre des ducs de « Blois et des Montfort. Nous avons entendu « chanter à des pèlerins de Sainte-Anne un « chant plein de grâce, d'élégance et de senti- « ment, qu'ils attribuaient à M. l'abbé Larbou- « lette, de Vannes. Les chansons nationales « de M. Léopold de Lézéleuc charment aussi « beaucoup les veillées du Léon. »

Que d'autres noms de prêtres il y aurait à citer! Que de cantiques, d'élégies, de gwerz fourniraient des images neuves, prises dans la vie rurale et maritime! Charles Nodier

1. L'abbé Durand a publié à Vannes, chez Lamarzelle, une collection des chants composés pendant la Révolution, sous le titre de *Ar Feiz hag ar Bro*.

Digitized by Google

disait : « Chez les anciens ce sont les poètes « qui ont fait les religions ; chez les modernes « c'est la religion qui crée des poètes. »

L'abbé Jean-Guillaume Henry, de Quimperlé, qui a donné un grand recueil de cantiques bretons, intitulé *Kanaouennou Santel* (chez Prudhomme, à Saint-Brieuc) ; les abbés Chatton, curé de Guingamp ; Kémar, recteur de Saint-Laurent ; Michel Caris, *le barde du Menez-Bré* [1], curé de Plougras, et mort à Plestin, le 2 juin 1864 ; Auguste Dubourg, aujourd'hui évêque de Moulins, etc., ont semé dans toute la Bretagne bretonnante leurs poésies, comme Dieu sème au printemps, sans les compter, les blanches stellaires sur les fossés des champs et les reines des prés sur le bord des ruisseaux. En étudiant la littérature celtique, on les rencontre à chaque pas, comme les flèches ajourées des églises et les calvaires de granit.

Jean-Marie Le Jean a réuni les noms des poètes les plus connus dans son beau chant *les Bardes d'Armorique,* qui sera un document d'histoire littéraire. (*Revue de Bretagne et de Vendée,* 1864.)

1. Depuis la mort de Michel Caris, un nouveau poète signe aussi ses vers *Le Barde du Menez-Bré.*

Digitized by Google

C'était encore un poète plein d'amour pour son pays que Jean-Pierre Le Scour, mort le 19 août 1870 à Morlaix. Il était commerçant et fut juge au tribunal consulaire de cette ville. On l'appelait le *Barde de Notre-Dame de Rumengol.*

Avec ma mère, dit-il, un jour au lever du soleil, je me rendais au pardon pour prier la *Vierge de tout remède*, quand j'entendis dans le creux d'un chêne une harpe qui soupirait.

Et pendant qu'elle soupirait, se leva devant moi une ombre, l'ombre toute blanche de saint Gwenolé qui me parla ainsi : « Tu vois la harpe d'or sur laquelle les vieux bardes de la Bretagne ont chanté; prends-la et chante aussi. » Et je me mis à faire résonner la harpe.

Il a publié deux volumes de vers celtiques : la *Harpe de Rumengol* (1867) et la *Harpe de Guingamp* (1869). Sa poésie douce se trouve symbolisée dans son élégie de *la Tourterelle :*

Elle est morte, la tourterelle que j'aimais... Le même nid nous vit naître dans la sombre forêt du Crannou, près de la patronne de la Bretagne ; le gai carillon des cloches de Rumengol faisait tressaillir nos cœurs de joie.

Combien ta gorge était belle et ton pied léger,

Digitized by Google

J.-P. Le Scour

Digitized by Google

Digitized by Google

quand tu te posais sur la branche pour fredonner tes chansons !...

Avec le printemps nos beaux jours sont envolés ; nous mourrons tous deux dans le nid qui nous vit naître.

La vie de la tourterelle est courte, mais heureuse; la vie de l'homme est longue, bien longue, amère et douloureuse. Tu es morte, ma tourterelle, adieu !...

*La petite fille d'Ouessant, la Cathédrale de Saint-Corentin, l'Église de ma paroisse* et la pièce où il évoque la mémoire de Mgr Graveran, « le petit pâtre devenu un grand évêque », sont parmi les meilleures poésies de J.-P.-M. Le Scour.

François Le Moal est l'auteur de la jolie chanson : *Je suis Bretonne*, qui parut dans le *Conteur breton* du 14 juillet 1866 :

Je suis Bretonne. Vois mon œil bleu comme celui de père et mère ; favorable à l'homme droit et loyal, il est noir et sombre pour tout ennemi de Breiz.

Je suis Bretonne; mon amour ne recule pas devant la pauvreté. J'aimerais mieux mourir sur le champ que vivre riche en un autre pays...

Le célèbre historien, critique et voyageur, Guillaume Le Jean a aussi publié quelques poésies bretonnes. (Dans *l'Écho de Morlaix*,



Digitized by Google

vers 1840). Il était né à Plouegat-Guerrand (Finistère) vers 1818, et y mourut en 1871, après avoir parcouru et étudié une grande partie de l'Asie et de l'Afrique.

Bien qu'ils laissent à désirer au point de vue de l'art, je rappellerai encore les cantiques bretons de J. Salaün, né à Lambezellec, le 12 janvier 1831 et mort le 30 décembre 1885, à Quimper, où il était libraire. Ses vers sont trop hâtivement improvisés, mais une foi si ardente les anime qu'ils allaient au cœur des foules.

En 1862, un imprimeur-éditeur de Quimperlé, M. Th. Clairet, groupa autour de lui un certain nombre de poètes celtiques et publia un recueil de leurs œuvres mélangées d'anciennes poésies, sous le titre de *Bleuniou-Breiz, Fleurs de Bretagne*.

Parmi les pièces de cette anthologie, figure un des chants les plus répandus dans le peuple : *Le roi Gralon et la ville d'Is*, par Olivier Souvestre. C'est un assez long récit, très bien conduit, mouvementé et d'une belle couleur :

Qu'y a-t-il de nouveau dans la ville d'Is, que la jeunesse est si joyeuse et que j'entends le biniou, la bombarde et les harpes ?

Digitized by Google

— Dans la ville d'Is il n'y a rien de nouveau, car c'est fête ici tous les jours. Il n'y a rien de nouveau dans la ville d'Is, car c'est fête ici toutes les nuits.

Les buissons d'épines ont poussé devant les portes des églises toujours fermées, et sur les pauvres qui pleurent on lâche les chiens pour les dévorer...

Ahès, la fille du roi Gralon, le feu de l'enfer dans le cœur, marche en tête de la débauche, entraînant la ville tout entière à sa perte...

M. Anatole Le Braz a dit, à propos de ce chant : « Longtemps j'ai cru que cette com-
« plainte de la ville noyée venait du fond des
« âges. Je lui trouvais la grâce fruste, la sa-
« voureuse naïveté des choses très anciennes,
« très primitives. J'aimais à me figurer quelque
« barde du VII^e siècle, quelque Gwencklan
« mythologique, la composant au bruit des
« vents, orgues de l'air, sur le Ménez-Hom, ou
« le Ménez-Bré. Et voilà qu'elle est d'Olivier
« Souvestre, d'un lettré de nos jours. Ah !
« l'heureux homme qui eut, une fois, une seule,
« cette inspiration de génie ! Un peu de lui
« reste désormais mêlé à l'âme de tout un
« peuple. Avant de descendre à la tombe,
« Olivier Souvestre a pu se tenir pour assuré,
« suivant la belle expression du vieux poète
« romain, de « voltiger vivant » sur les lèvres

Digitized by Google

« des derniers Bretons. Il n'est pas de ferme, « il n'est pas de maison de marin, depuis les « Glénans jusqu'aux Sept-Iles, où ne se chante, « le soir, à la veillée la belle complainte de « Ker-Is. » (*L'Hermine,* 1892, p. 36, *Un coin breton.*)

Dans ses *Mélodies populaires de Basse-Bretagne* (1885), M. L.-A. Bourgault-Ducoudray en a noté l'air.

Olivier Souvestre, qui n'avait aucune parenté avec l'auteur des *Derniers Bretons,* était né aux environs de Morlaix vers 1835. Son père était meunier. Sa belle pièce, *Le roi Gralon,* parut pour la première fois dans un roman autobiographique, publié par lui en 1862 chez Poulet-Malassis, sous le titre de *Mikael, Kloarek breton.* Il était employé à la gare du Chemin de fer d'Orléans, à Paris, en 1871. Quand éclata l'insurrection de la Commune, il combattit parmi ses soldats et reçut une balle dans la bouche. Cette blessure ne put se guérir et il mourut, peu de temps après [1].

1. M. F.-M. Luzel, avec son obligeance habituelle, m'a donné de précieux renseignements sur quelques-uns des poètes celtiques, notamment Rannou, J.-M. Le Jean et Olivier Souvestre. Il croit que ce dernier était né dans la commune de Ploujean et que son véritable nom était Josset.

Digitized by Google

A côté de cette gwerz du *Roi Gralon*, se trouve, dans le *Bleuniou-Breiz*, un portrait du paysan breton, signé Kervennic, court, mais très ressemblant :

Aux anciennes coutumes attaché jusqu'à la mort, paisible et prenant son temps, sans désir de voir du pays, sans impatience et sans besoins, riche avec rien, avec peu faisant du bien à autrui, dur à la peine, fait à toute espèce de travail, le Breton serait sans reproche s'il ne buvait que de l'eau.

On y lit également un chant animé d'un noble souffle, *le Barde,* de l'abbé François Le Scour, qui n'est point de la même famille que l'auteur de *Telen-Rumengol*. Il fut publié pour la première fois en 1844, dans la *Revue de l'Armorique,* sous la signature « Un Trécorois », peu de temps avant la mort du poète. En voici quelques strophes :

Il fait beau entendre l'alouette, chaque année, au retour du mois des fleurs, quand elle monte avec son gai ramage, haut, plus haut encore dans les cieux !

Il fait beau entendre, sur sa petite branche, caché sous les feuilles de la coudraie, le rossignol, au mois des nids, chantant à la lune sa nouvelle chanson ;

Il fait beau entendre le bruit de la mer profonde

Digitized by Google

se précipitant vers la falaise, avec la marée montante, comme un coursier sauvage reniflant de terreur, qui galoperait à toutes jambes dans les déserts...

Eh bien, je sais une voix sans égale, une voix qui force à son gré tout le monde de rester l'écouter... Écoutez le barde au versant du coteau, assis à l'ombre de son chêne...

Du sommet des Montagnes-Noires, Gwenclan jette son cri sauvage aux vents, pour qu'ils répandent une terreur mortelle sur toute la contrée d'alentour...

Riwal, lui, menace et gronde sans pitié, comme une orfraie perchée sur Roc'h-Ellaz.

Oh! s'il y avait encore parmi nous une voix, écho de la voix des bardes, une voix qui rendît encore l'animation et la vie à leurs voix éteintes par la mort!

Je conjurerais à deux genoux quiconque aurait le secret de cette voix de l'employer sans retard à chanter les cantates nationales qu'ils chantaient eux-mêmes au temps jadis...

A ce livre des *Bleuniou-Breiz* l'abbé Pierre Huon, fils d'un meunier des bords de l'Aven, a fourni sa spirituelle chanson du *Coucou*, l'abbé Le Clec'h, curé de Plougasnou, sa *Pèlerine de Rumengol*, imitée de Violeau, et un fragment de son poème sur la bataille d'Auray, et M. F.-M. Luzel, plusieurs pièces très connues, la *Mort du Poète de la Petite-Bretagne*, qui parut dans la *Revue de Bretagne et*

Digitized by Google

*de Vendée* et fut reproduite par la *Revue des Deux Mondes; Breiz-Izel,* poésie dont la forme a été prise à la *Mignon* de Gœthe, et une sône d'une fraîcheur exquise :

J'ai une amie dans Tréguier...

Elle a des yeux bleus plus clairs que l'eau dans le cristal; ses joues sont deux roses ; ses cheveux sont dorés comme le mil...

Au paradis nous nous retrouverons, et là encore nous nous aimerons; amour sincère entre deux âmes ne peut passer avec la mort.

La Bretagne doit beaucoup à M. Luzel. Avec une persévérance, une exactitude et une science infatigables, il a cherché et recueilli ses chants populaires, ses drames, ses contes et ses légendes. On l'a surnommé le *Juif-Errant de la Basse-Bretagne.* Il faut le mettre au rang des plus illustres folkloristes de toute l'Europe. Comme l'a dit M. Adrien Oudin (*Contes et légendes de Basse-Bretagne*, introduction, Nantes, Société des Bibliophiles bretons, 1891), « aujourd'hui, qu'après trente ans « de courses laborieuses, il a déposé à la Bi- « bliothèque nationale une soixantaine de « vieux *mystères* manuscrits, qu'il a publié « quatre volumes de *Guerziou* et de *Soniou*,

Digitized by Google

« et qu'il en a fait paraître sept autres sur les « contes et légendes des Bas-Bretons, il peut « contempler son œuvre avec le légitime « orgueil du travailleur sagace et patient « qui a le plus amassé pour la littérature « orale de Breiz-Izel. »

O vieux contes, gwerziou et soniou, qui charmez les gens de Breiz, dans leurs veillées, nourriture intellectuelle du pauvre, vous valez cent fois mieux que l'or !

Que de peines vous avez consolées, peines du corps et peines de l'esprit ! contes merveilleux de nos aïeux, je vous donne ma bénédiction [1] !

M. Luzel est né le 22 juin 1821, dans la commune de Plouaret (Côtes-du-Nord), au manoir de Keramborn, où fut élevé aussi son oncle maternel Julien-Marie Le Huërou, l'un des plus savants et des plus éloquents historiens bretons. Il a chanté ce manoir dans des vers pleins de cœur et de poésie franche :

Ici étaient la grande tourelle et les galeries où l'on disait qu'il y avait des revenants...

Voilà les jardins où ma mère aimait à sarcler ses fleurs et l'allée de lavande où je courais après les papillons.

1. *Jean Kerglogor*, par F.-M. Luzel.

Digitized by Google

F.-M. Luzel

Digitized by Google

Digitized by Google

Bonjour, rosette, que je trouvai parmi les ronces et que je transplantai là ! Tu es vraiment jolie. En songeant que tu pouvais avoir froid, la nuit, je ne dormais pas.

Voilà le sentier par où je fus porté à l'église de Plouaret pour être baptisé.

Voici la vieille chapelle où nichaient les hiboux ; voici la prairie où j'aimais à lutter avec les pâtres, au temps de la fenaison.

Adieu, Keramborn ; j'ai vieilli comme toi, et mes cheveux sont blancs. Avant de mourir, j'ai voulu te composer une chanson.

Un conte, une chanson, sont, je le sais, choses de peu de valeur, et pourtant quelquefois ils sont plus forts que le temps.

M. Luzel, qui, après avoir été professeur et journaliste, est maintenant archiviste du Finistère, à Quimper, a fait un volume de vers français, *les Chants de l'Épée* (1856) ; mais, contrairement à ceux de l'amant de *Marie*, ils sont inférieurs à ses vers bretons, souvent fort beaux. L'*Élégie sur la mort de Brizeux* est justement célèbre.

Son principal recueil, *Bepred Breizad*, *Toujours breton*, a été imprimé à Morlaix, en 1865.

Il est un des défenseurs les plus fidèles de la langue celtique. Dans une poésie adressée à Roumanille, le félibre provençal, il disait :

Digitized by Google

Vrais Bretons de la Basse-Bretagne, hommes courageux en toute sorte de guerre, dans les campagnes comme dans les villes, voici le temps venu

De résister ferme contre ceux de France, comme contre les Anglais autrefois, pour défendre notre langue et nos coutumes contre les mauvaises nouveautés.

Et, dans *Bepred Breizad,* il s'écriait :

Aussi longtemps qu'il y aura de la bruyère en Basse-Bretagne et sur le rivage de la mer bleue des rochers, notre vieille langue ne saurait mourir.

Envoyez des maîtres d'école dans nos campagnes, dans chaque bourg, dans chaque ferme, pour faire la guerre à notre langue ;

Vous aurez beau envoyer vos maîtres d'école, les gars d'Armor ont la tête dure et ne les écouteront nullement.

Si vous ne coupez la langue de l'enfant, de l'enfant qui vient de naître, ce sera peine perdue que toute votre guerre.

Et si vous nous fermez la bouche, de leurs tombes, dans chaque cimetière, vous verrez les anciens se relever,

Pour apprendre à nos petits enfants à parler leur langue, à chanter leurs *gwerz* et à fréquenter les pardons.

Le talent de M. Luzel ne vieillit point. En 1891, il a publié un poème, *Jean Kerglogor*,

Digitized by Google

*le chanteur nomade,* qui est une peinture touchante des mœurs bretonnes :

Quand la terre était gelée,
Quand les champs étaient couverts de neige,
Arrivait le vieux Kerglogor
Au manoir, au crépuscule du soir.

Et quand on l'apercevait là-bas,
Au bout de la grande avenue, qui venait,
Les enfants criaient d'une voix,
(Et moi-même j'étais parmi eux :)

« Voilà Jean Kerglogor qui vient ! »
Et nous courions au seuil de la porte,
Pour recevoir le bon chanteur,
Et pour lui porter son sac.

Alors, Kerglogor, la tête nue,
Commençait par faire le signe de la croix,
Et, son chapeau à la main,
Il disait, avant d'aller plus avant :

« Tous ceux qui sont dans la maison, Dieu les garde !
Tous ceux qui sont dehors, Dieu les conduise !
Toute âme pour laquelle nous sommes tenus de prier,
Dieu la délivre ! »

M. Luzel a dédié ce beau poème, qui n'a pas moins de soixante strophes, à M. Ernest Renan, son compatriote trécorois.

Digitized by Google

M. Renan est aussi un grand poète, bien qu'il n'ait écrit ni vers bretons, ni vers français. Ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, son étude sur *la Poésie des races celtiques*, renferment des pages merveilleuses. Il a bien vu et mis en relief « le profond sentiment de « l'avenir et des destinées éternelles de sa « race, qui a toujours soutenu » le peuple breton. « Cette main, dit-il, qui sort du lac « quand l'épée d'Arthur y tombe, qui s'en « saisit et la brandit trois fois, c'est l'espérance « des races celtiques. »

N'était-ce pas un signe de cette espérance invincible que la délibération de la petite paroisse de Bannalec, conservée encore dans les Archives de Quimper, où l'on voit le *général de la paroisse*, indigné de la violation des libertés de la Bretagne par l'Assemblée constituante, protester, le 17 décembre 1789, en déclarant que « *la province de Bretagne est absolument indépendante de la France.* »

Dans la préface de ses poésies, intitulées *Bepred Breizad*, M. Luzel écrivait, eu 1865 : « Les vieux bardes ont prédit à notre langue « l'éternité des rochers de nos landes et de « nos rivages, et des mains pieuses et dévouées « sont toujours occupées à entretenir le feu

Digitized by Google

« sacré des traditions nationales et à les trans-
« mettre, à travers les âges, à nos derniers
« descendants,

« *Quasi cursores vitaï lampada tradunt.* »

Le sentiment national, quand il est sincère, devient une grande force. Il a créé bien des poètes. Barbey d'Aurevilly voyait juste, lorsqu'il regrettait que Brizeux eût trop délaissé la Bretagne, pour vivre au milieu des lettrés parisiens.

« Il fallait, disait-il, s'attacher à ce sol,
« rester dans la poussière de ce sol, et ne
« pas croire qu'en passant une fleur de genêt
« à sa boutonnière, comme les Athéniens
« mettaient une cigale d'or dans leurs che-
« veux, pour dire qu'ils étaient autochtones,
« on était assez Breton comme cela ! Breton
« bretonnant, Breton et demi, Breton en
« français, autant qu'on peut l'être, voilà ce
« qu'aurait dû être Brizeux ! La nationalité,
« dans ces proportions-là, lui aurait créé un
« génie, et il en aurait eu un ; elle l'aurait
« décuplé, croyez-le bien ! Ah ! quand les
« inspirations de la poésie personnelle s'abais-
« sent et tarissent chaque jour de plus en

Digitized by Google

« plus, il ne nous reste bientôt plus pour être
« poète que la patrie. Et le meilleur conseil à
« donner à tous ceux qui ont du génie, c'est de
« le mêler à la sainte poussière du pays, c'est,
« de le faire rentrer, ce génie, dans cette
« terre sacrée, afin qu'un jour il en ressorte,
« fils du sol, beau comme le coursier de
« Neptune. »

Digitized by Google

## LA POÉSIE MORALE

L'esprit mordant des Bas-Bretons s'est fait jour dans un genre aimé de tous les peuples restés naïfs, la fable.

Guillaume Ricou, né d'une famille de paysans, à Trémel (Côtes-du-Nord), le 17 février 1778, et mort au même lieu le 12 mars 1848, a imité très librement et avec humour les fables d'Ésope. Son livre a été imprimé à Morlaix en 1828. Il a laissé inédites des traductions des fables de Phèdre et de l'*Avare* de Molière, ainsi que des poésies diverses. Guillaume Le Jean en fait le portrait suivant, dans une excellente notice de la *Biographie bretonne :*

« Ricou était un type très remarquable et « très distingué du paysan trécorois; petit, « sec, nerveux, agile et actif, les traits angu- « leux, vigoureusement dessinés, le regard « fier, mais d'une vivacité tempérée par la « méditation intérieure. Sa parole était me- « surée, un peu dogmatique, comme celle



Digitized by Google

« d'un homme qui a horreur de la banalité.
« Il parlait très rarement le français, parce
« qu'il sentait que ce n'était pas sa langue, et
« il évitait, avec le soin méticuleux du paysan
« bien élevé, toute apparence de ridicule : la
« distinction lui était naturelle. Quiconque
« avait vu cet homme revêtu de ce curieux
« costume trécorois, que ne portent plus que
« quelques vieillards, ces traits creusés par le
« travail dévorant du corps et de la pensée,
« ce front encore couronné de ses mèches
« blanches, ces lèvres animées par une obser-
« vation perpétuelle, ironique sans misan-
« thropie ; quiconque, disons-nous, avait vu
« cette forte apparition des anciens jours en
« gardait une profonde impression de race et
« un ineffaçable souvenir. »

Émile Souvestre appelait un peu ambitieusement Ricou le Burns de la Basse-Bretagne. Robert Burns est le plus grand poète de l'Écosse, tandis que Ricou n'est que l'un des moindres de l'Armorique. J'emprunte à l'auteur des *Derniers Bretons* la traduction d'une de ses fables, *Le Rat et la Grenouille :*

Un jour, le rat et la grenouille commençèrent à combattre. Le sujet de leur guerre était la royauté

Digitized by Google

des marais. La bataille fut livrée dans une grande plaine et les deux rivaux combattirent à perdre haleine avec des lances de jonc. Le choc fut rude ; c'était des deux côtés même force et même agilité. Chacun des adversaires pensait au bonheur et à la gloire qu'il y aurait pour lui à remporter la victoire.

Pendant qu'ils s'épuisaient ainsi en efforts, un oiseau appelé milan fondit sur les deux combattants et en fit un fort bon dîner.

Avant de vous engager dans une querelle, une dispute ou un procès, comme font beaucoup de gens, prenez bien garde de ne pas vous avancer imprudemment, si vous ne voulez en avoir le cœur marri ; car vous pourriez vous en mal trouver.

Le milan, c'est la Justice.

Le style de Ricou n'est pas d'une pureté parfaite ; la réforme de la langue bretonne entreprise par Le Gonidec n'était pas encore accomplie. Son petit-fils, M. Le Coat, instituteur à Trémel, a marché sur ses traces en profitant de cette réforme et il a publié un bel éloge en vers du savant linguiste. *(Revue de Bretagne et de Vendée,* 1868, t. I.)

Ricou était protestant et avait des tendances républicaines assez accentuées.

P.-D. de Goësbriand, juge de paix à Daoulas sous la Restauration, traduisit en vers bretons des fables de La Fontaine. (Morlaix, 1836),

Digitized by Google

tout en écrivant un poème sur la *Bataille des Trente.*

Goulven Morvan, l'abbé Perrot, recteur de Taulé, et surtout Prosper Proux, avec sa verve habituelle, ont aussi cultivé l'apologue.

Il en a été de même de M. Gabriel Milin, *le Roitelet de la Bretagne,* poète philologue, né à Saint-Pol-de-Léon en 1822, qui a publié à Brest, en 1867, un intéressant recueil de fables et de contes, *Marvaillou grac'h Koz.*

« En habillant à la mode bretonne les fables « des pays étrangers, écrit M. de la Villemar- « qué, il ne se propose pas seulement d'amu- « ser sous forme de contes et de badinages, il « donne d'excellentes leçons. »

Avec le colonel Troude il a travaillé à une traduction en langue celtique de l'*Imitation de Jésus-Christ.* En 1869 il a fait paraître (Brest, Lefournier) le *Furnez ar Geiz euz a Vreiz, la Sagesse des pauvres gens de Bretagne.*

Au dire de M. Charles de Gaulle *(Revue de Bretagne et de Vendée,* 1866), il a en portefeuille des poésies d'une sérieuse valeur. Lassé de l'existence des villes, il s'est retiré dans l'île de Batz, en face de Roscoff, où rien ne trouble la vue et la pensée.

---

Digitized by Google

## POÉSIE DRAMATIQUE

---

Les vieux poètes dramatiques, dont les œuvres sont encore quelquefois représentées, mais bien rarement, n'ont pas trouvé jusqu'ici de successeurs. Cela est d'autant plus regrettable qu'il n'y a pas plus de vingt ans, nous dit M. Luzel, dans la très intéressante préface qu'il a mise en tête de ses *Contes populaires de la Basse-Bretagne,* « Morlaix possédait un « théâtre breton, et, deux fois la semaine, on « y jouait dans la langue du pays les *Quatre « fils Aymon, Huon de Bordeaux, Orson et « Valentin, Sainte Triphine, Sainte Geneviève « de Brabant, le Purgatoire de saint Patrice* « et plusieurs autres pièces d'un répertoire « populaire fort apprécié dans le pays. »

Digitized by Google

Jusqu'à ces dernières années, la presqu'île guérandaise était la seule partie de la Haute-Bretagne où la langue celtique fût en usage ; mais, depuis quelque temps, une émigration considérable, causée par la misère, a entraîné vers les grandes villes de Nantes, de Rennes et de Saint-Nazaire des paysans et des ouvriers du Finistère, des Côtes-du-Nord et du Morbihan. On évalue à près de dix mille les Bas-Bretons émigrés à Nantes. Aussi des membres du clergé y ont été obligés d'étudier leurs dialectes ; dans quelques chapelles on prêche, à certains jours, en breton, et, aux époques d'élections, les murs de plusieurs quartiers se couvrent d'affiches en cette langue.

A Rennes, une chaire de celtique a été créée à la Faculté des Lettres, et ainsi s'est réalisé le désir si souvent manifesté par J.-M. Le Huërou. Elle est très brillamment occupée par M. J. Loth. Peut-être verrons-nous bientôt éclore dans la Haute-Bretagne une nouvelle littérature celtique. Il suffirait qu'un poète de génie naquît parmi ces Bas-Bretons émigrés, et cela n'est pas impossible. *L'Esprit* souffle où il veut.

---

Digitized by Google

# LIVRE DEUXIÈME

---

LES

# POÈTES BRETONS FRANÇAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

## LES POÈTES BRETONS FRANÇAIS

---

La Basse-Bretagne, formée des pays de Vannes, de Cornouaille, de Léon et de Tréguier, est d'une nature plus originale et a mieux conservé ses coutumes que la Haute-Bretagne. C'est elle que Brizeux a surtout chantée, et, bien que ses œuvres françaises soient beaucoup plus importantes que les autres, j'ai cru devoir le ranger parmi les poètes celtiques.

Les poètes dont je vais parler maintenant ont écrit en français, depuis 1800 jusqu'en 1880, ou sont morts à l'heure actuelle.

J'étudierai d'abord les poètes lyriques, élégiaques et descriptifs, qui sont les plus nombreux ;

Digitized by Google

2° Ceux qui ont composé des poésies morales et didactiques;

3° Les auteurs dramatiques;

4° Les poèmes chevaleresques, historiques et légendaires.

---

Digitized by Google

## POÈTES LYRIQUES, ÉLÉGIAQUES ET DESCRIPTIFS

---

La Révolution française, qui avait fait périr sur l'échafaud André Chénier et Roucher à Paris, ne fut pas plus douce pour les poètes bretons.

Au nombre des vingt-six Administrateurs du Finistère guillotinés à Brest, comme fédéralistes, le 22 mai 1794, se trouvait un poète, Olivier Morvan.

En même temps, un autre, François Duault, pour crime de fédéralisme aussi, était emprisonné à Saint-Malo. Il y était né le 27 novembre 1757 et n'appréciait guère les beautés pittoresques de cette sombre ville, entourée de hautes murailles où viennent se heurter des marées formidables, car il s'écriait un jour :

Digitized by Google

Ils sont donc loin de moi ces éternels remparts,
Où l'ennui consuma le printemps de ma vie ;
Ces arsenaux, ces ports n'offrent à mes regards
Que fer et que granit, que la hache et la scie
Et le bois déchiré criant de toutes parts.

Pendant qu'il était prisonnier des Jacobins terroristes, apprenant qu'il allait être envoyé à Paris pour y être exécuté, il se frappa d'un coup de poignard. Le geôlier le trouva évanoui et baigné dans son sang. On arracha le fer de la plaie ; il se guérit et fut sauvé de la guillotine par le 9 Thermidor.

Dans un *Testament écrit dans la maison d'arrêt,* il avait dit :

Qui ? moi que je me justifie !
Que je force ma bouche à louer des tyrans !
Me rendre indigne de la vie
Pour vivre encor quelques instants !
Non, jamais. Mille fois mourir
Plutôt que de survivre à tant d'ignominie !
L'espoir seul de l'anéantir
Fait endurer la tyrannie !

Il publia, en 1795, un *Précis du Proconsulat exercé par Le Carpentier dans la commune de Saint-Malo.* Il avait un talent facile et fournissait beaucoup de pièces de vers à

Digitized by Google

l'*Almanach des Muses*. Aussi, Rivarol prétendait que ledit *Almanach* « lui devait la vie. »

L'amour est le sujet habituel de ses poésies, qui ont eu plusieurs éditions. Il y a de jolis vers dans son élégie du *Village :*

O quand reviendra l'heure où l'ombre du hameau
Se prolonge sur la bruyère,
Où de ses derniers feux l'astre de la lumière
Fait rayonner au loin la vitre du château !
Que de la côte alors la route sinueuse
Nous conduise tous deux vers ce bois écarté!...

Et ailleurs :

Une douce fraîcheur vient d'humecter la terre.
Le long bourdonnement du moucheron léger
S'apaise, et les oiseaux déserteurs du parterre
Se disputent déjà les rameaux du verger.

François Duault mourut le 31 décembre 1833, à Paris, où il était chef de bureau dans un ministère.

Jean-Marie de Penguern (1776-1843), quoique très royaliste, traversa plus heureusement la Révolution et n'y perdit point sa gaieté. On l'appelait *le Béranger breton*. Il avait été, à Brienne, condisciple de Napoléon et de Lucien Bonaparte et servit l'État dans

Digitized by Google

les armées pendant cinq ans, puis dans la magistrature bretonne jusqu'en 1839. Ses chansons se trouvent dispersées dans les journaux. Il en avait préparé un recueil, intitulé *les Fleurs de lys,* qui n'a jamais été publié. Né au Faou (Finistère), il est mort à Lannion, le 8 janvier 1843.

Peu avant lui, avait quitté ce monde, (le 17 février 1836), un autre spirituel chansonnier, Théophile-Marie Laënnec (né à Kerlouarnec près Douarnenez, le 16 juillet 1747), père du célèbre médecin auquel la ville de Quimper a élevé une statue. Il était de ce *coin de la Bretagne* peuplé d'amis des Lettres que M. Édouard de Pompery nous a fait aimer, en publiant la charmante correspondance de sa grand'mère, Mme Audouyn de Pompery. (Paris, Lemerre, 1884, 2 volumes).

Quand on lit le discours prononcé par Tissot, de l'Académie française, sur la tombe de Madame Dufrénoy (Adélaïde Billet), et son éloge par A. Jay, autre académicien, sous le titre d'*Observations sur sa vie et ses ouvrages,* on voit ce que valent les réputations littéraires. A entendre ces deux écrivains, on la croirait une femme de génie, comme Corinne ou Sapho. En réalité, c'était un poète ému et harmonieux,

Digitized by Google

mais inférieur à son élève, Mme Tastu. Son noble caractère, son âme vaillante, qui avait eu à lutter contre la misère et les terribles épreuves de la Révolution, après avoir connu toutes les jouissances de la richesse, méritaient plus d'admiration que son talent.

Mme Riom, dans son livre sur *les Femmes poètes bretonnes* (1892), dit qu'elle est née à Nantes, le 3 décembre 1765. Au contraire, Jay, au cours de la notice insérée à la fin du second volume de ses Œuvres en 1826, l'année qui a suivi sa mort, prétend qu'elle naquit à Paris, « dans l'une des maisons de la rue de Harlay, près de celles où furent élevés Boileau et Mme Roland. » Or, pour écrire cette notice, Jay a eu des renseignements de sa famille et des *Notes manuscrites* sur sa jeunesse, laissées par elle-même.

Mes recherches personnelles dans les registres des paroisses de Nantes conservés à l'hôtel-de-ville, n'ont abouti à aucun résultat. Je crois donc, jusqu'à preuve contraire, que Mme Dufrénoy ne peut être revendiquée par la Bretagne, malgré tous les dictionnaires biographiques sur lesquels s'appuie Mme Riom et malgré l'autorité de Camille Mellinet, qui, dans sa préface des *Poésies d'Elisa Mercœur*

Digitized by Google

(1827), dit que c'est « à juste titre » que Nantes « réclame l'honneur de l'avoir vu naître. »

Mme Desroches (Marie-Anne Bougourd, 1777-1811), Mme Desormery (Louise Galliot-Desperrières, 1784-1868), Melle Dudrezène, pseudonyme de Melle Sophie Ulliac-Trémadeure (1794-1862), auteur d'une ode enflammée *Aux Muses de la Patrie*, pour célébrer la victoire du peuple en juillet 1830, ont déployé des qualités estimables ; mais dans le groupe de femmes lettrées nées à la fin du dernier siècle, la plus en vue fut Mme Mélanie Waldor.

Son père, Villenave, avait, pendant la Révolution, pris une part bruyante aux événements politiques à Nantes, et lutté énergiquement contre Carrier. Elle avait une vive intelligence, un esprit fécond. Ses nombreux romans, *les Moulins en deuil*, *la Coupe de corail*, etc., trouvent encore des lecteurs. Ses vers *(Poésies du cœur,* 1835*)* sans être très beaux, sont remplis de sentiments passionnés, exprimés dans une langue souple et brillante. Sa pièce *l'Orpheline* a des strophes gracieuses, comme celle-ci :

J'écoutais s'affaiblir les derniers bruits du soir,
Et sur les bleus vitraux je regardais encore

Digitized by Google

Si le jour qui fuyait me laisserait y voir,
Près de mon saint patron, la Vierge que j'adore ;
Mais elle et tous les saints ne s'apercevaient plus,
Et sur un rideau noir, on eût dit que, dans l'ombre
De cette nuit plus sombre,
Ils étaient tour à tour à jamais disparus.

Et dans sa poésie sur l'*Automne,* je lis ces stances :

Les feuilles sont encor par le vent emportées,
La lune brille encor d'un éclat aussi pur :
Mais rien ne vous ramène, heures tant regrettées,
Que son amour avait parmi mes jours jetées,
Et qu'il couvre d'un voile obscur...

Adieu, pâle soleil, et vous, roses d'automne,
Au parfum plus divin que les roses de mai !
Adieu, je vous ai dû, lorsque tout m'abandonne,
Un souvenir qu'ici rien du moins n'empoisonne...
Seul reste de ce que j'aimai.

Elle a dit, en parlant de la mort :

La mort qu'en s'endormant tous les soirs on essaie,
Sans qu'on y pense alors et sans qu'on s'en effraie,
Car le sommeil est doux, et sa pente conduit
Vers un monde idéal que l'homme n'eût peut-être
Sans lui jamais compris ; mais Dieu, qui lui dit d'être,
Veut qu'il soit à la mort ce qu'est l'ombre à la nuit.



Digitized by Google

Le salon de Mme Waldor, à Paris, sous le second Empire, fut très fréquenté par les artistes et les littérateurs. Elle mourut le 14 octobre 1871.

Elle était née, ainsi que beaucoup d'autres poètes, à Nantes, la vraie capitale de Bretagne, qu'on est habitué à considérer comme une ville essentiellement industrielle et qui pourtant avait au moyen âge une grande célébrité poétique.

« Le roi Arthur, dans la tradition armori-
« caine, dit M. A. Bossert (*La Littérature*
« *allemande au moyen âge*, p. 191), convoque
« sa cour à Nantes. C'est là qu'il réside dans
« le poème d'*Erec*, de Chrestien de Troyes,
« et dans *le Perceval allemand.* »

Sous les derniers ducs bretons, qui y demeuraient, les lettres et les arts y étaient en grand honneur. Anne de Bretagne, qui écrivit des *Mémoires*, malheureusement perdus, y avait puisé son goût pour les poètes et les artistes. Plus tard, pendant les dix années de la Ligue, le duc et la duchesse de Mercœur, la belle Marie de Luxembourg, tinrent à Nantes une cour brillante où ils attiraient les savants. Mercœur, dit Pierre Biré, sieur de la Douci-

Digitized by Google

nière, (*Alliances généalogiques de la Maison de Lorraine*, p. 246), « se plaist ordinairement « à la poésie et y exerce quelquefois ses « esprits, lorsqu'il peut prendre le loisir et la « commodité d'y vacquer. Je le scay pour « avoir eu l'honneur de veoir plusieurs belles « odes, sonnets, stances de sa composi- « tion. »

Ce n'était point un prince vulgaire que celui qui emportait toujours dans ses voyages Homère et Ronsard, et dont saint François de Sales voulut faire le panégyrique.

Au nombre des poètes nantais, mais parmi les *minores*, il faut compter Urbain Le Bouvier-des-Mortiers (1739-1827), le biographe de Charette, et François Blanchard de la Musse (1752-1837), tous deux rimeurs aimables et spirituels, Charles de Commequiers, très épris des idées romantiques ; Adolphe Allonneau, auteur d'un curieux volume, intitulé *Pastiche* ; Ernest Fouinet, romancier délicat, (1799-1845), à qui Sainte-Beuve a dédié une de ses *Consolations* ; Édouard Mennechet (1794-1845), historien et critique ingénieux, qui fit des poésies lyriques, des tragédies, des comédies et des contes anecdotiques. Tout cela est écrit avec élégance, souvent intéressant, mais

Digitized by Google

de ce style un peu fade et terne habituel aux poètes secondaires de l'Empire et de la Restauration.

Petit-neveu de Lapeyrouse et fils d'un capitaine de vaisseau, « qui fut massacré dans les « prisons de Saint-Domingue », Mennechet avait été lecteur de Louis XVIII et de Charles X; il resta toujours fidèle aux Bourbons de la branche aînée et lutta pour leur cause avec sa plume de journaliste. L'Académie française couronna plusieurs fois ses ouvrages. On peut lire sur lui des notices intéressantes de MM. Edmond Biré et Émile Grimaud, dans leur livre *Les Poètes lauréats*. Il chanta *la Renaissance des lettres et des arts sous François 1er*, dans une ode, dont voici quelques vers, qui feront juger sa manière :

Dis moi, Rome, où sont tes conquêtes ?
Où sont tes faisceaux triomphants
Et ces rois qui courbaient leurs têtes
Devant tes orgueilleux enfants ?
Des cités tu n'es plus la reine ;
Mais de ta grandeur souveraine
Si nul débris ne t'est resté,
Ne crains pas que ton nom s'efface,
Les chants de Virgile et d'Horace
T'assurent l'immortalité !

Digitized by Google

Son conte intitulé *Colardeau* offre un joli portrait de ce poète modeste et généreux, qui ressemble bien à Mennechet lui-même :

Sa gloire le surprit, mais ne l'éblouit pas.
Il n'avait point l'orgueil de se croire un génie.
Ses vers, pleins d'abandon, de grâce et d'harmonie,
S'échappaient de son cœur en sons doux et touchants.
Il aimait la nature et lui voua ses chants...
On ne le vit jamais, courant de loge en loge,
Mendier bassement un insipide éloge,
Ni, trahissant sa gloire et le beau nom d'auteur,
Payer l'encens grossier d'un feuilleton menteur...
Les triomphes d'autrui ne troublaient point sa vie :
Quoique envié souvent, il ignora l'envie ;
Il ne lança jamais un trait envenimé :
Il aima ses rivaux et même en fut aimé.

Ces vers sont agréables, mais quand on en a lu beaucoup d'autres pareils, on sent toute la justesse de ces lignes de Voltaire, dans son *Discours aux Velches :* « Ignorez-vous « qu'il est plus aisé de faire dix tomes de « prose passable que dix bons vers dans « votre langue embarrassée d'articles, dépour- « vue d'inversions, pauvre en termes poé- « tiques, stérile en tours hardis, asservie à « l'éternelle monotonie de la rime et man-

Digitized by Google

« quant pourtant de rimes dans les sujets
« nobles ? »

Mennechet n'aimait pas les avocats ; on le voit dans son anecdote littéraire qui a pour titre : *Lecture d'une tragédie*. Les vers suivants ont une certaine vivacité qui lui fait souvent défaut :

Un avocat s'avance, offrant de partager
Le poids d'un dévouement dont il sent le danger.
Mais tout cède en son cœur au désir d'être utile.
C'est de nos avocats le langage et le style.
Faut-il de nos soldats discipliner l'ardeur,
Faut-il être préfet, ou bien ambassadeur,
Ministre ou député, pair ou garde-champêtre,
Dès qu'il est avocat, un Français peut tout être.

Ces poètes avaient pour ami et souvent pour inspirateur un homme qui a joué à Nantes un rôle important par son esprit d'initiative et ses travaux historiques, Camille Mellinet, imprimeur, membre d'une famille glorieuse.

Il fonda, en 1823, avec Édouard Richer, écrivain encyclopédique et âme ardente, Miorcec de Kerdanet, Adolphe Trébuchet, Lubin Impost, Ludovic Chapplain, conservateur de la Bibliothèque de la Ville, une revue, le *Lycée armoricain*, qui a duré jusqu'en 1831 et donné

Digitized by Google

l'essor à bien des talents. Eugène et Victor Hugo, parents de Trébuchet par leur mère, y ont collaboré.

Mellinet fut le protecteur d'une jeune fille charmante, Élisa Mercœur. On peut dire qu'elle eut un grain de génie, tant elle était possédée par la passion de l'art. Elle dut son nom à la rue de Nantes où elle est née, le 24 juin 1809. Dans son portrait par Achille Devéria, avec son cou de cygne et ses belles épaules tombantes, elle laisse l'impression d'une âme radieuse, prête à s'envoler vers la gloire. Ce portrait a été fait après sa mort et suivant un croquis esquissé par Elisa elle-même, dit sa mère. Il en existe un autre, moins gracieux, à cause du costume, mais plus exact, plus serré, qui a été dessiné à Nantes par le peintre Mulnier, en 1827, et qui se trouve en tête de la première édition de ses œuvres. Son visage y est animé d'une expression plus vive. Les yeux reflètent à ce moment une joie intime.

C'était l'heure de l'espérance. Sa confiance dans l'avenir fut vite détruite et son bonheur brisé.

C'est assez d'un printemps ; je ne veux pas d'hiver.

Digitized by Google

disait-elle. Son souhait fut rempli; mais son printemps ressembla aux jours de mars et d'avril où les perce-neiges fleurissent au milieu des ouragans et des gelées, traversés de quelques rayons, plutôt qu'aux tièdes journées de juin, toutes parfumées de jacinthes et de roses.

Dans une ode à l'*Illusion*, elle avait écrit ces vers :

L'homme te doit ce qu'il éprouve ;
Même sous la neige d'hiver
Son souvenir plonge et retrouve
Aujourd'hui ce qui fut hier.
Illusion, ta voix fidèle
Doucement toujours lui rappelle
Et ses pensers et ses amours.
Son cœur encore est plein de flamme,
Et la jeunesse de son âme
Lui semble celle de ses jours.

.....
Ainsi, comme un ami fidèle
Qui veille auprès de son ami,
Tu soutiens, alors qu'il chancelle,
Le courage, hélas ! endormi.
C'est toi qui sur l'homme prononces ;
Couronné de fleurs ou de ronces,
Il est l'esclave de ta loi ;
Si la voix de la mort l'appelle,

Digitized by Google

ÉLISA MERCŒUR

Digitized by Google

Digitized by Google

Tu conduis encor sous ton aile
Son âme qui fuit avec toi.

C'est la perte de ses illusions qui causa sa mort. En 1830, les ministres de Louis-Philippe n'eurent pas honte de supprimer la modeste pension de douze cents francs que lui faisaient ceux de Charles X. Plus tard, Casimir Delavigne obtint qu'on lui en donnât une, mais la générosité du nouveau gouvernement ne put s'élever au-dessus de la somme de neuf cents francs. M. Taylor, directeur de la Comédie française, ayant refusé sa tragédie de *Boabdil,* où elle avait mis tout son espoir, le chagrin s'empara d'elle, et elle s'éteignit le 7 janvier 1835. La mort fut sa libératrice; car, ainsi qu'elle l'avait dit :

Ah ! qui pourrait pleurer son rêve,
Quand le poids que la mort soulève
Laisse enfin respirer le cœur !

Parmi ses poèmes, il en est qui ont vieilli ; ses titres à une renommée durable sont quelques odes et élégies pleines d'un souffle frais et de ce charme qui vient d'une âme vraiment émue.

Je salue, en passant, la mémoire d'une autre noble femme, Mlle Élisa Morin, qui n'est pas née

Digitized by Google

en Bretagne, mais vécut à Nantes sa longue existence (1803-1885), éprouvée par le malheur et toute consacrée au travail et à la poésie.

En 1833, parut à Rennes une revue littéraire ayant pour titre la *Revue de Bretagne,* où se réunirent autour d'Armand de la Durantais[1] des jeunes gens animés d'un vif patriotisme breton. C'étaient Émile Souvestre, Charles Sigoyer, Hippolyte Lucas, Louis Dufilhol, Maximilien Raoul, Évariste Boulay-Paty, Édouard Corbière, Eugène Guieysse, Édouard Turquety, Charles Hello, dont le fils, Ernest, est devenu un penseur original et profond. L'auteur de *Marie,* déjà célèbre, Brizeux leur donna son concours, et son ami Auguste Barbier leur envoya de beaux vers, ainsi que Mme Desbordes-Valmore et Jules Lefèvre-Deumier.

Dans cette revue, qui ne vécut que peu d'années, on trouve des poésies remarquables, et parmi des études littéraires et artistiques je me souviens d'un article d'Eugène Devéria sur le Musée de Rennes, qui donne une idée lamentable de l'incurie des autorités de l'époque au sujet des œuvres d'art.

1. Né à Châteaubriant en 1812, mort à Rennes en 1877.

Digitized by Google

Quelques années après, en 1837, un nouveau groupe de poètes, au nombre desquels était encore Armand de la Durantais, créa à Rennes le journal *Le Foyer*. « Ce fut, dit M. « Adolphe Orain *(Revue de Bretagne et de « Vendée*, 1881, t. II), dans cette feuille que « parurent les sonnets brûlants de Boulay-« Paty, les poésies de Turquety, les satires de « Langlois[1], les iambes de Louis de Léon et « de Letourneux, les élégies de Kerambrun « et de la Durantais. » Leconte de Lisle, alors étudiant à Rennes, y fit ses premières armes. Le grand artiste qui devait écrire *le Manchy* et *le Sommeil du Condor*, essayait ses forces dans des vers médiocres, mais qui contiennent déjà les germes de son talent. A titre de curiosité, voici une strophe d'une pièce intitulée *Fleur du Gange* et adressée à *une jeune Indienne* :

Le colibri, diamant du feuillage,
Ainsi que toi chante, étincelle et dort ;
Ta rose aimée où l'aube a son mirage,
Ainsi que toi pleure des larmes d'or;

1. Émile Langlois, né à Rennes en 1813, mort à Paris en 1860, écrivain très spirituel, qui rédigea en 1841, à Châteaubriant, un petit journal littéraire, *l'Espiègle*, dont la collection est curieuse.

Digitized by Google

Mais comme lui ne sois pas un prestige,
Un doux éclair qui vient, s'envole et meurt...
Comme elle aussi ne quitte pas ta tige,
Frêle âme éclose aux lèvres du Seigneur [1] !

Ne sent-on pas dans ces vers l'effort du poète pour vêtir ses idées de ce coloris éclatant et presque métallique qu'il a su leur donner plus tard ?

En 1840, il fonda à Rennes une revue littéraire : *La Variété*, presque introuvable aujourd'hui, dit M. Louis Tiercelin, *(l'Hermine* du 20 août 1894). Son père, médecin à l'île Bourbon, était originaire de Dinan ; mais lui-même est né dans cette île, d'une mère créole, et n'a passé à Dinan et à Rennes que quelques années de sa jeunesse ; d'autre part, ses œuvres n'ont rien de commun avec le mysticisme et l'esprit national des Bretons ; je ne crois donc pas qu'on puisse le compter au nombre des poètes armoricains [2].

A côté de ce groupe, vivait, retiré dans son manoir du Val, sur les bords de l'Arguenon, un disciple des lakistes d'Angleterre, Hippo-

1. N° du 1er décembre 1839.
2. Voir, dans l'*Univers* du 11 septembre 1894, des lettres de Leconte de Lisle sur la Bretagne, citées par M. Edmond Biré.

Digitized by Google

lyte-Michel de la Morvonnais (1802-1853). Comme l'a dit Sainte-Beuve (*Premiers Lundis*, t. II, p. 369), le fond de sa poésie « a beau-« coup de richesse et de fertilité; la forme en « est souvent indéterminée et quelque peu « inculte. »

Il n'est guère possible de voir une plus belle âme, plus réellement bienveillante et noble. Il était adoré de tous ceux qui l'ont connu. Son tombeau, très simple, élevé près de l'église qu'il a fait bâtir en face des ruines de la forteresse du Guildo, est entouré de la vénération des habitants du pays.

Il fut intimement lié avec Lamennais, son compatriote Malouin et parent de Mlle Marie Macé de la Villéon, qu'il épousa par amour en 1826, alors qu'elle n'avait que dix-huit ans. Après son mariage, il habita le manoir du *Val*, sa *Thébaïde*. C'est là qu'il passa quelques années heureuses, faisant le bien autour de lui, recueillant pendant ses promenades les images qu'il a semées depuis dans ses vers.

Là, il regardait avec délice :

Le courlieu qui se plaint sur les gués de la grève,

ou bien,

Digitized by Google

Dans un fossé tout rempli de glaïeul
La sarcelle au cou d'or et le héron sauvage...
Quand le ciel est grisâtre et que la mer est pleine.

C'était la mouette

Rasant les flots de l'aile et cherchant un écueil.

Il prenait « sous son bras » son « Wordsworth tant aimé », et allait s'asseoir

A l'abri d'un moulin antique et ruiné,

dans la bruyère où

Quelques vaches erraient paissant l'herbe séchée ;

et il écoutait

Le clocher dont la voix descendait sur les morts,
Et la vague des mers battant au loin ses bords.

Il sut attirer auprès de lui Maurice de Guérin et d'autres amis d'élite qui ont rendu célèbres les rives de l'Arguenon.

C'est avec raison qu'il disait, dans son poème *les Larmes de Magdeleine :*

Digitized by Google

Vous qui me visitez dans mon désert sauvage,
Vous aimerez sans doute à longer ce rivage.
Vous irez traversant le taillis du manoir,
Gravissant des ravins, vous arrêtant pour voir
Le cours de l'Arguenon, doux fleuve poétique.

J'ai passé quelques jours dans ce charmant pays, où dort, sous un menhir surmonté d'une croix, près de l'ancienne abbaye de Saint-Jacut, le grand historien de la Bretagne, l'austère dom Lobineau, et quand je lis les vers si sincères d'Hippolyte de la Morvonnais, je revois et reconnais tout ce qu'il a décrit :

L'île *des Ébihens* qui porte sur sa crête
Une tour de granit droite sur son écueil,

et la petite ferme avec ses figuiers, cachée dans un pli de l'îlot,

Comme un oiseau de mer qui fuit les coups de vent.

Mais la mort de Mme de la Morvonnais, le 21 janvier 1835, brisa la vie du poète. Il quitta le Val avec sa fille unique, le lendemain de cette mort, et n'y revint habiter que plusieurs années après.

Pour occuper les heures, qui sont si lentes



Digitized by Google

à couler quand on souffre, il chanta ses douleurs présentes et son bonheur perdu.

*La Thébaïde des Grèves, Reflets de Bretagne*, parut en 1838 et fut suivie de deux autres volumes de poésie : *Un vieux Paysan* (1840) et *les Larmes de Magdeleine* (1844), poème beaucoup trop long et languissant.

Ses romans, le *Manoir des Dunes* et les *Récits du foyer*, de même que ses écrits politiques, inspirés par l'amour désintéressé du peuple, n'ont point la valeur de ses vers.

Il mourut de tristesse, le 4 juillet 1853, chez ses sœurs, au village du Baschamp en Pleudihen.

Je trouve dans *Un vieux Paysan* un tableau qui donne une idée exacte de sa façon de sentir et de peindre :

Tes paroles tombaient dans mon âme apaisée
Comme tombent au soir les gouttes de rosée
Dans les pacages morts où les troupeaux n'ont pas
Une touffe de jonc verdoyant sous leurs pas ;
Le vanneau même a fui la plage désolée ;
Quelque alouette, errant sur la terre pelée,
A peine chante encore, au retour du matin,
Et sous l'ardent soleil bientôt sa voix s'éteint.
Mais le ciel donne-t-il la pluie au marécage,
Alors tout reverdit ; la joie est au bocage

Digitized by Google

Où chantent les tarins tant que dure le jour.
Le vanneau s'en revient et gémit à l'entour
De la hutte du pâtre où bientôt la fumée
Vient repeupler aussi la bruyère embaumée.
Le pâtre sur le seuil regarde ses troupeaux ;
Il écoute l'abeille, et voyant aux coteaux
Les moissonneurs pousser leur tâche longue et rude,
L'homme s'agenouillant bénit la solitude.

Voici, dans un autre genre et sur un autre rythme, une pièce adressée par le poète à sa fille :

A L'ENFANT

Enfant, tes jeux sont doux à mon cœur paternel ;
Mon chant intérieur monte vers l'Éternel,
Quand j'entends tes pas dans les salles,
A cette heure où le jour s'éteint mystérieux,
Lorsque le vieux château, décrépit glorieux,
Nous cache ses tours colossales.

Le seul bruit de tes pas ravive dans mon cœur
Des souvenirs, tout pleins d'une exquise douceur,
De repos et de rêverie.
Marche donc, mon enfant, image du passé,
Ranime mon esprit qui, voyageur lassé,
Se traîne vers l'hôtellerie.

L'hôtellerie est loin et le ciel est chargé.
Oh ! qui m'enseignera le chemin ombragé,
Car il fait chaud sous les nuées !

Digitized by Google

Le chemin ombragé, c'est toi, mon bel enfant,
Toi plus doux à mon cœur que le soupir du vent,
Ou le bruit des mers refluées.

Tout s'en va, mon cher ange, avec le flot des jours :
L'homme voit au tombeau descendre ses amours
Et ses espoirs les plus superbes.
Tu me tombas alors des trésors du Seigneur,
Comme un épi doré que trouve le glaneur
Dans un champ dépouillé de gerbes.

Ton fracas me rappelle à de charmants tableaux,
Aux jours où je faisais retentir mes *sabots*
Sur le parquet large et sonore.
J'eus une mère, enfant, un père, comme toi ;
J'eus une aïeule aussi qui cultivait ma foi,
Bien-aimés que je pleure encore.

J'éveillais le logis avant le point du jour.
Toute bouche pour moi n'avait que miel d'amour,
Que caressantes gronderies.
De mon humeur farouche on craignait les courroux,
Et j'aurais, en jouant, toujours aimé de tous,
Brisé glaces et pierreries.

Sur mon front de cinq ans j'avais toujours des fleurs ;
Le temps, comme une plume, emportait les douleurs
Et de mon corps et de mon âme ;
Une rose en avril me jetait en transports ;
De la vie en mes sens abondaient les trésors ;
Je voltigeais comme une flamme.

Digitized by Google

Tels qu'un rayon de mai, tous ces trésors ont fui ;
Les heures de santé sont rares aujourd'hui ;
Il a neigé sur la montagne ;
Mais j'ai, pour me charmer, ma lyre, don du ciel,
J'ai l'amitié, ce vase aux flots d'or et de miel,
Mais j'ai la mer et ma Bretagne.

J'ai la vieille Bretagne avec ses bruits si beaux,
Ses maisons du Seigneur, au milieu des tombeaux
Comme des mères de familles,
Assises au milieu de leurs enfants aimés,
Au soir d'un de ces jours où les cieux allumés
Ont chauffé le fer des faucilles.

J'ai les amis venant en automne au manoir,
J'ai devant le foyer les lectures du soir
Et l'étude des saintes choses ;
J'ai, quand le vent gémit dans le long corridor,
La prière dans l'ombre et de beaux songes d'or
Sur la couche où tu te reposes.

Ce qui est exquis chez Hippolyte de la Morvonnais, c'est le son que rend son âme et le sentiment du paysage. Pour lui la poésie était bien « tout ce qu'il y a d'intime dans tout », suivant le mot de Victor Hugo, dans la première préface des *Odes et Ballades*.

Il négligeait trop souvent la forme. Évariste Boulay-Paty, au contraire, s'en préoccupait

Digitized by Google

outre mesure. Il choisit de préférence, pour exprimer ses sentiments et sa pensée, le *sonnet*, « né en France et si cher à l'Italie », disait-il, le sonnet, le plus difficile des moules poétiques. Il en résulte un pénible effort qui se trahit trop fréquemment par le sacrifice du fond à la rime. Sainte-Beuve, dans une très jolie esquisse, a dit de lui (xe volume des *Nouveaux Lundis*) : « Il a fait de charmants sonnets, dont « je comparais quelques-uns à des salières « ciselées, d'un art précieux, mais les salières « n'étaient pas toujours remplies ; il avait plus « de sentiment que d'idées. Il appartenait par « bien des côtés à l'ancienne école poétique, « en même temps qu'il avait un pied dans la « nouvelle. Ce n'est pas pour rien qu'il s'appe- « lait Évariste ; il tenait de Parny, son parrain « poétique, plus que d'Alfred de Musset. » — « Ame simple et droite, sans un repli, avec les « instincts les plus loyaux, mais toujours un « peu de chimère, aucun des intérêts, aucune « des ambitions qui d'ordinaire saisissent les « hommes dans la seconde moitié de leur vie, « n'eurent jamais sur lui action ni prise. Sa « poésie, expression fidèle de sa manière d'être, « est trop directe ou trop linéaire, si je puis « dire ; elle ne passe point par une création ;

Digitized by Google

« c'est une poésie qui a du nombre, un cer-
« tain éclat, mais qui ne se transforme et ne se
« transfigure jamais à travers l'imagination. »

On ne saurait mieux juger un poète. Quand Sainte-Beuve n'est pas aveuglé par les inimitiés et les préventions, aucun critique n'analyse une œuvre plus finement et dans un style plus pittoresque.

Évariste-Félix-Cyprien Boulay-Paty était né le 19 octobre 1804, sur les bords de la Basse-Loire, au bourg de Donges. Son père, savant jurisconsulte, donna des preuves de courage pendant la Révolution en résistant à Carrier et fut plus tard député au Conseil des Cinq-Cents. Après avoir fait ses études au collège de Rennes et passé par le barreau, il se rendit à Paris pour se livrer à ses goûts littéraires. Ses premières poésies, mêlées de politique libérale, sont faibles. En 1834 il publia une espèce d'autobiographie romantique, *Élie Mariaker*, où il peint les scènes de sa jeunesse et son bourg natal :

Je n'oubliais jamais les heures du *passage*.
Quand, s'arrêtant au coin du placis du village,
Un des bargers avait soufflé pour le départ
Dans la corne des mers, sur le petit rempart,

Digitized by Google

J'allais avec ma sœur, en sautant, voir la barge
A flot, hisser la voile et puis voguer au large,
Et puis danser, bondir, comme un monstre marin
Au roulis du courant quand il venait un grain.

C'est près de ce petit rempart que son corps repose, dans le cimetière ombragé d'ormeaux qui entourait la vieille église, aujourd'hui démolie. Il mourut isolé, à Paris, le 12 juin 1864. David d'Angers nous a conservé ses traits, dans un beau médaillon de bronze. Il n'avait jamais rempli d'autres fonctions que celles de bibliothécaire au Palais-Royal, jusqu'en 1848, puis au Ministère de l'Intérieur.

Il eut un jour de triomphe. L'Académie française, en 1837, couronna son ode sur *l'Arc de Triomphe de l'Étoile,* et le ministre de l'Instruction publique doubla le prix décerné.

Voici quelques fragments de cette ode :

Salut, ô piédestal de notre renommée !
Salut, représentant de notre vieille armée !
La foudre tomberait sans ébranler ton front !
Ta masse indestructible, édifice sublime,
Fatiguera du Temps l'infatigable lime ;
    Sur toi les siècles s'useront !...

Digitized by Google

BOULAY-PATY

Digitized by Google

Digitized by Google

Le passé sur toi brille en lettres colossales ;
Mieux qu'aux feuillets écrits de toutes nos annales,
Chacun de nos exploits se lit sur ton granit.
Aux avides regards ouvre toi, page immense,
Page immortelle où gloire est le mot qui commence,
Où gloire est le mot qui finit.

Les vastes monuments sont les grandes reliques
Des peuples qui par eux semblent ressusciter !
Les doigts du Temps, posés sur les cités antiques,
Sentent sous leurs débris leur grand cœur palpiter.
Athène existe encore et Rome n'est pas morte !
Car toute nation qui régna grande et forte
Dans la postérité vit par ses monuments ;
On mesure sa taille à cette ombre fidèle,
On voit ce qu'elle fut par ce qui reste d'elle ;
On reconnaît sa force à ses grands ossements.

Après cette ode éloquente, Boulay-Paty publia plusieurs recueils de poésies, dont le plus saillant est celui des *Sonnets de la vie humaine.*

Son parent et ami Eugène Lambert a rassemblé, après sa mort, ses œuvres inédites, sous le titre de *Poésies de la dernière saison.* Il s'y trouve des pièces de grand mérite. Celle sur *le Câble transatlantique* a des strophes superbes de pensée et d'expression.

Digitized by Google

Le poète y dit à l'homme :

O Prométhée ! en vain tu relieras les mondes ;
De ce globe, à travers et les monts et les ondes,
Ta ceinture électrique en vain fera le tour ;
Nulle part le bonheur que tu poursuis en rêve
N'est pour toi sur la terre, et tu seras, — sans trêve,
Rongé vivant par le vautour...

Un jour, au bord du golfe où New-York est en fête,
Un pêcheur trouvera, roulé par la tempête,
De ce câble éloquent un débris mutilé ;
Et, prenant ce débris d'un immense naufrage
Pour un câble d'esquif englouti par l'orage,
Ne saura pas qu'il a parlé.

Évariste Boulay-Paty est aujourd'hui bien oublié, et pourtant il disait, dans son volume de *Sonnets,* imprimé à Paris en 1851 :

Vivant, déjà marcher dans son éternité,
Écraser sous ses pas la jalouse vipère,
Ce sort, par les travaux dont le génie est père,
Plusieurs de mes amis l'ont déjà mérité.

Tous les échos sont pleins de leur célébrité.
Je n'ai point tant d'éclat, un destin si prospère,
Cependant après eux, moi modeste, j'espère
Un peu de souvenir et d'immortalité.

Digitized by Google

Muse, dans tes jardins, pour ton front blanc et rose,
Aussi bien que le lis, aussi bien que la rose,
Tu cueilles la pervenche et même le souci.

Muse, au cercle odorant dont ton front s'environne,
Après les plus grands noms que le mien brille aussi !
Il faut plus d'une fleur pour faire une couronne.

Hippolyte de la Morvonnais était un catholique républicain ; Boulay-Paty, un orléaniste ardent, très mondain dans sa jeunesse, mais qui, en vieillissant, devint sincèrement religieux ; Édouard Turquety fut essentiellement un poète orthodoxe et conservateur.

« J'ai voulu, écrivait-il à Lamennais, le « 1er décembre 1832, en abordant des sujets « de religion, resserrer ma poésie dans un « catholicisme rigoureux. »

Lamennais, touché de sa lettre, l'invita à venir le voir à la Chênaie, et Turquety s'y rendit avec empressement.

« C'était, dit-il, au mois de décembre 1832. « Le ciel était voilé, la campagne aride et « dénudée. Ce deuil me plaisait ; n'étais-je « pas en deuil moi-même ? Je laissai la voiture « à la hauteur de Saint-Pierre de Plesguen et « m'enfonçai dans des sentiers abandonnés.

Digitized by Google

« Je marchai au bruit d'un vent mélancolique; « ma tête s'exaltait de plus en plus... J'arrivai « en face de la Chênaie. Je trouvai une « maison modeste et dont la solitude faisait « tout le charme.

« M. de la Mennais m'ouvrit les bras; je m'y « précipitai... Je vis un vieillard, d'une taille « au-dessous de la moyenne : figure maigre et « ridée, front austère et jauni comme le front « d'un trappiste. Mais ce qui me frappa le plus, « c'étaient ses yeux, luisants comme des escar- « boucles. Il était vêtu d'une méchante redin- « gote, et pendant qu'il me faisait asseoir, il « s'asseyait lui-même sur un vieux fauteuil « usé... Je contemplais curieusement ce visage « pâle, je l'interrogeais avec une anxiété na- « vrante, avec un doute plein de terreur. « Qu'était cet homme que je voyais là devant « moi? Était-ce Bossuet? Était-ce Luther? »

Je rencontre ce vivant portrait dans la biographie consacrée à Turquety par son disciple, M. Frédéric Saulnier, conseiller à la Cour de Rennes, biographie qui est un modèle de goût et de sentiment. M. Saulnier a voué à la mémoire de son maître et ami un dévouement rare, et c'est à lui surtout qu'est dû l'élégant mausolée du poète élevé à l'aide d'une sous-

Digitized by Google

Édouard Turquety

Digitized by Google

cription publique, dans le cimetière de Rennes, sa ville natale.

Édouard Turquety[1] était fils d'un notaire, qui fut adjoint de M. de Lorgeril, maire de Rennes sous la Restauration. Il a joui d'une véritable popularité depuis 1833, date de son volume *Amour et Foi,* jusqu'en 1850. « Il est « du très petit nombre des poètes qui se « vendent, » disait Sainte-Beuve (*Premiers Lundis*, t. II, p. 374.)

Quelques-unes de ses *Hymnes sacrées* (1838) furent mises en musique par Berlioz. Sa poésie est harmonieuse ; comme l'a remarqué M. Saulnier, il y « laissait volontiers la pensée « un peu enveloppée et voilée, indiquant les « contours plus qu'il ne les dessinait. » (*Edouard Turquety,* p. 197.) Il a de l'ampleur et de la noblesse, mais peu d'originalité.

J'emprunte à ses *Hymnes sacrées* une pièce très gracieuse, l'*Annonciation* :

Il est à Nazareth, ville de Galilée,
Une demeure simple, une maison voilée,
Que l'étranger qui passe embrasse d'un coup d'œil ;
Maison qui semble fuir tous les bruits de la terre,

1. Né à Rennes le 21 mai 1807, mort à Passy-Paris le 18 novembre 1867.



Digitized by Google

Sous les rameaux charmants du palmier solitaire
Qui croît doucement sur le seuil.

Et dans cette maison, chère à la rêverie,
Il est une humble vierge, une femme qui prie :
Son visage est empreint d'un calme solennel ;
Elle baisse à moitié sa modeste paupière,
On lit sur son beau front que sa pure prière
Est un écho même du ciel.

Elle n'a pas cherché de volupté profane,
Elle vit loin d'un monde où tout parfum se fane,
Où le cèdre est frappé comme l'obscur roseau ;
Elle y reste semblable à la rose ignorée
Qui croît loin de la foule et qui n'est effleurée
Que par la brise ou par l'oiseau.

Et pourtant cette femme est la prédestinée,
L'Ève qui doit sauver la terre condamnée
Et rayer de nos fronts le sceau réprobateur.
Cette Vierge sans nom, mais aussi sans souillure,
(O siècles, courbez-vous,) c'est la mère future
De l'immortel libérateur.

Dans une des pièces de son recueil *Primavera,* Turquety a rencontré la véritable éloquence en exprimant avec simplicité un sentiment sincère et profond :

UNE IDÉE SOMBRE

Quand je reviens joyeux dans ma belle Bretagne,
Au sortir de Paris, de ce triste Paris,

Digitized by Google

Où l'on ne voit ni mer, ni forêts, ni montagne,
Où l'on traîne des jours ennuyés et flétris ;
Quand j'ai passé le seuil, quand j'ai franchi l'entrée
De la noire maison gothique et retirée,
Et qu'un instant après je tombe dans les bras
De mes deux bien-aimés qui ne m'attendaient pas,
Oh ! de quelque bonheur que mon âme soit pleine,
Dans ces rares moments d'ivresse surhumaine,
Quel que soit mon transport, un indicible ennui
S'éveille à l'heure même et se mêle avec lui.
J'aperçois, et c'est là ce qui me désespère,
Quelques rides de plus sur le front de mon père ;
Ma mère aussi, ma mère attriste mon regard :
Ses cheveux sont encor plus blancs qu'à mon départ,
Et des larmes d'effroi roulent sous mes paupières :
O mon Dieu ! gardez-moi ces deux âmes si chères !
Gardez mon doux trésor, il est là tout entier ;
S'il vous faut l'un des trois, prenez-moi le premier.
Prenez-moi : que ferais-je, hélas ! dans ce vain monde,
Sevré des tendres soins dont leur amour m'inonde ?
Je ne demande rien, ni gloire, ni bonheur,
Mais leur vie est ma vie, il me la faut, Seigneur !

Je ne connais pas dans l'œuvre de ce poète une page supérieure à celle-là, parce que la rhétorique et la déclamation à froid, défauts trop fréquents chez lui, en sont absentes et que tous les mots à peu près y ont une valeur.

Édouard Turquety épousa à Rennes, en 1852, une jeune fille charmante, M^lle de Gacon,

Digitized by Google

et alla habiter Passy, près du Bois de Boulogne, où il vécut très retiré. M. Loïc Petit, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, (avril 1868), a donné sur cette période de sa vie des renseignements intéressants.

Bibliophile passionné, Turquety écrivit des études curieuses sur les poètes du XVIe siècle. Une maladie de langueur, causée en partie par l'abus de la morphine, dont il se servait pour combattre ses fréquentes insomnies, amena sa mort le 18 novembre 1867. On transporta son corps à Rennes, mais quelques amis fidèles y suivirent seuls son convoi.

Auprès d'Édouard Turquety, il faut ranger Louis de Trogoff, auteur des *Poésies religieuses* (1844), et du Breil de Marzan, le biographe et l'ami de Maurice de Guérin. Ce dernier fit paraître en 1842 un volume de vers, *La Famille et l'Autel*. Il a passé sa vie dans son château de Marzan, près de la Roche-Bernard, sur les bords de la Vilaine, cette rivière qu'Arthur Young trouvait superbe et qui, écrivait-il en 1788, « serait une des plus « belles du monde, à cause de la hardiesse de « ses rives », si elles étaient boisées au lieu d'être couvertes de landes sauvages. Du Breil de Marzan avait le goût de la campagne, mais

Digitized by Google

il ne savait pas exprimer son sentiment avec grâce. Ses vers sont durs et sans ailes.

Un autre écrivain morbihannais, Louis-Georges de Cadoudal, né le 10 février 1823, mort à Kerléano près d'Auray, le 1er avril 1885, avait un style plus élégant. Il était fils de Joseph Cadoudal, un des frères du fameux Georges. Il a publié bien des volumes de prose, mais a dispersé ses poésies dans les journaux et les revues.

*La Semaine des familles* de l'année 1862 contient une pièce où il parle avec charme de Kerléano, berceau de ses ancêtres :

Je te revois enfin, ô terre des vieux chênes ;
Dix ans déjà passés, j'ai vécu loin de toi,
Mais pour une saison le sort brise mes chaînes,
Tous mes maux sont finis puisque je te revoi !

Loin de ton ciel, la vie, hélas ! me fut amère ;
Les ans et le travail ont sillonné mon front,
Et pour me reconnaître, il faudrait d'une mère
Le cœur rempli d'amour, le regard sûr et prompt.

Mais chez toi rien ne change et ta mâle nature,
Toujours jeune et féconde, apparaît à mes yeux ;
C'est bien là de ton sol l'immuable structure
Et de tes genêts d'or l'aspect silencieux.

Digitized by Google

Sur le bord des chemins voici les croix de pierre
Où nos pères venaient, à la chute du jour,
Après de longs travaux, chercher dans la prière
Cette force qu'on trouve au pied du Dieu d'amour.

Voici là-bas, là-bas, sur la colline verte
La maison où mon père est mort, et le jardin
Planté par lui. Voici la cour toujours ouverte
Au pauvre, au voyageur qui cherche son chemin.

O seuil deux fois chéri, tu n'es qu'une ruine,
Toi que j'ai vu si beau dans mes rêves d'enfant !
Tes plafonds sont à jour, ton pauvre toit s'incline,
Tes murs et tes volets disjoints tremblent au vent.

Autour de toi, les fleurs, les ronces, la verdure,
Poussent à tout hasard comme au bord d'un tombeau,
Et sur ta nudité l'aumonière nature
Étend partout son lierre, épais et vert manteau.

Raymond du Doré (1807-1893) semait aussi ses vers d'images fraîches et nouvelles sans aucun effort.

J'aime, dans ses *Poésies d'un Proscrit* (1837), la pièce intitulée *les Plongeons des fossés de Ferrare*. J'en extrais quelques passages :

C'était un jour d'automne, un jour mélancolique,
Comme en donne souvent le ciel de l'Armorique.

Digitized by Google

RAYMOND DU DORÉ

Digitized by Google

Le passereau blotti sous les toits se taisait,
La rue était déserte ; un vent froid gémissait.
Dans un voile brumeux Ferrare ensevelie
Pleurait les doux rayons du soleil d'Italie,
Et moi, parmi les tours et les mornes palais,
D'un pas indifférent, seul et rêveur, j'allais...
Arrivé sur le bord de cette onde tranquille
Qui baigne tristement les remparts de la ville,
Je m'assis et bientôt j'aperçus deux plongeons
Se glissant à travers une forêt de joncs.
Je voyais tour à tour leur tête vive et noire
S'effacer ou briller comme un reflet de moire.
Je les voyais sortir de leur abri mouvant,
S'avancer inquiets, rentrer au moindre vent,
Revenir par degrés prendre un peu d'assurance
Et loin du bord enfin voguer sans défiance.

Ces vers suffisent à montrer que Raymond du Doré savait peindre. Il y a, dans ses *Poésies dernières* (1874), dans *Sœur Denise* (1880), dans ses *Poésies d'un octogénaire* (1889), des pages qui feraient honneur aux maîtres.

C'était un des hommes les plus aimables que j'aie connus, simple, énergique, sans aucune morgue, d'une franchise admirable. Il avait été condamné à mort pour avoir pris part à l'insurrection royaliste de 1832, et s'était réfugié en Italie, où il passa plusieurs années. Il était né à Nantes, le 10 juin 1807. La poésie

Digitized by Google

et la chasse furent ses deux passions. Il est mort le 1er avril 1893, à son château du Doré, commune de Montrevault, près des beaux rochers qu'il a chantés dans ses *Poésies d'un octogénaire :*

J'ai dans un coin de ma futaie,
Que dore le soleil baissant,
Un amas de rocs dont s'effraie
Le premier regard du passant.

Ce sont de lourds granits bleuâtres,
Des silex blancs, des schistes roux,
Veloutés de mousses verdâtres,
Ombragés de buis et de houx...

De là j'aperçois les grands aunes,
Le blanc nénuphar éclatant,
Les roseaux verts, les glaïeuls jaunes
Qui bordent mon paisible étang.

Sur ma tête, grimpeur agile,
L'écureuil parcourt les sapins,
Et le chat-huant immobile
Lorgne le terrier des lapins.

Autour de moi la menthe exhale
Son doux parfum ; le vent d'été
Berce la rose digitale
Auprès du troëne argenté...

Digitized by Google

Vous que j'aime depuis l'enfance,
Bons rochers, il m'eût été doux
De mourir avec l'assurance
D'être enterré sous l'un de vous.

Hippolyte Lucas, né à Rennes en 1807, mort à Paris le 14 novembre 1878, n'appartenait pas au même camp politique que les précédents. Il a fait, pendant cinquante années, la critique dramatique et littéraire au journal *le Siècle*. Quoique fils d'un avoué, il détestait la chicane, et, une fois licencié en droit, il se lança à Paris dans le journalisme. Esprit très bienveillant, très ouvert et d'une grande fécondité, il a beaucoup écrit. Les littératures étrangères lui étaient familières ; il en a fait des imitations souvent réussies. Comme artiste, il cherche avant tout l'harmonie et l'élégance. Ses *Heures d'amour,* ses *Dernières Poésies* et ses *Chants de divers pays* forment ses œuvres lyriques. En tête de ce dernier recueil, M. Olivier de Gourcuff a écrit une excellente notice biographique. Voici une petite pièce, tirée des *Heures d'amour :*

TE VOIR

Sais-tu bien à quel point ta présence m'enivre,
Quel est mon seul bonheur, que je voudrais te suivre
Comme ton ombre suit tes pas !

Digitized by Google

Sais-tu bien que te plaire est toute mon envie
Et qu'ils sont effacés du livre de ma vie
Les jours où je ne te vois pas !

Mon âme en ton absence est obscure et flétrie.
A l'arbuste arraché du sol de la patrie
Loin de toi je suis tout pareil ;
Mais en t'apercevant je commence à renaître ;
J'ai besoin de tes yeux pour réchauffer mon être,
Comme l'arbuste, du soleil.

Charles Monselet, ainsi qu'Hippolyte Lucas, était plus parisien que breton, bien qu'il fût né, le 30 avril 1825, à Nantes où son père tenait une librairie. Pendant sa jeunesse, il habita Bordeaux et y oublia un peu les bords brumeux de la Loire pour chanter le joyeux Médoc

Et ses nappes de vigne aux sentiers infinis.

Pourtant M. Léon Séché, qui a écrit sur lui en 1892, dans la *Revue des Provinces de l'Ouest*, de bien fines et bien jolies pages, prétend que l'amour de son vieux pays était resté au fond de son cœur et l'a inspiré quand il a parlé de Fréron et de Desforges-Maillard.

*Les Vignes du Seigneur* (1855), *le Plaisir et l'Amour* (1865), tels sont les titres de deux

Digitized by Google

HIPPOLYTE LUCAS

Digitized by Google

recueils de vers qu'il a fondus en 1881 dans un volume de *Poésies complètes.*

En parcourant ce livre, formé en grande partie de courtes pièces, spirituelles, plaisantes et gaillardes, on est agréablement surpris d'y rencontrer une poésie émue et touchant à l'art le plus relevé et le plus délicat, comme *la Leçon de flûte:*

J'étais resté longtemps les yeux sur un tableau
Où j'avais retrouvé Théocrite et Belleau,
Fraîche idylle aux bosquets de Sicile ravie,
Ayant bu la lumière et respiré la vie.
Ce tableau représente, en un verger sacré,
Un vieux pâtre taillant une flûte, entouré
D'un beau groupe d'enfants aux têtes attentives,
Qui se pressent muets, dans des poses naïves.
Et parmi ces enfants que déjà l'art soumet,
Un surtout, sérieux et bouclé, me charmait.

Je m'étais éloigné de cette aimable toile,
Et je voyais toujours l'enfant aux yeux d'étoile ;
Et je me surprenais, en marchant, à songer :
« Je veux dire à mes fils les leçons du berger,
« Leur tailler des pipeaux et leur faire comprendre
« A quel point l'art est doux, consolateur et tendre ! »

Je raisonnais ainsi, quand soudain, au détour
D'une place, je vis dans le fond d'une cour

Digitized by Google

Un homme pâle, usé, front courbé par la lutte.
Il tenait aussi lui, dans ses doigts, une flûte ;
Et son chapeau fangeux, sur le pavé placé,
Dénonçait la misère et l'orgueil terrassé.
Or je ne sais par quel sortilège exécrable,
Dans cet homme flétri, dégradé, lamentable,
Je revoyais l'enfant du tableau contemplé,
Les traits purs de l'enfant sérieux et bouclé.
— Ainsi fait le hasard en ses jours d'ironie. —
Je m'enfuis, inclinant ma tête rembrunie.

O musique ! ô tableaux ! ô Sicile ! ô verger !
Mes fils ignoreront les leçons du berger.

Monselet a fourni plusieurs livrets d'opéra-comique au musicien Ferdinand Poise, la *Méprise de l'Amour*, *l'Amour médecin, Joli-Gilles;* mais c'est surtout dans ses ouvrages en prose qu'il a répandu le charme léger de son esprit. On peut lire, dans les *Lundis* de Sainte-Beuve, un portrait de lui, après lequel il n'y a rien à dire. Il mourut à Paris le 18 mars 1888.

Une de ses bluettes les plus piquantes est le *Calvaire des Poètes*, qu'il avait laissé inédit. Il y raconte avec infiniment de verve les misères et les malheurs des écrivains célèbres, et, pour consoler ceux qui ne sont pas satisfaits de leur sort, leur rappelle que les plus

Digitized by Google

CHARLES MONSELET



Digitized by Google

Digitized by Google

heureux n'ont pu échapper à bien des ennuis et à la haine de leurs envieux. En deux mots il résume une vie. « Théocrite, dira-t-il, l'élé-
« gant et badin Théocrite, ne s'en tint pas
« toujours à ses pipeaux et à ses bergeries. Il
« écrivit aussi quelques satires contre Hiéron,
« roi de Sicile, qui s'en vengea en le faisant
« étrangler. »

« Sheridan, auteur de *l'École de la Médi-*
« *sance*, laissa une de ses oreilles entre les
« dents d'un certain capitaine Mathews, qui
« s'était permis d'insérer dans une gazette de
« province un article injurieux contre Miss
« Linley, célèbre cantatrice. Cette dernière
« consentit à épouser le poète pour prix de
« son amour et de son dévouement tout che-
« valeresque. »

« Virgile est le seul des poètes épiques qui
« ait joui de sa réputation pendant sa vie.
« Néanmoins, s'il eut de nombreux admira-
« teurs, il eut aussi de nombreux critiques :
« Bathylle, Filistus, Cornificius, Bavius,
« Mævius, etc., etc., cherchèrent tour à tour
« à jeter du ridicule sur ses vers. »

Ce petit livre est plein de finesse, de malice et aussi d'émotion contenue.

Émile Souvestre, né à Morlaix, le 15 avril

Digitized by Google

1806, mort à Montmorency, le 8 juillet 1854, avait une intelligence vaste et féconde, un cœur généreux, une volonté énergique.

Il a aimé son pays natal avec passion et a travaillé toute sa vie à le faire connaître et apprécier. C'est lui qui, par son livre des *Derniers Bretons* et ses nombreux ouvrages sur la Bretagne, a le plus vulgarisé en France et à l'étranger la littérature et les coutumes armoricaines. Il conte avec beaucoup de talent, bien que son style ne soit pas assez serré ni tissu avec assez d'art. Les malheurs qui avaient attristé sa jeunesse l'avaient obligé à se faire une ressource de sa plume. De là une production incessante et par suite une exécution un peu négligée. Son œuvre est énorme, relativement à sa courte vie. « Émile Souvestre, « dit Guillaume Le Jean, *(Biographie bre-* « *tonne),* était de grande taille et d'une cor- « pulence qui, voisine de l'obésité, eût exigé « une activité physique dont il ne comprit « que trop tard le besoin. Sa belle figure, « sérieuse et ouverte, encadrée de longs che- « veux noirs qui lui retombaient sur les « épaules, la douceur toute féminine du regard, « la cordialité du geste, tout cela formait un « de ces ensembles attrayants, difficiles à

Digitized by Google

ÉMILE SOUVESTRE

Digitized by Google

« analyser et plus encore à oublier. On croyait « y voir la dignité patriarcale d'un chef de « famille breton, ou la douceur grave et pé- « nétrante d'un pasteur de village allemand. » Son portrait, dessiné par Chevignard et publié dans le *Magasin pittoresque*, en 1854, répond bien à cette esquisse.

Comme poète, il n'a publié que deux petits volumes, imprimés à Nantes : *Trois femmes poètes inconnues* (1829) et *Rêves poétiques* (1830).

Ses vers sont en général faibles, sans invention et sans éclat, mais ils ont de la douceur et de l'harmonie. La pièce que je préfère est datée de Paris et intitulée *le Peuplier :*

Près du riche portail de cet hôtel splendide,
Vois-tu ce peuplier qui s'élève timide ?
Parmi tant de palais pressés et réunis,
Seule à mes yeux rêveurs sa riante verdure
Semble me rappeler encore la nature
Et me parler de mon pays.

Le bruit d'un char léger qui dans le lointain passe,
Un murmure incertain et perdu dans l'espace,
De mon illusion vient aider les erreurs ;
Je crois entendre encor le vent de ma vallée,
Ou le doux bruit de l'eau qui murmure voilée
Sous un dôme mouvant de fleurs.

Digitized by Google

Mais lorsque par l'hiver sa verdure flétrie
Ne m'entretiendra plus de ma chère patrie,
Chaque soir tristement sur mon balcon penché,
Je n'aurai, pour songer à ma chère Bretagne,
Qu'une rose cueillie au fond de ma montagne
Et que sur mon cœur j'ai séché...

Émile Souvestre, qui voulait agir sur ses contemporains, sentit vite l'impuissance de la poésie, quand elle n'est pas la voix d'un homme de génie. Il fit, comme a fait depuis M. Jules Simon, qui cessa de bonne heure d'écouter les *Plaintes du vent,* pour devenir un savant historien de la philosophie, un politique sincèrement libéral, un orateur prodigieusement habile et, enfin, un conteur charmant, faisant revivre avec une bonhomie réelle les braves gens de la vieille ville de Vannes où s'est écoulée sa jeunesse.

Victor Mangin (1819-1867) était un vaillant journaliste. Son poème de *Lida,* qui n'est point sans mérite, montre toutefois qu'il était mieux fait pour la polémique que pour la poésie.

M. Eugène Orieux, né à Rezé-lès-Nantes, le 23 janvier 1823, l'auteur délicat et penseur de *l'Heure du rêve,* a donné à la science presque tout son temps et ses efforts, et il en est de

Digitized by Google

même d'Eugène Lambert (1803-1879), magistrat philosophe, qui a trouvé quelques heureuses inspirations, entre autres son élégie sur *Une vieille chapelle en ruine :*

Un vieux pauvre a l'instinct de son isolement,
Sans parents, sans amis, il s'éteint tristement
Et le monde l'oublie.
L'édifice en ruine et par le temps noirci
Sentant son abandon, comme le pauvre aussi
A sa mélancolie !...

Tes murs restés debout, humides et moisis,
Ont le froid de la mort dont nous sommes saisis,
Chapelle désolée ;
Ton image ressemble à ce cadavre humain
Et glacé, qui nous dit, en repoussant la main :
L'âme s'est envolée.

*(Les Fleurs du Bien*, 1876.)

Anthime Menard, né à Savenay, le 29 septembre 1809, mort à Nantes le 5 mars 1889, avant d'être un avocat d'une verve extraordinaire, avait cultivé la poésie et publié un volume de vers où on lit avec plaisir deux pièces: *Isolier* et *Filiolæ*[1]. Cette dernière est

1. *Suis-je poète ?* Un volume, Savenay, 1844.

Digitized by Google

l'histoire, très joliment contée, d'un petit pâtour.

FILIOLÆ

Je chevauchais sur la bruyèr
De Crossac à Saint-Joachim,
Et je récitais ma prière
Pour ma future et mon prochain.
Le vent soufflait avec tristesse ;
La nuit gagnait le vieux marais ;
Je voulus doubler de vitesse,
Mais par malheur je m'égarais.
On était au mois de brumaire,
Où les soirs tombent si subits,
Quand j'aperçus, seul et sans mère,
Un petit gardeur de brebis.

« Mignon, dis-je, hélas ! je m'égare !
« Veux-tu me conduire ? » Il dit : « Oui ; »
Puis marcha devant, criant : « Gare ! »
Et je marchai derrière lui.
Nous arrivâmes à l'église,
C'est là qu'aboutit le chemin ;
Mais quand il vit qu'à ma valise,
Pour le payer, je mis la main,
L'enfant prit une voix amère,
Devint rose comme un rubis ;
Puis sourit, disant : « Pour ma mère ! »
Et rentra coucher ses brebis.

Digitized by Google

Au vieux recteur de la paroisse
Je parlai du petit pâtour.
« Monsieur, dit-il, j'attends qu'il croisse,
« Afin de l'instruire à mon tour ;
« Car au bon Dieu j'ai fait promesse
« Que son esprit vaudrait son cœur.
« Il me répond déjà la messe ;
« Il chante déjà dans le chœur.
« Je lui montrerai la grammaire,
« Entre la fauche et les épis ;
« Car, moi pour Dieu, lui, pour sa mère,
« Tous deux nous gardons les brebis. »

Huit ans après, ma haquenée
Trottait sur le même terrain ;
Ma mignonne, vous étiez née ;
J'allais vous chercher un parrain.
Je trouve, autour d'un beau jeune homme,
Un troupeau d'écoliers joyeux.
C'est Loïc ; il me voit, se nomme,
Et me dit, en baissant les yeux :
« Je suis instituteur primaire ;
« Si je mange encor du pain bis,
« J'en gagne du blanc pour ma mère ;
« Et ces enfants sont mes brebis. »

Aujourd'hui, Loïc, avant l'âge,
Est riche ; il a ferme et fermier ;
Et, jadis dernier du village,
Il est devenu le premier.
Hier, toutes les voix, en une,
Des électeurs municipaux

Digitized by Google

L'ont fait maire de sa commune,
Et tous lui tirent leurs chapeaux.
Mais, s'il a nom Monsieur le Maire,
Et s'il porte de beaux habits,
C'est qu'il a bien aimé sa mère,
Le petit gardeur de brebis.

Ces écrivains ont tous subi l'influence du romantisme, ainsi que Pitre Chevalier (né à Paimbœuf, 1802-1863), historien plus que poète, Amand Guérin, Yves Tennaëc (Chèvremont) et trois infortunés, Auguste Le Braz, Émile Roulland et Tristan Corbière, dont les destinées ont été diversement tragiques.

MM. Léon Séché, Adolphe Orain, René Kerviler, Olivier de Gourcuff, Dominique Caillé, Louis Tiercelin, qui sont eux-mêmes de vrais poètes, ont pieusement rappelé le souvenir d'une foule d'autres, dans leurs livres et dans des notices, publiées par les revues bretonnes ; mais les vers de ces littérateurs oubliés n'ont pas un intérêt assez marquant pour que j'en surcharge ce tableau d'ensemble de la poésie armoricaine, qui n'est pas une étude bibliographique. Leurs œuvres à presque tous sentent, malgré eux, « les traditions académiques » et les « formes conventionnelles. »

Il y a un peu de ces formes conventionnelles

Digitized by Google

et de la déclamation dans les poésies de Louis de Léon, né à Rennes, le 9 janvier 1818, et mort dans cette ville, le 11 mai 1843; mais il y a aussi une fougue et une verve qui étaient la preuve d'un tempérament de poète. Sa satire *La Tragédie du Monde* a vieilli, et la pièce, pleine d'humour, qui a pour titre *Mon enterrement*, n'est pas sans défaut; mais on y reconnaît des facultés éminentes.

Il fréquentait beaucoup le salon d'une femme très intelligente de Rennes, Mme de Lantivy, qui groupait alors les poètes autour d'elle. M. Adolphe Orain, dans une biographie publiée par l'*Hermine* en juin 1893, cite une lettre qu'elle lui écrivait et où elle disait très bien, en parlant de son talent : « Avec la gaieté et « la verve un peu moqueuse qui l'animent, on « y trouve l'onction et la suavité d'une âme « tendre. L'esprit seul est une faculté diabo- « lique, si elle n'est pas tempérée par la ten- « dresse du cœur. »

Louis de Léon était très agité par les idées de son époque. On le voit dans sa *Tragédie du Monde*, dont voici un court fragment :

Il est dans tous les cœurs un horrible malaise ;
Le monde maintenant, fait comme il est, nous pèse.

Digitized by Google

On ne sait où se prendre, on doute du chemin,
Et tout ce qu'on saisit s'écrase dans la main.
Dans la soif d'avenir qui nous brûle et dévore,
On pousse, on se remue et l'on s'agite encore,
Comme si sous nos pas nous sentions s'ébranler
Le sablier du temps tout près de s'écrouler...
Oh ! c'est vraiment pitié que cette pauvre terre
Qui prend dans son orgueil pour la pure lumière
L'étincelle de feu qui jaillit d'un pavé,
Ou quelques feux follets d'un limon soulevé...
Qui croit enfin que c'est une œuvre libre et belle
Que de lancer sans mors la cavale rebelle,
Dût-elle sur la pierre, en ses bonds indomptés,
Écraser de ses fers nos fronts épouvantés !

Ce jeune poète a de la flamme, mais le sentiment de la nature n'était pas encore développé en lui ; sa palette n'est pas riche en couleurs.

Emporté à vingt-cinq ans par une fièvre typhoïde, il n'a pu donner sa mesure. Ses amis avaient fondé sur lui de grandes espérances, et ce qu'il a produit justifie les regrets qu'il a laissés.

En 1842, M. Aurélien de Courson, que ses publications historiques avaient mis en relief, fonda à Saint-Brieuc, la *Revue de l'Armorique*, avec un groupe d'amis, dévoués au

Digitized by Google

catholicisme. Les principaux étaient MM. de la Villemarqué, L. de Carné, Amédée Duquesnel [1], Laimé, Roux-Lavergne et Vincent Audren de Kerdrel [2], que ses talents d'orateur et d'écrivain devaient mettre bientôt au premier rang parmi les politiques et les savants bretons.

J'ai trouvé dans cette *Revue* une poésie empreinte d'un sentiment profond et qui témoigne d'une imagination forte (août 1843). Elle est datée : « *En mer, avril 1841* », et signée : Baron Régis de Trobriant.

L'auteur était né vers 1817. Il fit ses études à Rennes, dissipa sa fortune et partit pour les États-Unis, où il épousa, à New-York, une jeune fille très riche. Pendant la grande guerre civile, causée par la question de l'esclavage, il prit parti pour les États du Nord, se distingua dans plusieurs batailles et fut nommé en 1864 brigadier général. Passionné pour la littérature, il fonda la revue *Le Nouveau-Monde* et y écrivit de nombreux articles. Il a

1. Né à Lorient en 1802, bibliothécaire de Saint-Malo, auteur d'une *Histoire des Lettres*, en sept volumes, des *Chants français*, etc.

2. Né à Saint-Uhel, près Lorient, le 2 septembre 1815, sénateur, il a publié, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, quelques élégantes poésies.

Digitized by Google

publié un roman, *Les Gentilshommes de l'Ouest*. Sa poésie *Le Pillawer* mérite d'être citée en entier :

Quand l'orage assombrit notre ciel de Bretagne,
A l'heure où les troupeaux traversent la campagne,
Parfois le pillawer, auprès des hauts genêts,
S'assied et suit de l'œil sur la lande sauvage
Le vol inusité d'un oiseau de passage,
Dont nul ne sait le nom aux montagnes d'Arez.

D'où vient-il ? Où va-t-il ? A quel mont solitaire,
Sur quel rocher désert a-t-il laissé son aire ?
Quand son vol s'égara dans les hauts tourbillons,
Qui sait si l'ouragan aux fureurs inégales
Bondissait sur les flots en ardentes spirales,
S'il fauchait les forêts ou rasait les sillons ?

Peut-être qu'en voyant sa hautaine envergure,
Quelque pâtre vieilli dira par aventure
S'il a pris son essor du nord ou du ponent ;
Mais c'est tout ! Et l'oiseau des froides latitudes
Se perd silencieux parmi nos solitudes
Dans les ombres du soir qui s'en vont déclinant...

Alors le pillawer, en songeant à l'orage
Qui poursuit dans le ciel les oiseaux de passage,
Se lève tout pensif et reprend son chemin ;
Comme eux, aux jours mauvais, loin des Montagnes Noires,
Le pauvre pillawer va disant des histoires
Et dort sur les sentiers, son pen-bas à la main.

Digitized by Google

Quand il vient, les enfants s'éloignent de sa route,
Inquiets et l'esprit agité par un doute.
Quel est, se disent-ils, ce sombre voyageur?
Qui d'entre nous connaît le toit de sa famille?
A-t-il dans nos moissons jamais pris la faucille?
Quel destin le poursuit, le crime ou le malheur?

Si parfois la pitié lui cède une escabelle,
Des luttes des Pardons il conte la nouvelle,
Chante les gwerz d'amour, œuvres des cloarecs, —
Puis, quand il a dormi sur la paille de l'aire,
Il part en bénissant la maison tutélaire
Qui, dans la nuit d'orage, a gardé ses pieds secs.

C'est ainsi que, sans cesse étranger par le monde,
Il promène au hasard sa course vagabonde
De Vannes à Tréguier, de Quimper à Morlaix;
Chez le rude pêcheur des côtes de Cornouailles,
Chez le pâtre qui n'a d'abri que les broussailles,
Pauvre, mais libre, il va sans s'arrêter jamais.

Un jour enfin, au bord d'une lande isolée,
Quelque homme du pays sur la terre gelée
Trouvera sa dépouille, et comme de son sort
Seul il aura gardé le mot pendant sa route,
Une croix de bois noir où plane encor le doute
Après lui gardera l'énigme de sa mort!

Comme le pillawer, j'ai quitté ma patrie,
Le manoir féodal et la herse meurtrie



Digitized by Google

Dont la mousse a rongé les arceaux mutilés,
Car l'hermine est livrée au marteau des Vandales...
Et quand le feu s'éteint sur l'autel des vestales,
Il est temps de partir !... Les Dieux s'en sont allés !

De 1853 à 1858, la *Revue des Provinces de l'Ouest* fut publiée, à Nantes, sous l'intelligente direction d'Armand Guéraud. Il l'ouvrit aux poètes et rassembla lui-même avec beaucoup de goût les chants populaires du pays nantais, comme M. Lucien Decombe ceux de l'Ille-et-Vilaine [1].

A Rennes, Ludovic Kermeleuc, de 1864 à 1867, eut un zèle égal pour la poésie dans *le Conteur breton*.

Depuis 1857, la *Revue de Bretagne et de Vendée* n'a cessé, elle aussi, de prodiguer les encouragements aux bardes celtiques et aux poètes bretons-français. M. Arthur de la Borderie, son directeur, est un ami des Muses effacé derrière un historien de premier ordre. Il a été puissamment aidé par MM. Émile Grimaud et Edmond Biré, qui de Luçon vinrent très jeunes s'établir à Nantes, et y ont parcouru une brillante carrière.

1. *Chansons populaires*, recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine, par Lucien Decombe. H. Caillière, Rennes, 1881.

Digitized by Google

Stéphane Halgan, beau-frère d'Edmond Biré, fut un des principaux rédacteurs de cette *Revue*. Né à Nantes le 8 avril 1828, il eut, sauf la beauté du visage, tous les avantages que donnent la nature et la société. Il fut le type de l'homme heureux. Petit-fils de l'amiral Halgan, pair de France, il devint lui-même sénateur. Riche, bien portant, très doué au point de vue intellectuel, son bonheur fut probablement cause qu'il ne fit jamais d'énergiques efforts vers le grand Art. Pourtant il y a quelques paysages achevés dans son volume de *Souvenirs bretons* (Nantes, 1857). Ce livre n'a jamais été mis dans le commerce, mais tous les poètes l'ont lu, y compris Théophile Gautier, qui en parle avec estime dans son *Rapport sur la poésie française depuis 1830*, adressé au ministre de l'Instruction publique en 1867.

Regardez ce tableau, très exact et très pittoresque, des environs de Guérande :

Derrière les rochers, la plaine sans collines
Étale ses œillets, ses tout petits viviers,
Ses fossés argileux, ses jaunâtres salines
Et ses mulons de sel surgissant par milliers.
Quand le martin-pêcheur, aux grandes ailes bleues,
Rase le réservoir qui s'écoule au reflux ;

Digitized by Google

Quand, essaim blanc et noir, les petits hochequeues
Sifflent en voletant sur le bord du palus ;
Lorsque sur le marais la lune se reflète,
Le soir, et que le vent chasse la nue au ciel,
On respire à plein cœur l'odeur de violette
Dont s'imprègne la brise en effleurant le sel.
De la vieille chapelle aux fins arceaux gothiques
Entre Batz et la mer élevant ses murs gris,
Son portail ogival, ses piliers granitiques,
Un demi crépuscule embellit les débris.
Le haut clocher du bourg au centre de la plaine
Se dresse fièrement ; d'un rayon gracieux
Si le soleil couchant dore la tour lointaine,
Quel spectacle charmant offrent alors les cieux !
L'astre d'or disparaît couché dans ses nuages
Et teint d'un rouge sang le zénith calme et pur ;
Fantôme d'un géant, la tour sur ses rivages,
Spectre noir, se profile au milieu de l'azur ;
Et vers l'autre horizon la lune virginale
Levant vers Escoublac son front, roi de la nuit,
Croise amicalement son rayon pur et pâle
Avec les derniers feux du soleil qui s'enfuit.

Balzac a peint le même site, dans son roman de *Béatrix* (p. 82), et il me semble assez curieux de mettre en regard de la description du poète breton celle du plus grand romancier moderne :

Ces tristes carrés d'eau saumâtre, dit Balzac, divisés par les petits chemins blancs sur lesquels se promène

Digitized by Google

le paludier, vêtu tout en blanc, pour ratisser, recueillir le sel et le mettre en *mulons ;* cet espace que les exhalaisons salines défendent aux oiseaux de traverser, en étouffant aussi tous les efforts de la botanique ; ces sables où l'œil n'est consolé que par une petite herbe dure, persistante, à fleurs rosées et par l'œillet des Chartreux ; ce lac d'eau marine, le sable des dunes et la vue du Croisic, miniature de ville arrêtée comme Venise en pleine mer ; enfin, l'immense Océan qui borde les récifs en granit de ses franges écumeuses pour faire encore mieux ressortir leurs formes bizarres, ce spectacle élève la pensée tout en l'attristant, effet que produit à la longue le sublime, qui donne le regret des choses inconnues, entrevues par l'âme à des hauteurs désespérantes.

La lecture de cette prose et des vers qui la précèdent me laissent, à moi qui ai souvent traversé cette plaine de marais salants, l'impression que les deux écrivains ont été bien inspirés et en ont rendu l'aspect avec une fidélité égale.

Stéphane Halgan, très admirateur d'Alfred de Musset, imita quelquefois son style, et ce n'est pas dans ses meilleurs jours. Il n'a un talent réel que lorsqu'il oublie ses lectures.

Après la publication des *Souvenirs bretons*, il ne dit pas adieu à la poésie. Dans la *Revue de Bretagne et de Vendée,* en 1858, il fit pa-

Digitized by Google

raître une pièce, *La Croix des Landes,* où il rappelle un touchant usage des paysans de la Haute-Bretagne :

Au sommet de la lande âpre, infertile et nue,
Une croix de sapin entr'ouvre ses bras noirs ;
Elle est grande ; elle est triste ; et sa tête chenue
Semble grandir encor dans les ombres des soirs.

Elle domine au loin un paysage morne,
Un sol maigre et pierreux que nul soc ne soumit,
Champs grisâtres, plateau désert que rien ne borne
Rien, rien qu'un ciel fouetté par le vent qui gémit...

Voyez dans le lointain cette foule noirâtre :
Celui-là qui longtemps sous ses travaux nombreux
A sillonné les flancs d'une terre marâtre,
Va tomber à son tour dans un sillon plus creux.

Au détour du chemin le groupe va paraître ;
Un point blanc, un point noir marchent devant le deuil,
Ils s'avancent vers nous : le point blanc, c'est le prêtre ;
Le point noir qui le suit, c'est le drap du cercueil.

Je distingue déjà le donneur d'eau bénite
Et sous leurs manteaux lourds les six porteurs du corps ;
Et la brise du soir qui tremble et qui palpite
Apporte jusqu'à nous de funèbres accords...

Les voici devant nous. Un parent se détache
De ce cortège ému ; puis il façonne en croix

Digitized by Google

Deux tiges de genêt qu'il coupe ou qu'il arrache ;
Il plante cet hommage au pied du divin Bois.

Ainsi chaque convoi dépose à son passage
Une petite croix auprès de celle-ci,
De nos pays chrétiens sublime et vieil usage,
Autant de morts passés, autant de croix ici. —

O paysans, cœurs droits, croyants d'ancienne race,
Avancez vers la tombe en laissant tour à tour
Des dernières douleurs cette pieuse trace :
A l'éternelle Croix joignez vos croix d'un jour...

Stéphane Halgan mourut à Nantes, le 19 janvier 1882.

Mme Riom (Adine Broband), qui compte aussi parmi les rédacteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, est née près de cette ville, en 1823, au bourg du Pellerin, chanté par le poète canadien Louis Fréchette, en souvenir de l'hospitalité qu'il y reçut chez elle.

Par l'intensité de l'émotion, l'imprévu du style, l'éclat des couleurs, elle est supérieure à Mme Penquer et à Mme Sophie Hüe. Elle a des rapprochements de mots et d'idées, des trouvailles d'expression, qui révèlent les âmes où est tombée une étincelle du feu poétique.

Peu de femmes en ce siècle ont plus écrit ;

Digitized by Google

elle eût mieux fait de ciseler avec patience des vers moins nombreux; mais son talent est surtout d'improvisation, et ces tempéraments-là ne peuvent se plier à la ciselure. Lamartine en est un exemple.

Sa biographie a été faite dans les études curieuses sur les poètes nantais publiées par M. Dominique Caillé, sous le titre de *Figures de mon pays*. Sa grand'mère paternelle, Louise Fouché, était la sœur du duc d'Otrante. Elle avait épousé un notaire de Nantes, M. Eugène Riom, mort en 1885. Son salon est fréquenté par la plupart des écrivains bretons; elle les y accueille avec une bienveillance parfaite.

Elle a touché à tous les sujets, même aux passions qu'elle n'a point ressenties. Sa pensée est vigoureuse et pénétrante. Elle connaît le monde et ses dessous, bien qu'ayant toujours vécu de l'existence la plus pure et la plus familiale.

Lisez cette pièce, *le Chasseur :*

Quand dès l'aube, en automne, on vous voit dans la plaine,
Le fusil sur l'épaule, et qu'un blanc lévrier
Bondit autour de vous ; quand une chaude haleine
Mûrit les grappes d'or et les fruits du sorbier;
Quand les épis coupés, les feuillages humides,
L'âcre arome du frêne, abri des cantharides,

Digitized by Google

M^me^ Riom

Digitized by Google

Digitized by Google

Répandent sur les prés leurs étranges senteurs ;
Si vous voyez passer, en nuages chanteurs,
Ces oiseaux qui s'en vont enivrés de tendresse,
Vers le soleil brillant d'Italie ou de Grèce,
Oh ! laissez-les en paix ! Demandez à genoux
Que ces chants entendus des plaines éternelles,
Que ces frémissements qui font trembler les ailes,
Et l'air et les rayons, passent aussi dans vous !
Mais si vous rencontrez la colombe éperdue,
Interrogeant en vain la forêt ou la nue,
Arrêtez-vous ! ses cris font pleurer les échos.
Dites-lui que la mort est le terme des maux !
Quand, pour chercher l'absent, du nid elle se penche,
Prenez votre arme, au cœur visez sous l'aile blanche ;
Ne vous détournez pas ! Songez à votre sœur
Implorant le retour ou le plomb du chasseur.

Les strophes que Mme Riom met dans la bouche de sainte Thérèse sont admirables de passion mystique :

Oh ! choisis-moi pour ton amante,
Mon Sauveur, mon Christ adoré !
Prends-moi pour ton humble servante,
A genoux au temple sacré,
Pour ton esclave bienheureuse,
Qui veut qu'à ta croix glorieuse
Tous ses désirs restent liés.
Oh ! non, j'ai dit plus que je n'ose :
Seigneur, prends-moi pour quelque chose
Où tu puisses poser les pieds !

Digitized by Google

Ah ! dans mon cœur cherche une place,
Place d'amour, place d'honneur,
Où devant ton nom tout s'efface,
Où tu sois à jamais vainqueur.
Non, monte encor. Vois dans mon âme,
Plus haut que la plus chaste flamme,
Le trône où je veux t'élever.
Que je te suive où tu t'élances,
Et que jusqu'à toi mes offenses
Ne puissent jamais arriver !

A Jéricho, ville des roses,
Au bord du lac, près des palmiers,
Dans le Cénacle aux portes closes,
Près des disciples bateliers,
Oh ! laisse-moi toujours te suivre !
Un seul instant laisse-moi vivre
Avec Jean ravi de bonheur,
Qui pendant la Cène divine,
En s'endormant sur ta poitrine,
De ses lèvres pressait ton cœur.

Que ne puis-je, avec Madeleine,
Vivre toujours à tes genoux,
Et de l'amphore toujours pleine
Verser les parfums les plus doux ;
Te voir avec Marthe et Marie,
Pauvre femme de Samarie,
Sans comprendre écouter ta voix ;
Comme Lazare dans la bière,
Me relever à ta prière,
Pour vivre en t'adorant deux fois.

Digitized by Google

Oh ! viens, viens soulever mon âme ;
Que vers toi monte mon amour,
Avec les parfums et la flamme,
Avec les chants, avec le jour ;
Que ton souffle brûlant m'oppresse,
Qu'il puisse, en m'enivrant sans cesse,
Prendre ma vie en s'échappant,
Comme le torrent des montagnes,
Qui, s'élançant dans les campagnes,
Brise sa digue et se répand.

Pendant longtemps, Mme Riom n'a signé ses livres que des pseudonymes de *Comte de Saint-Jean* et de *Louise d'Isole*. Le secret lui fut bien gardé ; mais, à la fin, il a été découvert. Ses principaux recueils de vers s'appellent *Reflets de la lumière* (1857), *Flux et reflux* (1859), *Passion* (1864), *Après l'amour* (1867), *Merlin* (1875), *Fleurs du passé* (1880), *Légendes bibliques et orientales* (1882). Dans son roman de *Michel Marion,* elle a raconté avec un enthousiasme communicatif un épisode des dernières luttes soutenues contre la France par les Bretons pour défendre leur nationalité.

La fécondité littéraire de Mme Riom a été encore dépassée par celle d'Eugénie-Marie Saffray, très connue sous le nom de Raoul de Navery. Ses livres sont innombrables. Elle

Digitized by Google

était née près de Ploërmel, en 1831, et mourut au château de Reuil (Seine-et-Marne), le 17 mai 1885. Son existence fut mouvementée. Elle visita dans ses voyages une grande partie de l'Europe.

Elle fit imprimer à Nantes, en 1854, un volume de poésies signées : *Mme Marie Saffray* et intitulées *les Marguerites*, où transparaît son âme, sensuelle et mystique à la fois. Les vers en sont faciles et gracieux. Une des plus jolies pièces est la ballade de *la Dame de Craine :*

Enfants, commençons la veillée ;
Tout est sombre sous la feuillée,
Et l'oiseau du soir a chanté.
Faites comme votre grand'mère
Et filez d'une main légère
Le lin qu'au printemps j'ai planté.
Je vais vous conter une histoire
Douce à retenir, douce à croire,
Afin d'égayer vos travaux.
— Tournez bien vite vos fuseaux.

Et la grand'mère raconte l'histoire d'une châtelaine de dix-huit ans, la belle Giselle, mariée à un vieux chevalier, grand chasseur et naturellement sévère et jaloux.

Digitized by Google

La belle et jeune châtelaine,
Seule dans le donjon de Craine,
Filait chaque jour et pleurait,
Puis au loin cherchait dans l'espace
D'un nuage l'ombre sans trace,
L'aile de l'oiseau qui volait.
Pour distraire un peu sa pensée,
Elle lisait, tout oppressée,
Les poèmes des Provençaux.
— Tournez plus vite vos fuseaux.

Mais le vieux chevalier prend pour page le fils d'un de ses amis mort en Palestine et l'emmène tous les jours à la chasse. Le jeune homme devient bientôt amoureux de Giselle, qui le voit sans déplaisir. Aussi, quand son mari se noie en poursuivant un cerf, elle n'a point de peine à se consoler et lui donne le page pour successeur.

Raoul de Navery a publié d'autres recueils de vers, *la Crèche et la Croix, les Prismes*, etc.; mais ses qualités d'écrivain se sont développées dans ses romans, où elle a mêlé quelquefois l'histoire et les paysages de l'Armorique.

Un autre enfant dévoué de la Bretagne est Hippolyte Violeau, né à Brest en 1818.

En tête de la seconde édition de ses *Loisirs*

Digitized by Google

*poétiques,* Louis Veuillot, dans une notice qui est un petit chef-d'œuvre, a raconté la jeunesse douloureuse de ce fils d'un maître voilier. Le talent de M. Violeau, plusieurs fois récompensé par l'Académie française, est d'une pureté et d'une élégance charmantes. Sa *Pèlerine de Rumengol, la Barque infernale, le Regret,* ont été lus par tout le monde en Bretagne. *L'Adieu de la Nourrice* est une poésie exquise :

Voici l'heure ! au seuil de ma porte
S'arrête l'âne du meunier ;
A ta mère, dans son panier,
Pauvre ange, il faut qu'on te rapporte.
Hélas ! tes frères affligés
Autour de ton berceau rangés
Pleurent et ne peuvent comprendre
Pourquoi celle qui m'a donné
Son petit enfant nouveau-né
Veut aujourd'hui me le reprendre.

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame,
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Devant le fagot de bruyère
Où je réchauffais tes pieds nus

Digitized by Google

HIPPOLYTE VIOLEAU



Digitized by Google

Avec toi je ne viendrai plus
M'asseoir au foyer, sur la pierre.
Ta mère prendra soin de toi,
Mais saura-t-elle comme moi
D'eau bénite asperger tes langes
Et renouveler chaque soir
Le petit morceau de pain noir
Qui préserve des mauvais anges ?

Va, mon enfant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Tu me regretteras sans doute,
Et lorsqu'aux champs tu reviendras,
Peut-être tu reconnaîtras
Ma chaumière au bord de la route.
Si tu pouvais te souvenir !..
Tiens, regarde bien le menhir
Et la croix où l'oiseau se pose...
Vois, mon amour, regarde encor ;
Là, des genêts aux grappes d'or,
Ici, des champs de trèfle rose.

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame,
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Mais ta mère craint ma tendresse.
Ah ! tu ne reviendras jamais !

Digitized by Google

En disant combien je t'aimais,
Elle accuserait sa faiblesse.
On ne voit point l'oiseau léger
Laisser aux soins d'un étranger
Son nid caché dans la charmille;
En vain tout refleurit aux champs,
Parmi les trésors du printemps
Il ne veut rien que sa famille.

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame,
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Mes larmes seraient trop amères,
Si je n'espérais plus te voir.
A ta porte j'irai m'asseoir,
Un jour, avec tes petits frères.
Devant nous tu devras passer,
Et tu voudras nous embrasser,
Retourner avec nous peut-être...
O mon Dieu! qu'il en soit ainsi!
Oui, j'irai bientôt, mais aussi
Si tu n'allais plus nous connaître!

Va cependant, va mon chéri,
Puisque ta mère te réclame;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Adieu, qu'un ange t'accompagne
Et te garde dans le chemin!

Digitized by Google

Adieu ! tu chercheras demain
Ta pauvre mère de Bretagne.
Pourquoi n'es-tu pas mon enfant ?
Ici le bon Dieu nous défend
D'éloigner les fils qu'il nous donne ;
Pour eux il nous dit de souffrir ;
Aussi nous aimons mieux mourir
Que de les céder à personne.

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame ;
Va réjouir une autre femme
Dont le sein ne t'a point nourri.

Quand il eut publié les *Loisirs poétiques* (1841), les *Nouveaux Loisirs, les Légendes et Paraboles* et le *Livre des Mères chrétiennes* (1846), Hippolyte Violeau fit des romans et des récits de voyages, *la Maison du Cap, les Soirées de l'Ouvrier, les Pèlerinages de Bretagne,* etc. Il ne faut pas lui demander des scènes violentes et sombres. Son âme est d'une douceur évangélique. Louis Veuillot, dont l'humeur ne l'était pas autant, l'a bien caractérisé quand il l'a peint écrivant ses chants religieux « sans songer à la gloire »,

Assis sous son figuier, près de sa mer bretonne,

dans cette admirable vallée de Morlaix, que

Digitized by Google

traversent en double rang les arches d'un pont gigantesque, plus haut que les clochers des églises et qui dépasse par sa hardiesse les plus audacieux travaux des Romains.

Un autre enfant du peuple, moins richement doué, Émile Le Godec, né à Vannes et mort à Paris, en juillet 1883, mérite une mention. Après sa mort, un petit volume de ses vers frais et délicats a été imprimé par des ouvriers typographes, ses amis, sous la direction de M. Victor Robert, qui y a joint une courte notice biographique et un portrait[1].

Les poésies de M. Maximilien Nicol, chanoine vannetais, qui a publié, en 1879, *Une Voix de Bretagne,* sont parfois un écho gracieux de celles d'Hippolyte Violeau, mais on y sent aussi l'accent d'une âme énergique, comme lorsqu'il chante *les Cigognes de Strasbourg* ou *Saint Gildas et Taliésin.*

L'abbé J.-M. Kerbiriou, recteur de Lanildut (Finistère), auteur de deux volumes : *Armorica* et *Patria,* s'est inspiré aux mêmes sources.

On peut en dire autant de l'abbé Abel Soreau, qui a composé avec beaucoup de

1. *Poésies posthumes d'Émile Le Godec.* Paris, imprimerie P. Faivre.

Digitized by Google

talent la musique et les paroles de chants nombreux, et du cardinal Richard, dont le cantique *Catholique et breton toujours* retentit, aux jours de fête, dans toutes les églises de Bretagne.

Les œuvres de Hyacinthe du Pontavice de Heussey, passionnées par l'amour et la haine, sillonnées d'éclairs, font contraste avec la poésie calme de ces esprits qui ignorent le doute. Il naquit à Tréguier, le 28 octobre 1814; il était petit-neveu de La Tour d'Auvergne et neveu du républicain Théophile de Kersausie. Ce conspirateur infatigable exerça sur lui une influence dominatrice.

Son fils Robert, écrivain distingué, qui est mort à Menton, le 27 décembre 1893, a publié une édition de ses œuvres complètes, et a raconté sa vie avec une pénétrante émotion. C'était un poète primesautier, dédaigneux des artifices littéraires, inégal, mais inspiré. Possesseur d'une grande fortune, il partageait son temps entre l'Angleterre, Paris et la campagne bretonne aux environs de Fougères, à Saint-Germain-en-Cogles. Ses *Études et Aspirations,* ses *Sillons et Débris* (1860), ses *Poèmes virils* (1862), contiennent des élans de cœur et des beautés de style rares. Il disait :

Digitized by Google

Or, tant qu'à ma poitrine il reste un souffle d'homme,
Et tant que je pourrai sous mon ongle sentir
Cette plume de fer qui ne veut pas mentir,
Et tant que je saurai, frappée et refrappée,
Tordre sur mon enclume une rime en épée,
Je ferai mon devoir et j'irai jusqu'au bout.
Qui meurt en combattant tombe toujours debout...

Nous retrouvons la même idée, sous une image plus fière encore, dans la pièce intitulée *le Phare :*

La nuit et l'ouragan ; — la lueur d'un éclair
Dessine un grand rocher qui domine la mer.
Il est seul. Son flanc noir, argenté par l'écume,
D'une vapeur grossière éternellement fume.
Il est seul dans son calme et sa virilité,
Un contre tous, debout comme la vérité !
Ses pans coupés à pic, ses pointes colossales
Font face à l'Océan, déchirent les rafales.
Dieu du sombre duel est l'unique témoin ;
Le rocher dit au flot : Tu n'iras pas plus loin !
Et, vingt fois divisée et repoussée au large,
La vague se rallie et revient à la charge.
Vaillant soldat de pierre, oh ! comme il est blessé !
Quel devoir le retient à ce poste avancé,
Écoutant chaque jour, dans la mer qui murmure,
Pièce à pièce, tomber sa gigantesque armure ?
Il sait que l'Océan et l'air sont contre lui,
N'importe ! il fut hier ce qu'il est aujourd'hui :
Un vétéran des eaux qu'on nomme l'Inflexible.

Digitized by Google

Ah! voilà si longtemps qu'avec un bruit terrible
Il rejeta ceux-là qui veulent l'envahir,
Qu'il devrait se lasser, se courber, obéir.
Dis-moi, lutteur stupide, aux blessures profondes,
Ne vaudrait-il pas mieux t'abandonner aux ondes,
Te rendre, et, descendu dans le gouffre et l'oubli,
Dormir tranquillement sous le fait accompli?
A quoi bon t'obstiner contre la mer entière?

— La mer est un tyran; je porte une lumière!

Hyacinthe du Pontavice met toujours une pensée dans ses paysages. Il y a un symbole dans le sonnet du *Sentier :*

Une mousse à fleur d'or brodait de son tapis
Le sentier tournoyant sous de hautes futaies;
Des tribus de lézards et d'insectes tapis
Sifflaient sous les rideaux de ronce de ses haies.

Entre les châtaigniers aux troncs zébrés de raies,
Je voyais çà et là flotter de blonds épis,
Des herbes où dormait la vache au large pis,
Des houx dont les oiseaux piquaient les rouges baies.

« Sans doute, me disais-je, à quelques pas de là,
« Ce chemin se repose au fond de la vallée
« Où rit dans la verdure une blanche villa.

« D'un Éden de l'amour c'est la petite allée. »
Et comme j'avançais... j'aperçus tout à coup,
En pâlissant un peu... le cimetière au bout.

Digitized by Google

La mélancolie ne dure pas longtemps chez lui. C'est un poète de combat.

Il s'écriait, dans ses *Sillons et Débris :*

Je ne suis pas de ceux qu'une main faible brise,
Dont l'adieu d'une femme emporte l'avenir,
Qui restent sous le poids qui les immobilise
Dans la prostration d'un morne souvenir.
Mais je suis de ceux-là dont l'âme souple et fière
Jamais, même à l'amour, n'appartient tout entière,
Résiste à ses baisers, comme à sa trahison,
Découvre un point d'appui dans l'effort qui la ploie,
S'échappe d'un coup d'aile et, retrouvant sa voie,
S'élance du passé comme d'une prison.

Dans le même recueil, les pièces *A un vieux sculpteur* et *Le Jardin* sont remarquables, l'une pour ses couleurs fraîches, l'autre pour le sentiment profond. Les strophes intitulées *Fantaisie* ont une grâce mâle et des traits charmants. Hyacinthe du Pontavice a imité le *Prométhée* d'Eschyle, ce symbole du Droit opprimé par la Force.

Sa *Colère du forgeron* est d'une énergie épique. Elle faisait l'admiration du vieux Delescluze, le chef de la Commune de Paris, qui était un fin littérateur, en même temps qu'un farouche sectaire.

Digitized by Google

La comtesse d'Agoult (Daniel Stern), son amie, le poussait à se présenter à l'Académie française ; mais il était d'une nature trop indépendante pour se plier aux démarches nécessaires en pareil cas. Dans ses derniers jours, ressaisi par les souvenirs de son enfance, passée à l'ombre de la mystérieuse cathédrale de Tréguier, le poète revint au catholicisme qu'il avait combattu.

Charles Alexandre, né à Morlaix, le 23 août 1821, député de Saône-et-Loire à l'Assemblée nationale en 1871, était aussi un républicain, mais de la nuance de Lamartine, dont il fut le secrétaire depuis 1849. Le 4 juillet 1873, il écrivait dans une lettre au président de cette Assemblée : « Je ne comprends « pas la liberté sans Dieu, ni Dieu sans la liberté. »

Il a publié trois recueils de poésies : *les Espérances* (1852), *les Grands Maîtres* (1860), et *le Peuple Martyr* (1863). Dans ses intéressants *Souvenirs sur Lamartine* (1884), il a mêlé des vers à la prose.

Bien qu'il ait passé une grande partie de sa vie loin de la Bretagne, il avait gardé pour elle une vive affection ; ce qui ne l'empêchait pas d'en décrire certains sites avec une sincé-

Digitized by Google

rité peu flatteuse, témoin cette peinture des environs de Rennes :

O terre de l'ennui, morne pays de Rennes,
Où la route serpente au fond des basses plaines,
Où le sol affaissé, sans sève et sans sommets,
Perd l'horizon du ciel sous les flots des forêts !
Champs aux fossés touffus tout recouverts de chênes,
Dont les troncs émondés n'ont que des branches naines,
Vieux arbres mutilés où le vent sans échos
Passe impuissant et meurt dans les bois sans rameaux ;
Contrée aux flancs taris, monotone nature,
Sans souffle et sans oiseaux, sans hymne et sans murmure,
Aux rivières dormant dans les ajoncs épais,
Aux plaines de blé noir, de landes, de genêts,
Aux murs de terre jaune, aux foyers en décombres,
Aux vieilles croix de bois au bord des chemins sombres,
Aux sentiers s'enfonçant sous les taillis ombreux
Où les Chouans cachés frappaient sans peur les Bleus,
Aux paysans trapus, vêtus de peaux de chèvre,
Passant d'un air farouche et tout pâles de fièvre ;
Pays mort, sans élan, aux bas et lourds clochers,
Dont les flèches d'ardoise, au sein des verts halliers,
Montant d'un vol pesant, sans essor et sans aile,
Donnent à peine au cœur la pensée éternelle,
Et, perçant à demi les fourrés de leurs croix,
Semblent des mâts noyés dans l'océan des bois.

Cette description, qui n'est pas toujours juste, est belle, malgré quelques négligences

Digitized by Google

et des répétitions de mots. On en trouve d'autres de même style dans des pièces voisines, *l'Atelier* et *le Feu de la Saint-Jean,* cette dernière dédiée par le poète à son compatriote Guillaume Le Jean, qui fut comme lui secrétaire de Lamartine, après avoir été instituteur à Paimbœuf. Dans son *Cours familier de littérature* (t. x), Lamartine a tracé de Charles Alexandre un portrait idéalisé de « bel adolescent..., aussi heureusement doué « des dons de la famille et de la fortune que « des dons de la nature. » Il a, en outre, apprécié son talent; mais il ne faut pas demander à l'auteur de *Jocelyn* des jugements bien mesurés sur ses contemporains et surtout ses amis. Il cite de beaux vers de son secrétaire sur Saint-Point, puis lui donne un sage conseil : « Il y a, dit-il, dans ce petit vo« lume *(les Grands Maîtres)*, des pages « exquises ; mais quelquefois aussi ces pages « sont de bronze et rendent l'accent du métal « par leur profondeur et leur solidité. Nous « l'admirons et nous le regrettons. Que le « jeune poète ne s'y trompe pas : ce qu'il « faut aux vers, ce n'est pas l'éloquence, c'est « le charme. Il a reçu ce don des dons ; qu'il « ne s'égare pas sur les traces des poètes poli-

Digitized by Google

« tiques, systématiques, empiriques, méta-
« physiciens, logiciens, sectaires, que sais-je?
« qui pullulent maintenant à la suite de telles
« ou telles factions... Le plus grand patriote
« de l'Europe peut être un détestable poète,
« quoiqu'il soit excellent citoyen... Le cœur
« et l'imagination, voilà tout ce qu'il faut aux
« poètes. »

Charles Alexandre n'appartient pas à l'école de la *rime riche*. Il en prend à son aise avec elle, imitant en cela La Fontaine et Alfred de Musset. On trouve parfois dans ses vers des longueurs, des images étranges et d'un goût peu sûr.

Francis Melvil, dont le vrai nom était Léonce Gibert, républicain comme Hyacinthe du Pontavice et Charles Alexandre, n'avait aucun sentiment religieux. Esprit païen, artiste habile, il subissait trop le joug des Parnassiens de Paris. M. Mézières, de l'Académie française, et M. Louis Tiercelin ont loué son talent et ses qualités d'homme privé. Le général Boulanger en fit le candidat de son parti pour la députation dans la circonscription de Saint-Servan où il habitait; mais le succès ne répondit point à ses efforts.

On a de lui plusieurs volumes de poésies,

Digitized by Google

*les Voyageurs*, les *Rimes nocturnes, les Dieux inconnus*, les *Poèmes héroïques,* des romans, où il y a plus de talent que dans ses vers, *Jean de Commana,* qui parut dans la *Revue des Provinces de l'Ouest, Marcel Campagnac* et *Diana Savelli,* publiés par *le Temps* et *la République française.* Il est mort en 1892. En 1894, *la Revue politique et littéraire* a aussi donné de lui une nouvelle posthume : *Le Rêve d'Hervé de Naurac.*

A la même école poétique et philosophique se rattache M. Émile Chevé, né à Nantes, le 28 août 1829. La facture solide et brillante de ses vers rappelle la manière de Leconte de Lisle, mais il ne prétend pas à la même impassibilité. Ancien capitaine de frégate, il a attendu un âge très mûr pour offrir au public ses productions, dont la forme est toujours savante. Ce qu'on y chercherait en vain, c'est une certaine grâce ailée, que d'autres Nantais, moins habiles, comme Élisa Mercœur ou Raymond du Doré, ont tout naturellement. La force et la verve, voilà ses qualités. Elles se manifestent dans ses trois recueils : *Virilités* (1882), *les Océans* (1885), et *Chaos* (1887), où, disciple de Lucrèce et de Schopenhauer, il a développé ses idées matérialistes et pessi-

Digitized by Google

mistes. Il accumule tellement les images que ce luxe de couleurs fait presque mal aux yeux. J'en prends un exemple dans ces vers de *l'Hymne éternel :*

Autour de chaque étoile au loin tournent des terres,
La tête et les pieds pris dans des suaires blancs,
Portant un baudrier flamboyant de cratères ;
Une écharpe de grains est nouée à leurs flancs.

Leurs corps sont bigarrés d'argent et d'émeraude
Par les sables brûlants et les océans froids ;
Leur robe de lapis et de cristal se brode
Par le miroir des lacs et le fil des détroits.

Elles ont des colliers de rubis, de topazes,
Qu'égrènent leurs printemps aux velours des gazons ;
Elles ont des camails de transparentes gazes,
Quand l'aube en floréal nacre leurs horizons.

Pour réfuter le matérialisme mis en rimes, il n'est besoin que de se rappeler deux lignes de prose de d'Alembert : « Les propriétés que « nous apercevons dans la matière n'ont rien « de commun avec la faculté de vouloir et de « penser. » (Discours préliminaire de l'*Encyclopédie.*) Tous les arguments de Huxley et de Vogt sont impuissants contre ce fait, bien

Digitized by Google

qu'on ne sache pas ce qu'est au fond *la matière*. La politique démocratique, qui passionnait Francis Melvil et le matérialisme cher à M. Émile Chevé, n'avaient aucune action sur Philippe-Auguste-Mathias Villiers de l'Isle-Adam. Celui-là vivait du souvenir d'anciennes gloires et de rêves fantastiques. Son existence misérable fut aussi étrange que son talent. Il était de la famille du célèbre grand-maître des chevaliers de Rhodes. Son père habitait Saint-Brieuc, où il naquit le 7 novembre 1838.

Dès l'âge de dix-sept ans, il écrivait des strophes remarquables, à l'occasion de la mort d'une jeune fille qu'il aimait :

Elle est sous les cyprès, la pâle jeune femme !
Mon amour triste et fier brûle encor dans mon âme,
Comme une lampe d'or veille sur un cercueil ;
Mais je ne pleure plus, la douleur a ses charmes ;
Et d'ailleurs, ô mon Dieu, mes yeux n'ont plus de larmes,
Et mon cœur seul porte le deuil !

Sa liaison avec Baudelaire lui fut malsaine. Il y prit le goût « des bizarreries nuageuses, « des obscurités, des préciosités, des raffine- « ments, qui déparent parfois son œuvre et la « rendent difficile à lire », comme le dit son biographe, M. Robert du Pontavice.



Digitized by Google

Ses *Premières poésies* (1856-1858), ses *Fantaisies nocturnes* (Lyon, 1859), prouvent que l'excès de prétention à l'originalité est presque aussi ennuyeux que l'excès de simplicité ; mais parfois il trouve des vers splendides, des coupes d'une élégance patricienne, des notes vagues et fines, qui rappellent certains poètes allemands de l'école de Souabe.

LES PRÉSENTS

Si tu me parles quelque soir
Du secret de mon cœur malade,
Je te dirai pour t'émouvoir
Une très ancienne ballade.

Si tu me parles de tourment,
De ciel perdu, d'âme épuisée,
J'irai te cueillir simplement
Des roses pleines de rosée.

Si, pareille à la fleur des morts
Qui se plaît dans l'exil des tombes,
Tu veux partager mes remords,
Je t'apporterai des colombes.

En 1870, on joua à Paris, au Vaudeville, sa saynète, *la Révolte,* que Théophile Gautier apprécia favorablement, tout en formulant des réserves.

Digitized by Google

Lors de sa candidature légendaire au trône de Grèce, sous l'Empire, il avait publié des vers, dont M. R. du Pontavice cite les suivants :

Un trône pour celui qui rêve,
Un trône est bien sombre aujourd'hui !
Faîte des vanités humaines,
A ses pieds saignent bien des haines,
Souvent il voile bien des peines !
La foule obscure reste au seuil :
Sapin couvert d'hermines blanches,
Il a sceptre et lauriers pour branches ;
Il est formé de quatre planches,
Absolument comme un cercueil.

Bien qu'il fût un poète d'une imagination puissante dans son incohérence, il a écrit ses principaux ouvrages en prose, son drame *le Nouveau-Monde* (1876) et ses romans philosophiques, *l'Amour suprême* et *l'Ève future* (1886).

Ses livres sont inférieurs à son âme et à son génie ; car il eut quelque chose de génial. Épuisé par la misère, les souffrances et les hallucinations artistiques, il s'est éteint à l'hôpital des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, à Paris, le 18 août 1889, espérant trouver au delà du tombeau une vie radieuse comme ses

Digitized by Google

rêves, et laissant pour héritier du grand nom qu'il portait un jeune enfant dont la mère ne savait pas signer.

La Bretagne vient de perdre un de ses poètes les mieux inspirés.

Ludovic Jan est mort à Caulnes (Côtes-du-Nord), le 5 octobre 1894, âgé de trente ans. Il était né à Ploërmel et fit ses études au petit séminaire de cette ville, avec deux autres poètes morbihannais, les abbés A. Lefranc et F. Le Dorz.

Dans la revue *l'Hermine*, du mois d'octobre 1894, M. Louis Tiercelin, qui fut son ami et son guide éclairé, lui a consacré des pages d'adieu très belles et très touchantes.

« Nous avons souvent remarqué, dit-il, qu'il « ressemblait à certain portrait de Victor Hugo « jeune. Le front et le regard étaient graves « et calmes ; la bouche seule avait parfois des « éclairs d'ironie, comme ces lueurs d'orages « très lointaines qu'on aperçoit à l'horizon « dans un soir calme. »

Si Ludovic Jan est mort prématurément, c'est qu'il a été tué par une maladie qui a fait périr bien d'autres poètes,

Digitized by Google

C'est qu'un amer dégoût rongeait son cœur altier,

suivant sa propre expression.

Obligé pour vivre de se confiner dans un modeste emploi de greffier d'une justice de paix, au fond d'une bourgade, il a senti son cœur et son esprit se révolter contre les tristes nécessités de l'existence, et l'ennui incurable l'a miné. Il a publié deux volumes de vers : *Dans la bruyère* (1891) et *les Rêves* (1893). Le premier est supérieur au second, trop hâtivement composé.

Comme l'a remarqué M. Jules Rouxel, un critique pénétrant en même temps qu'un poète original, il y a chez Ludovic Jan non seulement un artiste, « mais encore un philosophe, « un penseur que tourmente sans trève l'éternel « problème de l'origine et des destinées de « l'homme. En ce Breton, chrétien de tradition « et d'éducation, sommeille un vieux levain « des religions primitives. »

Il a peint, avec des couleurs admirables et une ampleur qu'ont seuls les maîtres, le pays où il est né, ces landes immenses du Morbihan, voisines de la forêt de Brocéliande, semées de menhirs et de calvaires, ces vallées pittoresques où se dressent, au bord des étangs et

Digitized by Google

des cours d'eau, les clochers dentelés de granit et les hautes tours du château de Josselin.

La pièce intitulée *le Pâtre* me semble donner la note juste de son talent :

LE PATRE

Enfant, j'eus pour ami, dans ma chère Bretagne,
Un pâtre de mon âge, un gars pensif et doux,
Qui, par les nuits d'été, debout sur la montagne,
Chantait d'un ton très lent, comme on chante chez nous.

Toujours sur le même air, d'une voix triste et tendre,
Longuement il berçait son monotone ennui ;
Et les rares passants s'arrêtaient pour entendre
Cette plainte mêlée aux plaintes de la nuit.

Il avait tout le jour couru dans les bruyères,
Sifflant les geais moqueurs et dérobant les nids ;
Mais sitôt que le soir éteignait ses lumières,
Il s'arrêtait, rêveur, sous les cieux infinis.

Des villages lointains, déjà noyés par l'ombre,
Les angélus montaient vers la mort du soleil :
Et la prière ailée allait du clocher sombre
Perdre ses notes d'or dans l'horizon vermeil.

Le pâtre se tenait debout, la tête nue :
Et le signe de croix, qu'il traçait largement,
Prenait dans l'ombre vague une ampleur inconnue
Sur la sérénité du profond firmament.

Digitized by Google

Puis, quand tout s'effaçait, clochers et clartés roses,
Quand le silence énorme endormait l'horizon
Dans le recueillement mystérieux des choses,
Il écoutait venir le nocturne frisson.

Soudain, les bois heurtaient leurs pensives ramures ;
Les ajoncs, les genêts, le chêne frémissant,
S'inclinaient vers la terre avec de sourds murmures,
Comme s'ils avaient peur lorsque la nuit descend.

Alors, mon compagnon s'asseyait sur la pierre :
Ses moutons, effrayés par la fuite du jour,
Bêlaient lugubrement, le nez sur la bruyère,
Et flairaient un danger dans le murmure sourd.

Lui, sans plus de souci, confiant dans sa force,
Il gourmandait son chien, rudoyait le troupeau ;
D'un arbuste naissant il arrachait l'écorce,
Et, rustique ouvrier, se taillait un pipeau.

La nuit s'épaississait ; et les étoiles douces
Semaient de blanches fleurs le velours bleu du ciel ;
Leur tremblante clarté venait frôler les mousses,
Comme les pieds divins de Mab et d'Ariel.

C'était l'heure où les morts qu'évoquent les légendes
Sous la lune blafarde errent, les bras tendus ;
Où les menhirs géants, allongés sur les landes,
Semblent poursuivre au loin les passants éperdus.

Le pastour entonnait une chanson bretonne :
Oh ! qu'il est triste et doux d'écouter cette voix,

Digitized by Google

Qui, sur un rythme lent, plaintif et monotone,
Mêle l'âme de l'homme aux murmures des bois !

Ce pâtre que la nature bretonne emplissait d'une émotion si intense, c'est l'image du poète lui-même, dont malheureusement la voix mélodieuse s'est tue pour jamais.

En terminant cette étude sur la poésie lyrique, élégiaque et descriptive en Bretagne, de 1800 à 1880, il est nécessaire de constater que l'influence de Brizeux sur ses compatriotes, moins éclatante que celle de Chateaubriand et de Lamennais, fut plus profonde peut-être.

*Marie* a été la Muse inspiratrice de la plupart des poètes bretons de ce siècle. Presque tous ont fait le pèlerinage d'Arzannô, au moins en esprit; beaucoup l'ont fait en réalité, et l'un d'eux, encore jeune, M. Alcide Leroux, a raconté d'une manière charmante son voyage au *Moustoir* et à cette vallée sauvage,

Où s'attarde le Scorff en ses mille détours,
Caressant des coteaux qui l'enchaînent toujours [1].

1. *Un Voyage à Arzannô*, par Alcide Leroux, Nantes, 1883.

Digitized by Google

## POÉSIE MORALE ET DIDACTIQUE

---

M. Renan dit, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (p. 75) : « Le trait caractéris-
« tique de la race bretonne, à tous ses degrés,
« est l'idéalisme, la poursuite d'une fin morale
« et intellectuelle, souvent erronnée, toujours
« désintéressée. » La poésie didactique lui est naturelle. Nous avons vu parmi les poètes celtiques plusieurs écrivains de ce genre, l'abbé Guillôme, le chantre du *Laboureur*, le fabuliste Ricou, *l'humoriste* Prosper Proux, qui lance en riant des traits acérés.

La Haute-Bretagne a fourni aussi des poètes qui ont voulu instruire et donner des leçons dans des épîtres, des discours, des fables.

Digitized by Google

Parmi les fabulistes, le premier en date est Ginguené (Pierre-Louis). Il naquit à Rennes, le 25 avril 1748. Son titre sérieux à la gloire est l'*Histoire littéraire de l'Italie*. Elle lui demanda de longues années de travail et dénote des études consciencieuses ; mais elle est un peu superficielle, en ce qui concerne l'appréciation des œuvres. « Jamais, dit Alfred Michiels, dans son *Histoire des Idées littéraires en France au XIXe siècle* (édit. de 1848, p. 398 du t. I), on ne poussa plus loin l'art « d'é-« viter les problèmes qui dorment au fond de « toutes choses, dans les lettres comme « ailleurs... On ne connaît jamais son opi-« nion... L'auteur me paraît être le type « d'après lequel s'est formé M. Villemain, ce « diplomate de la critique... Il ne soupçonne « pas que les inventions des poètes et les « incidents de l'histoire ont leur raison d'être « ailleurs qu'en eux-mêmes... L'action des « idées, de la race, du climat, de l'organisme « social, il ne s'en occupe point. »

Ginguené avait la manie de rimer et a écrit beaucoup de vers. Après avoir traversé les prisons de la Terreur, puis rempli sous le Directoire les fonctions de ministre plénipotentiaire à Turin, où les toilettes trop républi-

Digitized by Google

caines de sa femme lui causèrent des difficultés avec la cour, il se consola de ses déboires en cultivant la Muse chère à La Fontaine.

On peut citer *la Poule, la Fauvette et le Coucou, le vieux Rossignol, le Loup converti,* entre ses fables, qu'il réunit en un volume, sous le titre de *Fables nouvelles,* en 1812.

M. Adolphe Orain, l'un de ses biographes, fait observer que c'est avec raison que les critiques du temps leur reprochèrent de manquer de naïveté; mais, en revanche, elles témoignent d'une connaissance réelle de la société et des passions humaines. Sa morale du *Loup converti* n'est que trop souvent vérifiée par l'expérience :

A ces beaux pénitents bien simple qui se fie !
    A la première occasion,
Les serments du matin, le soir on les oublie ;
    Le loup n'est pas longtemps mouton.

La princesse de Salm-Dyck (Constance-Marie de Théis, 1767-1845), que Marie-Joseph Chénier appelait *la Muse de la raison,* était nantaise. Sa beauté lui fit épouser, en premières noces, un jeune médecin fort riche, M. Pipelet de Leury; mais cette union ne fut

Digitized by Google

point heureuse. Elle divorça et en 1802 se remaria avec le comte de Salm-Dyck, élevé à la dignité de prince en 1816. Dès lors elle eut ses entrées à la cour de Napoléon et son salon devint l'un des plus brillants de Paris. Cette fois, le bonheur conjugal se joignit à la richesse, et jusqu'à sa mort, arrivée le 13 avril 1845, elle ne connut que des succès de tout genre.

Girodet fit son portrait; il est reproduit dans ses *Œuvres complètes*, imprimées sous sa surveillance en 1842.

M. Eugène Talbot, dans la *Biographie bretonne*, la dépeint ainsi : « La tête est remar-
« quable de distinction ; les cheveux sont
« frisés à la Titus, comme ceux d'un homme :
« l'œil est large, ouvert, vif, mais bienveillant
« et doux ; le nez est droit, bien dessiné, aris-
« tocratique ; la bouche, aimable et souriante,
« exprime la bonté et la grâce ; rien peut-être
« dans l'ensemble de ces traits ne remue ni
« ne saisit. »

Sa poésie me paraît ressembler à son visage. Elle ne saisit ni ne remue. Je serais tenté de dire, au point de vue poétique, que la princesse de Salm est une femme trop raisonnable.

Ses *Épîtres*, ses *Discours* ont de la force,

Digitized by Google

PRINCESSE DE SALM-DYCK

Digitized by Google

de la noblesse ; mais les images neuves, les traits de génie y manquent. Il en est de même de sa tragédie lyrique de *Sapho,* dont Martini écrivit la musique. Cette pièce, dit Villenave père, dans la revue *la France littéraire*, au sujet de l'édition de ses œuvres complètes, « eut plus de cent représentations, succès qui, rare en d'autres temps, était encore inouï en 1794. » Dans son long poème *Mes soixante ans,* la princesse de Salm a rassemblé les grands souvenirs de sa vie. En parlant de la cour de Napoléon, elle a trouvé quelques accents vigoureux, mais perdus au milieu de banales déclamations. Elle manie les rythmes avec aisance, mais la vraie poésie est presque toujours absente. Il faut chercher longtemps avant de trouver des passages dignes d'être cités.

Les vers qu'elle adresse *A sa pendule qui s'était arrêtée,* prouvent que, malgré ses richesses et ses triomphes, elle a connu la souffrance :

Fidèle image de la mort,
Comme tu l'étais de la vie,
Que ton silence, que ton sort
Porte en moi de mélancolie !

Digitized by Google

Que tu retraces à mes yeux
De souvenirs et de souffrances !
Que nos destins offrent entre eux
De douloureuses ressemblances !

Comme nous, pour subir sa loi,
Le sort voulut te faire naître.
Nous ne savons pas plus que toi
Qui meut les ressorts de notre être.

Si du matin jusques au soir
Du temps tu mesures l'espace,
Sur notre front chacun peut voir
L'âge qui détruit et qui passe.

Ton repos ou ton mouvement
Sur des soins étrangers se fonde ;
Quel être, même indifférent,
Vivrait par lui seul dans le monde ?

Tous deux nous nous verrons finir ;
Et prête à quitter ta demeure,
Comme notre dernier soupir
Tu sonneras ta dernière heure.

Il y a parmi ses *Pensées* des observations très justes. En voici quelques-unes :

Il ne faut pas croire qu'on puisse ramener les méchants, ni toucher les âmes basses par la douceur et les procédés. Ils n'ont pas en eux les moyens de les

Digitized by Google

comprendre, et ils les croient des preuves de timidité ou de faiblesse.

Les personnes franches et loyales se livreraient moins qu'elles ne le font, si elles pouvaient se figurer à quel point ce qu'elles disent dans l'abondance de leur cœur est interprété bizarrement et quelquefois dangereusement par la plupart des personnes qui les écoutent.

En amour, en amitié, le charme du sentiment est à l'instant anéanti par le premier mot qu'il faut calculer avant de le prononcer.

Il n'est pas donné à l'homme d'avoir une idée juste des sentiments qu'il n'a pas éprouvés, des choses qu'il n'a pas vues, des situations dans lesquelles il ne s'est pas trouvé ; c'est pourquoi les souverains commettent tant d'erreurs.

Mme Sophie Hüe, fille d'un lieutenant de vaisseau, M. Sachs, et femme d'un conseiller à la cour de Rennes, n'a pas eu une existence aussi brillante que la princesse de Salm. Elle n'a pas quitté la Bretagne et s'est bornée à chanter, avec beaucoup de grâce, d'esprit et d'art, les enfants, la famille et sa petite patrie. Son volume *les Maternelles* a été accueilli, par les femmes surtout, avec la sympathie la plus vive. L'Académie française l'a couronné.

Elle était née à Lorient. Elle est morte à Rennes, très âgée, en janvier 1893, avant



Digitized by Google

d'avoir pu exécuter le projet qu'elle avait formé de publier, sous le titre de *l'Oiseau bleu,* ses poésies dispersées. Elles sont généralement d'une facture plus savante que ses premières.

J'extrais des *Maternelles* la touchante légende qu'on va lire :

JÉSUS ET L'ENFANT.

Jésus seul et pensif marchait dans la campagne ;
Un enfant qui savait son nom
Cueillit une fleur du gazon,
Une fleur embaumée au vent de la montagne,
Et la lui vint offrir en lui baisant la main.
Or, comme il est écrit dans le livre divin
Qu'à Jésus nul ne fait la plus petite offrande
Qu'au centuple il ne la lui rende,
Le Promeneur céleste, en respirant la fleur,
A l'enfant dit avec douceur :
« Je dispose à mon gré des trésors de la terre ;
Demande le plus précieux,
Je te l'obtiendrai de mon Père,
De mon Père qui règne aux Cieux. »
L'enfant lui répondit : « Je ne m'y connais guère,
Je pourrai me tromper, je croi,
O Jésus, choisissez pour moi... »
C'était un orphelin, il lui rendit sa mère.

Mme Hüe, dans une de ses dernières pièces, s'adressant à la Bretagne, lui disait :

Digitized by Google

Je ne cherche pas la gloire
Des poètes en renom,
Mais un coin dans ta mémoire
Où demeure écrit mon nom.

Son souhait sera exaucé. Elle a bien chanté son pays,

Le charme mélancolique
De ses doux horizons gris,
De ses grèves aux joncs roses,
Où le vent du gouffre amer
Vient murmurer tant de choses
Dans les rumeurs de la mer.

Alcide-Hyacinthe du Bois de Beauchesne (né à Lorient le 31 mars 1804, mort à Paris en janvier 1874), peut être aussi rangé parmi les poètes moralistes.

Il descendait d'un des Bretons vainqueurs des Anglais au combat des Trente, ce Geoffroy du Bois qui cria à Beaumanoir, épuisé par la soif : « Beaumanoir, bois ton sang. » Il est plus connu par ses livres si émouvants sur *Louis XVII* et *Madame Élisabeth* que par ses vers. Et pourtant, ses *Souvenirs poétiques* (1830) et son *Livre des jeunes mères* (1860) méritent d'être lus.

Digitized by Google

Il fit ses études à Douai et vécut presque toujours à Paris, dans l'intimité de Soumet, de Guiraud, d'Alfred de Vigny. Après sa mort, M. Edmond Biré étudia son œuvre dans une notice très complète que publia la *Revue de Bretagne et de Vendée* (septembre 1874).

Alcide de Beauchesne joignait la finesse à la hauteur des pensées, mais ses descriptions sont trop chargées de détails et trop maniérées. Il ne se faisait d'ailleurs point d'illusion sur le sort de ses vers; car dans sa pièce: *Où vont-ils?* il disait :

Où vont-ils tous ces fous, quêteurs de renommée,
Qui vendent leur bonheur pour un peu de fumée,
Cerveaux qui n'ont point de sommeil,
Qui prodiguent leur vie en fièvres téméraires
Et qui mettraient le pied sur le front de leurs frères
Pour se grandir vers le soleil?

Et, songeant à la mort, il ajoutait :

Le Dieu qui n'a pas fait ma vie heureuse et douce,
Me fera bien alors, sous un tertre de mousse,
Un lit tranquille, un sommeil doux.
Que la foule jamais à ma tombe ne vienne ;
Mais qu'il reste en ce monde un cœur qui se souvienne
Que je l'attends au rendez-vous.

Digitized by Google

Achille du Clésieux fut un bienfaiteur des populations voisines de Saint-Brieuc. Il fonda près de son château de Saint-Ilan une colonie pour recueillir les enfants abandonnés ou orphelins.

Ses livres prêchent la vertu avec éloquence. Depuis 1833, il a publié bien des volumes de vers, *l'Ame et la solitude, Exil et patrie, Derniers Chants, Une Voix dans la foule, Une Voix dans la solitude, Nobles causes* et *Armelle,* son œuvre la plus importante (1876).

Armelle est une jeune paysanne, belle et sage, aimée par un gentilhomme, à qui sa mère, en mourant, fait jurer de ne jamais l'épouser. C'est la lutte du *devoir* contre la *passion*. La vertu triomphe dans les deux âmes ; la jeune fille entre dans un monastère et y meurt bientôt. Achille du Clésieux n'avait pas assez d'imagination pour rajeunir ce sujet. Il s'est laissé entraîner à des développements exagérés. On devine trop la fin du drame pour que l'intérêt soit soutenu. Le style a du souffle, mais il s'y mélange trop de rhétorique.

Tallemant des Réaux raconte, dans ses *Historiettes* (t. I, p. 263), que si l'on montrait à Malherbe « des vers où il y avait des mots qui « ne servaient qu'à la mesure ou à la rime, il

Digitized by Google

« disait que c'était une bride de cheval atta-
« chée avec une aiguillette. » Les vers d'Achille du Clésieux auraient subi de sa part bien des réflexions analogues, s'ils avaient vécu du même temps. Ce défaut n'est pas compensé par l'imprévu des images, car il a peu d'invention dans l'expression comme dans l'intrigue. Malgré tout, une certaine chaleur, qui vient d'un grand cœur et d'un noble esprit, lui avait conquis de son vivant une renommée assez étendue.

Sainte-Beuve lui adressa, dans les *Pensées d'août,* une épître, où il lui disait :

Sur un rocher, sept ans, devant l'Éternité,
Devant son grand miroir et son fidèle emblême,
Devant votre Océan, près des grèves qu'il aime,
Vous êtes resté seul à veiller, à guérir,
A prier pour renaître, à finir de mourir,
A jeter le passé, vain naufrage, à l'écume,
A noyer dans les flots vos dépôts d'amertume,
Repuisant la jeunesse au vrai soleil d'amour,
Patriarche d'ailleurs pour tous ceux d'alentour,
Donnant, les instruisant, et dans vos soirs de joie,
Chantant sur une lyre !

Le 15 septembre 1833, le grand critique (*Premiers lundis,* p. 260), consacra une étude, brève, mais bienveillante, au volume qui a

Digitized by Google

pour titre *l'Ame et la solitude*. Il y signalait la pièce *A mon père*, comme « d'une belle « haleine et d'une sensibilité pénétrante. »

Dans le recueil *Exil et patrie* (1834), on rencontre des pages vraiment émues, entre autres *Dans le jardin du curé*, où le poète rêve,

Assis sur un vieux banc de hêtre
Sous un berceau de buis épais...
Ayant pour étroit horizon
Un mur que la mousse festonne
Et qu'un if desséché couronne,
Regardant au bout du sentier
Se jouer, au pied d'un figuier,
Quelques poussins avec leur mère.

Je cueille encore quelques vers dans la pièce intitulée *Tristesse* :

N'ai-je pas ce que l'homme envie ?
Le malheur respecte mon front ;
Les flots tous sereins de ma vie
N'ont à laver aucun affront.
J'ai de l'ombre à mon beau rivage ;
Voyez jouer sous le feuillage
Ce bel enfant... Il est à moi !
Je sais encore un cœur qui m'aime...
Et bien souvent, surpris moi-même,
J'ai dit au bonheur : « Est-ce toi ? »

Digitized by Google

Et pourtant voici que je pleure!
Mon cœur saigne au dedans de moi;
Et la prière qui l'effleure
Ferme son aile avec effroi.
Je n'ai plus assez du silence,
Assez des fleurs, de l'innocence
Qui parfume ici mon séjour;
Comme une solitude aride,
Mon œil est sec, mon âme est vide.
Seigneur, quand viendra votre jour?

Achille du Clésieux se plaignait de la monotonie de son existence. La monotonie est aussi un des écueils qu'il n'a pas su éviter dans ses vers.

Il était né à Saint-Brieuc, le 30 avril 1806. Il mourut en juin 1893 et repose dans la chapelle de son château de Saint-Ilan.

François Longuécand était une âme mélancolique et douce. « Ses poésies, a-t-il dit, ont « poussé au milieu des œuvres de bureau, « choses arides, comme la ravenelle entre « les pierres d'un mur. »

Il a passé sa vie, occupé de recouvrements de lettres de change et d'assurances, à Saint-Malo, où il était né en avril 1823. Son talent gracieux et spirituel ne rappelle en rien sa ville

Digitized by Google

F. Longuécand

Digitized by Google

Digitized by Google

natale, « ce nid de vautours », selon l'expression de Michelet. Ses fables sont fort jolies, et Béranger prétendait qu'il devait être classé en tête des poètes qui ont osé suivre La Fontaine. C'était aussi l'avis de Mme Desbordes-Valmore, qui lui écrivait le 22 juin 1855, après la publication d'un de ses volumes : « Parmi « tant de pages vivement colorées, *la Que-* « *relle au colombier, la Tourterelle et le* « *Passant, le Feu du pâtre*, sont de délicieux « tableaux. Ils éclatent de sentiment et de « lumière dans ce livre parsemé d'expressions « d'un bonheur loué par de plus habiles que « moi, mais non pas plus touchés de leur « grâce solide. »

Les vers suivants, tirés de son recueil *le Miroir*, reflètent assez bien ses procédés habituels :

FLEURS D'AVRIL

Les blés, jeunes encor, sur le sillon frissonnent,
Pourtant l'hiver a fui ; voici des jours meilleurs ;
Vois au sein du verger les pommiers qui boutonnent,
Et, sous les rameaux verts, poindre de blanches fleurs.

Avril que nous aimons donne ces douces choses,
Frêle et charmant espoir qui promet un trésor,
Et la saison des fruits, après celle des roses,
Fera sur ces rameaux briller la pomme d'or.

Digitized by Google

Mais souvent le pommier abandonne à la brise
La couronne d'avril dont s'étoilait son front,
Et le vent sans pitié la secoue et la brise ;
D'une neige de fleur il couvre le gazon :

Neige dont l'aquilon parfume le rivage,
Fruits perdus ! Près de là quand vient le laboureur,
Il foule les débris, rêve et dit : C'est dommage !
Pourquoi si doux espoir est-il aussi trompeur ?

Pour faire contraste avec cet apologue fleuri, voici la fable du *Hérisson et du Porc-épic*. (*Fables*, 1881).

Habitant d'un hallier, bête à triste visage,
A caractère âpre et chagrin,
Pour les bêtes du voisinage
Sire le Hérisson était mauvais voisin.
Il avait mis le nez dans toutes les retraites ;
Les jours de fête au bois c'était un trouble-jeux,
Et quand on lui disait : Quel ennuyeux vous faites!
Il montrait son dos épineux.
« Je suis rond, disait-il, j'abhorre la contrainte ;
Si mes façons peuvent blesser,
Au lieu d'en apporter plainte,
Qu'on aille se faire panser.
Je fais ce que je veux et dis ce que je pense.
Qui qu'en grogne, tant pis, vive l'indépendance ! »

Mais survient le porc-épic,

Digitized by Google

Au formidable dos, tout hérissé de dards...
Et c'est au hérisson d'avoir l'oreille basse...

Le porc-épic ne se gêne pas avec lui :

Le pauvre hérisson trouve que son bourreau
A des embrassements qui perforent la peau.

Et le fabuliste conclut par cette morale fort juste :

Hé, l'ami hérisson, pourquoi des cris si hauts ?
Ces façons rudes sont les vôtres :
Nous ne haïssons nos défauts,
Que s'ils se trouvent chez les autres.

François Longuécand a traduit élégamment en vers français plusieurs des admirables chants populaires du *Barzaz-Breiz*.

Émile Grimaud, à Nantes, poursuivait en même temps le même but et savait l'atteindre.

A côté d'eux, parmi les poètes *traducteurs* qui ont voulu nous faire connaître les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, il faut donner place à Paul Vrignault, auteur des *Landes fleuries* (1858), et à M. Julien Duchesne, mort à Rennes, le 31 octobre 1893, qui fut professeur à la Faculté des Lettres de

Digitized by Google

cette ville et essaya de rendre les nuances si variées des poètes allemands et anglais. Ses traductions de *la Cloche* de Schiller, d'élégies de Gœthe, de Gray, de Tennyson, de Longfellow, suivent généralement le mouvement du style, serrent de près la pensée et sont intéressantes à étudier.

Sigismond Ropartz, le savant historien de Guingamp, a traduit les poésies latines de Marbode, évêque de Rennes au XIe siècle ; Pierre-Yves Boscher de Belleissue, toutes les œuvres de Properce ; François-Auguste Bar, une partie du *Roland furieux* de l'Arioste.

M. L. Cœuret du Joliers, qui a réuni ses fines épigrammes sous le titre de *Baisers et Morsures,* s'est attaché à Catulle et à Lucain ; Ferdinand du Dot, à Anacréon et à Virgile ; son frère Alexandre, auteur d'un livre de haute portée, *l'Ame de la Littérature,* a transcrit en vers fermes et sonores divers passages d'Homère et de Dante.

MM. Olivier de Gourcuff et Dominique Caillé ont marché, depuis, avec succès dans la même voie, tout en publiant de nombreux volumes de belles poésies personnelles.

C'était pour tous une tâche ingrate et il faut leur savoir gré d'efforts si désintéressés ; car

Digitized by Google

ils n'ignoraient pas que la réputation littéraire s'acquiert aujourd'hui plus difficilement par les traductions que du temps de l'abbé Delille et de M. de Pongerville.

J'avoue que je suis un peu de l'avis de Voltaire, qui écrivait à Mme du Deffand (1754) : « Les poètes ne se traduisent point. Peut-on « traduire de la musique ? »

---

Digitized by Google

## LES AUTEURS DRAMATIQUES

Émile Souvestre, qui a fait en prose plusieurs pièces de théâtre et fut le collaborateur d'Alexandre Dumas pour son drame d'*Antony*, après avoir étudié les vieilles tragédies bretonnes, écrivait : « Ne croyez pas que le Breton « perde dans le drame son accent propre et « tombe dans la turbulence ! Non, au milieu « des aventures les plus extraordinaires et des « plus orageuses traverses, il conserve son « langage, plus résigné qu'impétueux, ses « élans, plus attendrissants et plus solennels « que chauds et déchirants. »

La vivacité nécessaire au théâtre, l'entrain qu'il faut montrer sur la scène, manquent généralement aux Bretons. Regardez-les danser :



Digitized by Google

malgré leur passion pour la danse, ils n'y perdent jamais une gravité qui étonne les étrangers, lorsqu'ils sont témoins de leurs fêtes. Chez eux les auteurs dramatiques portent dans leurs compositions cette gravité, ce quelque chose de *pesant*, signalé par M. Renan dans leur caractère.

Chateaubriand a voulu faire une tragédie ; il y a mis tous ses soins et il a écrit *Moïse*.

Cette pièce, dont le sujet est « la première idolâtrie des Hébreux », fut reçue à l'unanimité par le comité du Théâtre-Français en 1828. Halévy se chargea d'en écrire la musique et « les chœurs de l'Opéra, dit Chateaubriand, se devaient joindre à la Comédie Française pour l'exécution. » — Tout cela, et les éloges de Jules Janin dans son étude ampoulée sur les poésies de Chateaubriand, n'empêchent pas *Moïse* d'être une tragédie faible et ennuyeuse.

Élisa Mercœur a essayé, elle aussi, d'en faire une. Son *Boabdil* fut également reçu à l'unanimité par les acteurs, mais refusé par le directeur, M. Taylor, qui ne lui trouvait pas les qualités scéniques nécessaires.

Le style de *Moïse* et celui de *Boabdil* sont des pastiches de Racine et de Voltaire ; pourtant, il y a plus de vie, ce me semble, dans

Digitized by Google

l'œuvre de la jeune fille que dans celle du grand homme.

Jacques-Corentin Royou (né à Quimper, 1745-1828), frère de l'abbé Royou et rédacteur comme lui de *l'Ami du Roi,* ne fut pas plus heureux avec sa tragédie de *la Mort de César.* On raconte même que, furieux de l'accueil que lui faisait le public de l'Odéon, en 1825, il s'avança sur la scène, « arracha le manuscrit « des mains du souffleur et se retira en me- « naçant le parterre. »

Théodore Villenave (né à Nantes, le 26 juillet 1798, mort en 1866), frère de Mme Waldor, est le père de plusieurs poèmes médiocres et de deux drames en cinq actes, *Walstein* et *Schneider ;* mais il a eu le bon esprit d'écrire ces derniers en prose.

Un écrivain d'une autre valeur est Alexandre Duval (Alexandre-Vincent Pineu du Val, né à Rennes, le 6 avril 1767).

Voilà un personnage dont l'existence n'a point été banale. Successivement engagé volontaire sur la flotte du comte de Grasse, ingénieur des ponts et chaussées, secrétaire de la députation des États de Bretagne, architecte, peintre, faisant des portraits de députés à six francs pièce, combattant de Jemmapes

Digitized by Google

et de Valmy, acteur, auteur dramatique, directeur de l'Odéon, membre de l'Académie française, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, ayant traversé la misère et tous les milieux sociaux, il put voir de près les hommes et les peindre ressemblants en se servant de ses souvenirs. Ses œuvres complètes, en neuf volumes, renferment quarante-neuf pièces de théâtre, dont une dizaine en vers. « Si dans « les cinquante pièces que j'imprime, dit-il « dans sa préface, trois ou quatre seulement « ont été repoussées par le public, je n'en « crois pas moins de mon devoir de les sou- « mettre au jugement du lecteur. C'est par les « pièces imparfaites d'un auteur que l'on juge « les progrès que le temps et l'étude lui ont « fait faire (t. I, p. XXVI). L'expérience de « mes trente ans au théâtre m'a convaincu « d'une grande vérité, c'est que toute la malice « humaine ne peut rien contre une pièce forte « de raison et de choses. » (P. XXXIII).

L'intrigue de ses drames et comédies est presque toujours intéressante et bien menée ; les caractères en sont naturels, l'idée fondamentale très saine. Il dit, dans sa note sur *le Complot de famille :* « Molière a prouvé dans « tous ses chefs-d'œuvre qu'il ne suffit pas que

Digitized by Google

ALEXANDRE DUVAL

Digitized by Google

« l'art dramatique pût contribuer à l'amuse-
« ment, mais qu'il fallait encore qu'il eût une
« influence directe sur le peuple et qu'il étendît
« ses idées vers tout ce qui est grand, vrai,
« juste et noble. »

Ce qui fait défaut à Alexandre Duval, c'est le style. Il ne s'en est jamais préoccupé, et en cela il n'est pas artiste. Il n'a jamais compris ce qu'il y avait de solide dans les théories des romantiques, ses ennemis acharnés. Son drame historique *Édouard en Écosse* eut un immense retentissement en 1802 et lui attira les persécutions de Bonaparte. Il avait mis dans la bouche du duc de Cumberland, à la dernière scène, cette phrase : « Quelle que
« soit la fureur des partis, les vertus seront
« toujours des vertus. Si le devoir nous force
« à combattre des ennemis, l'humanité nous
« engage à secourir les malheureux. » Ces mots et l'allure générale de la pièce le firent soupçonner d'y avoir mis des intentions politiques. Il fut obligé de s'enfuir en Russie. Il a raconté ces faits dans une notice qui accompagne son œuvre. Il y appelle Napoléon « ce
« moderne Cromwell, qui ne connut d'intérêts
« nationaux que ceux de sa famille, de con-
« seillers que ses flatteurs et tous ceux qui lui

Digitized by Google

« vendirent la patrie pour des titres et des
« cordons. »

Alexandre Duval a beaucoup d'esprit et un esprit des plus fins. Lisez ce monologue du duc, dans *le Complot de famille* (acte III, scène IV) :

LE DUC

*(Il vide son portefeuille sur la table et repousse ce qui le gêne.)*

Que de petits billets où l'on dit qu'on m'adore !
A mon tour, par égard j'en écrivais autant.
Ah ! voilà de l'abbé le madrigal charmant
Qu'il fit à mon sujet : *le Papillon malade.*
Cet aimable acrostiche, en forme de charade,
Fit un instant fureur par sa légèreté ;
Chacun se l'arrachait dans la société.
Mais à qui ces cheveux de couleur isabelle ?
C'est de la présidente ; oui, je me la rappelle ;
Son esprit est rempli de préjugés bourgeois,
Et sa grande vertu m'a tenu plus d'un mois.

*(Il reprend un autre papier.)*

Un rendez-vous manqué ! Que dira la comtesse ?
Pourquoi fus-je assez sot de faire la promesse
D'aller lui reporter ses lettres, son portrait ?
Je crois que de nos jours cela ne s'est point fait.
Mais notre liaison lui fait naître un scrupule.
Son époux est jaloux ; il a ce ridicule,
Et je dois apaiser des remords et des pleurs.
Oui, je lui rendrai tout ; il faut avoir des mœurs.

Digitized by Google

L'auteur de tant de comédies et de drames applaudis pendant trente ans, mourut, le 9 janvier 1842, au milieu des triomphes des romantiques, dédaigné des générations nouvelles; mais on lira toujours avec plaisir *les Héritiers, Une Aventure de Saint-Foix, Maison à vendre, la Tapisserie, Édouard en Écosse.*

Ballanche lui succéda à l'Académie et y fit son éloge. M. Arthur de la Borderie lui a consacré récemment une étude approfondie (*Alexandre Duval et son théâtre,* 1893), dans un volume que M. Edmond Biré a qualifié « d'instructif, curieux, d'une lecture piquante. » (*Gazette de France* du 2 octobre 1893).

J'emprunte à M. Biré, l'homme qui connaît le mieux les détails de l'histoire littéraire de ce siècle, quelques renseignements sur Édouard Mennechet comme auteur dramatique.

Mennechet, dont l'Académie avait couronné les poésies lyriques et didactiques, voulut s'essayer au théâtre. « Au mois de janvier « 1823, dit M. Biré (t. I des *Poètes lauréats,* « p. 258), il donna au Théâtre-Français une « comédie en un acte et en vers, *Fielding.* « C'était une pièce anecdotique ou, comme

Digitized by Google

« l'on disait alors, une comédie-portrait. L'au-
« teur avait arrangé pour la scène une des
« anecdotes les plus connues de la vie du
« romancier anglais. « Fielding, raconte l'un
« de ses biographes, M. Suard, ayant reçu un
« avertissement pour payer certaine taxe pa-
« roissiale, eut recours à son libraire Jacob
« Thomson, qui lui avança les dix ou douze
« guinées, sur un ouvrage *(Tom Jones)*, qui
« était presque encore en entier dans sa tête.
« Avant d'avoir regagné sa maison, ayant ren-
« contré un camarade de collège qu'il n'avait
« pas vu depuis un grand nombre d'années,
« ils entrèrent ensemble dans une taverne
« voisine. Le vin rend expansif. Son ami lui
« ayant exposé la détresse où il se trouvait en
« ce moment, Fielding lui donna tout l'argent
« qu'il possédait. De retour chez lui, on lui
« apprit que le percepteur de la taxe était
« revenu deux fois, depuis son absence. —
« L'amitié a réclamé cet argent, dit Fielding,
« et l'a obtenu ; que le percepteur revienne
« une autre fois. » La situation de Fielding,
« dans la comédie de Mennechet, est à peu
« près la même que celle de *Brueys et Pala-*
« *prat*, dans la comédie d'Étienne ; les pièces
« ont un autre point de ressemblance ; elles

Digitized by Google

« sont écrites toutes les deux avec beaucoup « de soin, d'esprit et de verve, et il y règne « un ton de plaisanterie fort agréable et bien « soutenu. »

Cette petite pièce eut un grand succès. Il n'en fut pas ainsi de *l'Héritage,* comédie en cinq actes et en vers, jouée au Théâtre-Français, le 7 mai 1825. L'intrigue en est dénuée d'intérêt. Le talent de Mennechet n'était pas de taille à mener à bonne fin une œuvre si lourde. On peut encore citer, parmi ses comédies, *la Marquise de Caylus* et *Une vengeance de femme.*

Depuis Alexandre Duval et Mennechet, bien des poètes bretons ont écrit des pièces de théâtre en vers, Hippolyte de la Morvonnais, Charles de Commequiers, Hippolyte Lucas, Éliacin Greeves (Lagarde), Raoul de Navery, L. Cœuret du Joliers, Sigismond Ropartz, Mme Waldor, Yves Tennaëc, Mme Penquer, Mme Riom, MM. Eugène Orieux, Émilien Maillard, Adolphe Charbonnier, Th. de Veillechèze, Émile Grimaud, Charles Monselet, et même le spirituel abbé Pétard (né à Nantes en 1810), qui a rimé de jolies scènes et même une satire, — vendue, dit-on, à soixante mille exemplaires, — dans son manoir à tourelles, rempli de

Digitized by Google

vieux meubles, qu'il a fait bâtir au bord de la baie de Bourgneuf [1].

Parmi leurs œuvres il en est de gracieuses, de piquantes, de dramatiques, mais aucune n'a obtenu un triomphe éclatant. M. Louis Tiercelin est le poète breton vivant qui semble doué pour la scène du tempérament le plus vigoureux et dont l'avenir est le plus riche de promesses. Il a publié en 1894 *Trois drames en vers*, très remarquables, *Keruzel, le Cœur sanglant* et *le Cilice* [2].

Je n'ai point à parler ici des auteurs dramatiques qui ont écrit en prose ; plusieurs de ceux-là, Paul Féval, Villiers de l'Isle-Adam, Poupart-Davyl, ont eu des succès retentissants.

1. *Revue historique de l'Ouest*, 1894, « Le manoir de la Pétardière » par le baron Gaëtan de Wismes.
2. Un volume, chez A. Lemerre, éditeur à Paris.

Digitized by Google

## POÉMES CHEVALERESQUES, HISTORIQUES ET LÉGENDAIRES

---

Dans son grand ouvrage sur *les Épopées françaises,* après avoir constaté qu'elles sont d'origine germanique et n'ont rien de commun avec les *Romans de la Table-Ronde,* qui sont d'origine celtique, M. Léon Gautier rend justice aux travaux de M. de la Villemarqué sur ces romans. Il reconnaît que c'est des poésies bardiques, du sixième au dixième siècle, transformées par Nennius et Geoffroy de Monmouth, que Robert Wace a tiré son roman de *Brut*, écrit en français, où il raconte « les annales réelles ou imaginaires » de l'île de Bretagne et les exploits d'Arthur. Il ne conteste pas non plus le droit des Bretons armo-

Digitized by Google

ricains de revendiquer en partie l'invention du Cycle de la Table-Ronde, bien qu'incliné à penser que la plus forte part en revient aux Bretons du pays de Galles.

« Avec la même sûreté de principes, avec la « même netteté de vue, dit-il, *(les Épopées « françaises,* t. I, p. 315), cet excellent vul- « garisateur (M. de la Villemarqué) nous a « fait voir, d'après les textes les plus authen- « tiques, que Perceval le Gallois n'est autre « que le Pérédur des anciennes légendes cel- « tiques, que notre Saint-Graal est ce vase « merveilleux, ce gradal dont parlent les « poètes du sixième au dixième siècle, ce bas- « sin magique qui communiquait tous les « dons à son très heureux possesseur ; que la « lance conquise par Perceval est originaire- « ment cette lance sanglante des anciens Bre- « tons, symbole terrible de la guerre que le « peuple celtique devait faire à tous les étran- « gers, à tous les envahisseurs.

« Et ainsi de tout le reste.

« Notre Merlin, c'est le Merd'hyn des poèmes « bardiques ;

« Viviane, c'est la Chayblian ou la Vivlian « de ces anciens poèmes ;

« Lancelot, c'est le Maël des traditions

Digitized by Google

« celtiques (Maël, comme Lancelot, signifie
« serviteur) ;

« Notre Tristan et notre Iseult, c'est le
« Tristan, c'est la reine Essylt des Triades. »

Le souvenir et l'influence des romans du cycle d'Arthur, œuvre de leurs aïeux, ne se sont point éteints chez les Bretons d'Armorique. Plusieurs de leurs poètes, excités par l'exemple des vieux bardes, ont entrepris de grandes compositions, mais quelques-uns avaient trop présumé de leurs forces.

Alfred Michiels, qui était un critique, moins habile écrivain que Sainte-Beuve, mais plus profond penseur, remarque que les périodes de transition, comme la nôtre, ne sauraient produire de poèmes épiques, « la poésie
« épique embrassant nécessairement trois
« termes, Dieu, l'homme et le monde, » sur lesquels les hommes de notre temps n'ont pas d'idées communes. Il résulte de cette division des esprits une impossibilité pour le poète de peindre la « forme réelle et la forme idéale
« de son siècle, » but qu'il doit se proposer dans une épopée. (*Histoire des Idées littéraires en France*, t. II, p. 110 et suiv.)

C'est à peu près la même idée qu'exprimait Joubert, quand il disait : « Il est nécessaire,

Digitized by Google

« pour le succès d'un poème épique, que la « moitié des idées et de la fable soit dans la « tête des lecteurs. » (*Pensées*, p. 271, 7e édit. de ses Œuvres, t. II.)

En Bretagne, nous trouvons sous l'Empire un poète audacieux, Claude Dorion (1768-1829), né à Basse-Goulaine (Loire-Inférieure), qui fit, comme Homère, deux épopées, *la Bataille d'Hastings* et *Palmyre conquise*. Bien qu'ami de Chateaubriand, deux fois candidat à l'Académie française, et ayant obtenu des succès réels dans les salons, c'est un rimeur mortellement ennuyeux. Sa tragédie d'*Héromède*, ses poèmes épiques, lyriques et idylliques ne supportent guère la lecture. Bernard Jullien, auteur d'une *Histoire de la Poésie française à l'époque impériale* (Paris, 1844), s'est pourtant donné la peine d'analyser assez longuement *la Bataille d'Hastings*, (t. I, p. 250 à 258), et d'en discuter la valeur. Il a donné par là une preuve de conscience littéraire qu'on pourrait qualifier presque d'héroïque.

Brizeux, au lieu de s'attaquer à des sujets démodés et sans intérêt, eut l'heureuse idée de peindre les mœurs actuelles de ses compatriotes et il écrivit un chef-d'œuvre; car son

Digitized by Google

Mme Penquer



Digitized by Google

poème des *Bretons* doit être considéré ainsi, malgré quelques longueurs.

Mistral, le grand félibre du Midi, marchant sur ses traces, a choisi *Mireille* et *Calendal* parmi le peuple de Provence, comme lui Anna et ses conscrits réfractaires parmi les paysans bretons.

Mme Penquer fut moins bien inspirée : elle prit *Velléda* pour héroïne d'un poème en douze chants, sans redouter la comparaison entre la prose de Chateaubriand et ses vers. C'était marcher aveuglément à une défaite. Elle a déployé dans sa tentative un talent incontestable, mais son style ample et élégant sans originalité n'a pu que rarement atteindre la hauteur du sujet et reproduire les scènes grandioses qu'elle avait rêvées.

J'ai vu les sites sauvages décrits par elle, avant et après avoir lu son livre. Il ne m'a point rendu les émotions que j'ai ressenties sur les hautes falaises de la baie des Trépassés, au milieu des roches gigantesques de la pointe du Raz, en face de cet Océan, sillonné de courants terribles, que bornent les lignes basses de l'île de Sein.

Cependant j'apprécie beaucoup certaines de ses descriptions, entre autres celle où elle

Digitized by Google

nous montre Eudore et Velléda chez un vieux berger :

Ils traversaient alors cette lande sauvage
Et triste, que le vent des tempêtes ravage,
Depuis les monts rocheux jusques au Raz-de-Sein.
La même émotion avait brisé leur sein.
Épuisés par la marche, et l'ivresse, et la lutte,
Ils entrèrent tous deux dans une pauvre hutte
Ombragée à demi par un grand pin marin.
L'hôte les accueillit avec cet air serein
Et froid, particulier à l'être solitaire
Détaché des liens et des biens de la terre.
C'était un vieux berger, un vieux pasteur gaulois,
Tranquille, indépendant, libre, fier et sans lois,
Farouche et vivant seul dans cette lande inculte,
N'ayant que la nature et le désert pour culte.
Sa hutte, au toit conique, est étroite; un chien roux
La garde. L'air y tombe à peine par des trous
Pratiqués dans un mur dont l'argile est brûlante,
Mais le berger, malgré la chaleur accablante,
Porte un sayon en peau de chèvre épais et lourd.
Il soufflait dans cette outre, instrument rauque et sourd
Dont le pâtre aime encore aujourd'hui l'harmonie,
La sauvage gaîté, la tristesse infinie.
Il en tirait des sons prolongés et vibrants,
Parfois joyeux et doux, ou criards ou navrants,
Et regardait d'un œil contemplatif et tendre
L'étoile remonter, le soleil redescendre ;
N'ayant eu jusqu'ici qu'un seul et même amour :
Les astres de la nuit, l'astre unique du jour.

Digitized by Google

Une large chemise, en grosse étoffe à raies,
Retombait pesamment sur ses flottantes braies ;
Et sa barbe, blanchie et rude, s'étalait
Sur les poils du sayon noirâtre et s'y mêlait.
Le berger apporta du lait, des fraises rouges,
Fruits de roi que le bois prodigue aux moindres bouges;
Eudore prit les fruits, Velléda prit le lait.
Déjà le firmament tout entier s'étoilait.
Le pasteur rejoignit ses brebis dans la lande,
Après avoir reçu la généreuse offrande
Du chrétien. Velléda lui fit avec la main
Le geste de l'adieu ; puis prenant le chemin
Qui mène à la forêt, elle quitta son hôte ;
Elle perdit de vue et la mer et la côte,
Et la lande elle-même et le toit isolé.

Mme Léocadie Penquer était née en 1817, au château de Kerouartz en Lannilis.

J'habitais sur la côte un de ces vieux manoirs,
Flanqué de hauts remparts, de donjons, de tourelles,

a-t-elle dit dans ses *Chants du foyer* (1862). Son père s'appelait Vabre-Hersent et sa mère était fille d'un général de l'Empire. Elle se maria deux fois, la première avec M. Burle, la seconde avec un homme qu'elle aimait, le docteur Auguste Penquer, qui fut maire de Brest. Un bonheur constant a été son partage, si j'en crois ses livres et ses amis.

Digitized by Google

Il me semble que ses poésies lyriques, les *Chants du foyer* et les *Révélations poétiques* (1865) ont une valeur au moins égale à *Velléda* (1868), qu'elle regardait, peut-être à tort, comme son œuvre maîtresse.

Elle est morte à Brest, en janvier 1890.

Ainsi que son amie Mme Penquer, allant demander son héroïne à Chateaubriand, Mme Riom s'est adressée à M. de la Villemarqué pour lui emprunter son *Merlin*.

Ce n'est pas le Merlin réel qui fait le sujet de ses chants, c'est le Merlin légendaire, le Merlin de Brocéliande, dit M. A. de la Breure (*Revue de Bretagne et de Vendée*, 1872), « dont « l'anneau magique entraîne à sa suite les « rochers et les dolmens, l'amant de Viviane « qui se laisse enchaîner ici-bas par l'amour, « et, je ne sais par quel mystère, trouve dans « sa chute le principe d'une glorieuse résur- « rection. »

Il y a dans ce poème des pages brillamment colorées, où se réfléchit l'âme ardente de Mme Riom ; mais elle sait toute la vanité des affections humaines et fait résonner aux oreilles de Merlin délaissé par Viviane une voix qui lui crie :

Digitized by Google

Vois la mousse couvrant de son épaisse touffe
Ce jeune arbre où la sève aspire et monte encor :
La plante parasite y grandit et l'étouffe.
La fatigue atteindra les ailes du condor.

Sur la neige d'un lis la chenille est éclose ;
On voit naître la ride au front de la beauté,
Le nuage au ciel pur, la pâleur sur la rose,
Les ombres sur le jour, l'automne sur l'été.

C'est la loi du Destin : tout se meurt et s'efface,
Et l'oubli sur l'amour doit naître avant l'adieu,
Avec le même orgueil, avec la même audace,
Que la cendre vient naître et croître sur le feu.

De Merlin l'Enchanteur passons aux héros de l'Arioste.

Hippolyte de Lorgeril, l'imitateur du grand poète italien, naquit à Trébeden (Côtes-du-Nord) en 1811. Il est mort sénateur, le 6 juillet 1888.

Écrivain très fécond, trop fécond même, car il ne savait pas contenir sa verve intarissable, il avait de l'invention, de l'esprit, mais une certaine dureté, une sécheresse de touche qui enlève l'agrément à ses tableaux. Il manque à son style le moelleux, la fraîcheur, ce qu'est la rosée aux fleurs, le duvet à la pêche.

Son principal poème est *la Conquête du*

Digitized by Google

*Charme,* mais *le Charme,* il n'a jamais pu lui-même le conquérir.

M. Arthur de la Borderie l'a étudié dans un article de la *Revue de Bretagne et de Vendée* en 1872 :

« Hippolyte de Lorgeril, dit-il, a voulu « rajeunir ou plutôt acclimater en France — « car les insipides essais de Creuzé de Lesser « ne comptent pas — ce curieux produit litté- « raire né sous le ciel d'Italie et qu'on appelle « le poème chevaleresque, tissu étrange « d'aventures, de mœurs et de prodiges fan- « tastiques, que le poète presque toujours « est le premier à ne pas prendre au sérieux. »

Le héros de ce poème est un jeune prince nommé Othon, amoureux de la bergère *Fleur-des-bois.*

« *La Conquête du Charme,* ajoute M. de la « Borderie, rappelle beaucoup ces vieilles « tapisseries où nos aïeules brodèrent, d'une « aiguille patiente, en soie de vives couleurs, « les plus célèbres héros, les plus fameuses « aventures de ces interminables romans de « chevalerie en prose, si souvent reproduits « à la fin du XVe siècle par l'imprimerie nais- « sante. A la mine fantasque des personnages, « à leurs gestes bizarres, à leurs vêtements

Digitized by Google

« qui ne sont d'aucun temps, on sent bien que « tout ce monde-là n'a jamais été réel ; pour- « tant il y a du mouvement, de la couleur, de « la vie ; l'œil est attiré, saisi, et, si vous « restez quelques instants devant cette mêlée « d'étranges figures, voilà votre imagination « qui quitte terre et monte à tire-d'aile au « pays des rêves. »

Comme pendant à sa *Conquête du Charme,* Hippolyte de Lorgeril a écrit le *Banquet de la Famine,* autre grand poème, où il peint la décadence romaine, le siège de Rome par Alaric et les Goths en 409. Faustus Gastérion, patricien, conseiller de l'empereur Honorius, en est le personnage principal. C'est un bel esprit, qui ne croit qu'aux plaisirs des sens et surtout à ceux du ventre, d'où son nom de *Gastérion*. M. de la Borderie compare ce poème au tableau de Couture ; pour moi, j'aime mieux le tableau.

M. de Lorgeril ne s'est pas contenté de ces longs ouvrages ; il en a fait beaucoup d'autres : *Une Étincelle* (1836), *la Chaumière incendiée* (1839), *Geoffroy, Carloné, le vieux Marinier, la Légende d'Olivier, le Chant du frère lai, Aline, le Soir d'été à la ferme,* etc. Son poème *le Gardien* débute par un prologue

Digitized by Google

écrit d'un style solide et plein de verve; malheureusement, la suite n'y répond pas. Les satires qu'il a publiées dans le journal *l'Univers*, ont de bons morceaux, mais sont très inégales et trop violentes.

Des milliers de vers sortis de sa plume j'avoue que ceux que je préfère sont les strophes qui ouvrent son volume de *Récits et ballades*, imprimés en 1840. Il était jeune alors et le feu de la jeunesse leur donne la beauté du diable :

Je suis un de ces fils de l'aride Bretagne,
Qui naissent sur la lande aux dolmens de granit,
Respirant l'air des flots et l'air de la montagne,
Et baisant les degrés du calvaire bénit ;

Qui, loin de la cité, de leur château sauvage,
Font trembler sous les pins les accents de leurs cors ;
A qui le choc des mers, les cent voix de l'orage,
Les cris du goëland, semblent de doux accords.

Comme eux tous j'ai lancé mon cheval sur la voie
Et des loups au poil fauve et des fiers sangliers ;
Comme eux j'ai tressailli de bonheur et de joie,
Quand le sang ruisselait sous la dent des limiers.

Mais peut-être plus qu'eux j'ai foulé les ruines
Des vieux cloîtres assis sur le bord de la mer,
Et gravi le sentier des rougeâtres collines
Où planent les clochers avec leurs croix de fer.

Digitized by Google

Car ces mers, ces forêts et leurs vastes clairières,
Ces monts où le renard vient glapir chaque soir,
Et la clochette bleue et les hautes bruyères,
L'essaim noir des corbeaux fuyant vers le bois noir ;

Tout cela m'inspira d'étranges rêveries...

Il faut reconnaître que ces vers sont beaux, vibrants et pittoresques. En les lisant, je crois revoir la forte encolure, le teint coloré, la barbe fauve du poète chasseur. Si Hippolyte de Lorgeril avait mieux suivi quelques-uns des conseils de Boileau, qui en donnait parfois de bons, il aurait laissé beaucoup d'autres vers pareils à ceux-là ; car il avait un riche fonds poétique, dont il n'a pas su tirer parti avec assez de goût.

Les fées du Morbihan avaient mis le don de la grâce dans le berceau de Jules de Francheville (1814-1866). Son volume *Foi et Patrie,* publié en 1850, contient des poèmes remplis d'idées charmantes, mais revêtues d'un style souvent mou et flottant. « Ils sont nés, dit-il, « sur le bord des mers, dont ils reflètent les « aspects, comme ces algues marines,qui ne se « détachent du rivage que pour s'engloutir. »

Digitized by Google

A cette modestie on reconnaît le compagnon d'Ozanam et l'ami des pauvres.

Son poème *la Rose de Saint-Jacques* est l'histoire d'un moine breton, Guenaël, qui, pendant la Terreur, ne voulut pas quitter la presqu'île de Rhuys et se consolait de ses souffrances de proscrit en contemplant dans la vieille chapelle de Saint-Jacques l'éblouissante rosace d'un vitrail gothique :

Exprimant des élus la vision ardente,
La rose était semblable à la rose du Dante...
Là sur un fond d'azur les élus figurés
Brillaient de tout l'éclat des corps transfigurés.
On voyait Madeleine, avec toute son âme,
Verser sur le Sauveur le parfum du cinname...

Devant cette verrière, où étincelaient

La pourpre du rubis et l'eau du diamant,

Guenaël restait en extase et le peuple croyait qu'il y retrouvait l'image de quelque femme, aimée par lui dans sa jeunesse. Il mourut à l'autel, de saisissement, le jour où, l'antique chapelle ayant été rendue au culte, son clocher, ébranlé par le mouvement joyeux des cloches, s'écroula sur elle et brisa la rose merveilleuse.

Digitized by Google

Le début du poème *le Reliquaire* présente une scène historique pittoresque :

Je contemplais, un jour, un de ces ossuaires
Que nos pieux Bretons appellent reliquaires...
Sous des volubilis là gisaient, enlacés,
Deux squelettes d'enfants se tenant enbrassés ;
On eût dit que la mort, sous cette froide pierre,
A l'heure du sommeil avait clos leur paupière.
Sur cet aspect étrange interrogeant, surpris,
Les gens de Muzillac, voici ce que j'appris :
En attendant les Bleus pour leur livrer bataille,
Préparant leurs pen-bas pour vaincre la mitraille,
Les chouans étaient campés dans un landier voisin.
Aux lueurs du bivouac, dans le fond du ravin,
L'on voyait circuler, sous leurs mâles allures,
De vieux Bretons, la race aux longues chevelures.
Là, des hommes d'Elven, autour d'un tertre vert,
Priaient agenouillés et le front découvert ;
Se riant des combats comme de la tempête,
Les marins de Rhuys, avec un air de fête,
Dansaient, et du biniou faisaient vibrer les sons,
Mêlant de cris joyeux leurs joyeuses chansons.
Sous des chefs paysans, des soldats gentilshommes
Étaient là pour montrer qu'au pays où nous sommes,
Où les cœurs sont égaux, règne l'égalité...

Parmi ces chouans se trouvaient des écoliers, et c'étaient les squelettes de deux d'entre eux, tués dans le combat, que voyait le poète.

Digitized by Google

Ce doux rêveur mourut en 1866, à son manoir de Truscat, près de Sarzeau, où il vivait très retiré.

Émile Péhant, qui devait chanter les guerres sanglantes du XIVe siècle terminées par le traité de Guérande, était né dans cette petite ville, le 19 janvier 1813. Ses yeux d'enfant furent vivement frappés par les vieilles tours, les douves verdâtres, les rues silencieuses et cette église collégiale de Saint-Aubin, aux vitraux éclatants, aux sombres murailles de granit, où, pour conserver sa mémoire, on voit aujourd'hui, gravé sur le marbre blanc, un de ses sonnets à la Vierge.

Il était fils d'un médecin, amateur de poésie. L'ayant perdu très jeune, il partit pour Paris, avec l'espoir d'y trouver la gloire et la fortune. Il n'y rencontra qu'une affreuse misère, dont il a parlé en termes poignants, dans un volume de *Sonnets* publiés en 1835. Ses amis Alfred de Vigny et Villemain l'en tirèrent, en l'envoyant comme professeur au collège de Vienne, où il se lia intimement avec Ponsard, puis au collège de Tarascon, où il eut pour élève Joseph Roumanille. Ce dernier a raconté, dans des

Digitized by Google

Émile Péhant

Digitized by Google

lettres rendues publiques, que ce fut sur les conseils de son maître Émile Péhant qu'il se mit à composer des vers en langue provençale. Le poète breton se trouve ainsi avoir une part d'initiateur dans la brillante Renaissance poétique du Midi.

En 1848, il fut nommé conservateur de la Bibliothèque publique de Nantes; mais, dégoûté des vers par l'indifférence qui accueillait les siens, il avait cessé d'en faire pour se consacrer à un catalogue de sa Bibliothèque, œuvre immense, qui lui coûta plus de vingt années de travail. Mais, s'il ne faisait plus de vers, il les aimait toujours, et son cabinet de bibliothécaire était le rendez-vous des jeunes poètes nantais, auxquels il donnait ses avis avec une complaisance presque paternelle. Un jour enfin, excité par eux, il se décida à faire de nouveau appel à la Muse, et alors on vit cet homme, âgé de soixante ans, produire en quelques mois de vastes poèmes, semblables à des fresques où se déroulent des scènes terribles et superbes.

*Jeanne de Belleville* (1868) et *Jeanne-la-Flamme* (1872) sont des chansons de geste qui me paraissent supérieures à *la Henriade* et aux autres poèmes français modernes pré-



Digitized by Google

tendus épiques. Elles ne le cèdent peut-être qu'à la *Légende des Siècles* et à *Pernette*. Il est regrettable qu'elles aient été écrites si hâtivement. Le style aurait besoin de retouches; de larges coupures auraient été nécessaires ; mais on y voit des tableaux dignes des grands poètes. Péhant n'est pas « le beau diseur, à la langue souple et affilée, pesant chaque mot » dont parle Aristophane dans *les Grenouilles;* c'est plutôt « le géant qui lance des vers soli- « dement liés comme la charpente d'un na- « vire. » Lisez, dans *Jeanne de Belleville*, la dégradation, à Paris, du père d'Olivier de Clisson, injustement accusé de trahison par le roi de France :

Les vingt juges restaient cloués sur leur estrade ;
Leur chef balbutia tout bas : « Qu'on le dégrade ! »
Et dans l'affreux silence on entendit alors
Les prêtres qui chantaient les vigiles des morts.
Sous ce soleil ardent, sous ce ciel bleu sans ombre,
Leur voix effrayait plus que dans l'église sombre.
L'épouvante glaça tous les cœurs quand ces chants
Remplirent l'air de sons lugubres et traînants.
Le chœur fit une pause après le premier psaume.
Le héraut, se haussant, dépouille de son heaume
Le condamné muet qui ne se défend pas.
Son front nu reste haut ; ceux des juges sont bas,
Et leur chef seul emprunte à l'audace son masque.

Digitized by Google

Le héraut montre à tous, par son cimier, le casque,
Et crie à pleine voix : « Peuple loyal et bon,
« Ce casque, c'est celui d'un chevalier félon,
« Le casque d'un soldat lâche et traître à son maître. »
Sur la place des voix crièrent : « Honte au traître ! »
Les juges à ces cris levèrent leurs regards,
Mais leurs yeux effrayés demeurèrent hagards ;
Ils avaient espéré voir enfin, sous sa honte,
Le condamné rougir ; mais rien, rien ne le dompte :
Sous ses beaux cheveux gris son grand front détesté
Se dresse toujours calme et plein de majesté.
Alors sous le marteau l'on fit briser le heaume ;
Et le lugubre chœur chanta le second psaume.
Un silence se fit, dès qu'il fut terminé.
Le héraut, s'avançant, enlève au condamné,
Muet sous le dédain qui gonfle sa narine,
Le riche collier d'or flottant sur sa poitrine,
Puis crie à toute voix : « Vous voyez ce collier ?
« C'est celui d'un félon et mauvais chevalier,
« Le collier d'un soldat lâche et traître à son maître. »
Quelques voix seulement crièrent : « Mort au traître ! »
.....
Cependant sous le chant monotone et lugubre
La dégradation lentement se poursuit...
Le héraut a sonné par trois fois de sa trompe,
Puis marchant lentement vers le pal abhorré
Où pend, la pointe en haut, l'écu déshonoré,
Remet la pointe en bas, puis à deux bras l'enlève
Et, faisant un effort, sur sa tête l'élève.
Cet écu qu'aux combats portait le chevalier
Serait pour le héraut un trop lourd bouclier,
Car ses deux mains ont peine à le soutenir seules.

Digitized by Google

Le grand lion d'argent s'y dresse en champ de gueules
De triomphe et d'orgueil tout palpitant encor,
Langue ardente, ongle aigu, le front couronné d'or.
Le soleil sur l'écu reluit comme un symbole,
Et de sa gloire antique on croit voir l'auréole.
Le héraut crie à tous : « Peuple loyal et bon,
« Cet écu, c'est celui d'un chevalier félon,
« C'est l'écu d'un baron lâche et traître à son maître.
« Puisse être châtié comme lui chaque traître ! »
Alors faisant le tour du sinistre échafaud,
Et ployant sous le poids de l'écu qu'il tient haut,
A tous les spectateurs lentement il le montre.
Tout à coup il pâlit. C'est que son œil rencontre,
Immobile et fixé sur lui l'ardent regard
Du condamné qui s'est redressé tout hagard...

Ce tableau, dont l'étendue ne me permet de donner ici que quelques parties, n'est-il pas d'un maître ?

Voici en quels termes M. Edmond Biré résume son opinion sur *Jeanne de Belleville :* « Très digne de louange dans sa conception « générale, l'œuvre de M. Péhant ne l'est pas « moins dans l'exécution... Elle renferme plu- « sieurs scènes d'une grande beauté. Je citerai « particulièrement, dans le premier volume, « *Une Leçon de loyauté, la Culture d'une âme,* « *la Dégradation, le Psaume des malédic-* « *tions, Une Arme à deux tranchants,* et, dans

Digitized by Google

« le second, *le Serment* que Jeanne de Belle-
« ville fait prêter à ses fils, devant la tête
« coupée de leur père, *la Malédiction* qu'elle
« lance contre les juges de son mari, la des-
« cente de la comtesse à Penmarc'h, où elle
« aborde avec ses vaisseaux pour ravager le
« pays, et *la Procession* devant laquelle elle
« incline sa vengeance et fait taire sa haine. »
*(Revue de Bretagne et de Vendée,* 1868).

Le second poème d'Émile Péhant, *Jeanne-la-Flamme,* n'est pas inférieur au premier. Il a pour sujet la lutte de Jean de Montfort contre Charles de Blois. Je ne connais guère de plus belle scène que celle où Montfort comparaît devant le roi de France, au Louvre. Le poète rivalise avec Van Eyck et Memling, quand il nous montre,

Assis sur des bahuts aux coussins de damas,
Les pairs laïcs à droite, à gauche les prélats,
La plupart en surcots fourrés de zibeline
Et portant leurs blasons brodés sur leur poitrine ;
Au fond sur un fauteuil au dais armorié
Et dont deux lions d'or semblent garder le pié,
Le Roi, le sceptre en main, le front sous la couronne...

Ainsi, ce poète, qui dans sa jeunesse avait écrit tout un volume de *Sonnets* très sobres

Digitized by Google

de couleur, parce que systématiquement il en avait éloigné les métaphores, était arrivé, à force d'art et de précision dans les détails, à donner à ses tableaux des teintes aussi riches que celles des peintres flamands.

Une autre scène, d'une horreur tragique, est celle qui se passe à Nantes, sur la place Saint-Pierre, devant la cathédrale.

Les Français, alliés de Charles de Blois, assiègent la ville. Un matin on entend sonner tous leurs clairons, et, croyant qu'ils vont tenter un assaut, la garnison se prépare à les repousser ; mais ils se contentent de rester rangés devant les fossés, à côté de leurs balistes et de

Deux grands coffres qu'on croit pleins de boulets de pierre.

Cependant la population émue s'est rassemblée sur la grande place et attend. Tout à coup, dès que le soleil

De son premier rayon rougit la croix dorée
Qui planait dans le ciel sur Saint-Pierre arborée,
Voici que, par-dessus les hauts remparts, on voit
Quelque chose de noir dans l'air monter tout droit,
Puis, décrivant soudain sa courbe dans l'espace,
La suspendre... et tomber au milieu de la place.

Digitized by Google

Rien comme l'imprévu pour grossir un danger ;
Chacun sous les auvents s'empresse à se ranger,
Et qui n'a pu trouver d'abri court et s'effare.
C'est sans doute un boulet de pierre qui s'égare...
D'où vient donc qu'en tombant, ce boulet a produit
Un son mat et confus, qui n'est pas même un bruit?
Il rebondit trois fois, mais faiblement et roule
En traçant un cordon noir et visqueux... La foule
N'approchait qu'en tremblant quand un jeune étourdi
S'élance et vers la pierre étend un bras hardi...
Horreur ! il tombe et pousse un grand cri d'épouvante:
C'est une tête d'homme, écrasée et sanglante !

Et de quart d'heure en quart d'heure,

Une nouvelle tête au même endroit tombait.

Et la foule tremblante,

Quand tomba la dernière, en avait compté trente.

C'étaient les têtes de trente chevaliers bretons faits prisonniers par les Français, quelques jours auparavant, dans un combat. Le poète, dans ce récit, n'a fait que suivre l'Histoire.

Comme poète lyrique, Émile Péhant est encore un artiste puissant. Son ode à M. de Salvandy a quelque chose de grandiose. Ses

Digitized by Google

strophes semblent entraînées par un courant impétueux :

Quand le Rhône se perd sous le sol qui s'entr'ouvre,
Le voyageur le croit englouti pour toujours ;
Mais bientôt il échappe à la nuit qui le couvre,
Et là-bas, au soleil, le regard le découvre,
Comme un long serpent bleu, précipitant son cours.

Qu'il aille! son destin a subi son épreuve,
Car ses flots oubliés grossissaient leurs trésors :
Ce n'était qu'un torrent, désormais c'est un fleuve,
Et plus d'une cité, qui sans lui serait veuve,
De feux reconnaissants couronnera ses bords...

Si le fleuve en hiver s'engourdit sous la glace,
Comme un homme plongé dans un profond sommeil,
Dès que le soleil vient amollir sa surface,
Il s'éveille, s'élance, et, dévorant l'espace,
Emporte dans ses flots l'image du soleil.

Ce poète, l'un des plus vigoureux qu'ait produits la Bretagne et qui avait pour voiler son exquise bonté un peu de l'aspect rugueux de *la terre de granit,* mourut à Nantes, le 6 mars 1876. Son nom a été donné à l'une des rues de cette ville.

Il avait pour ami inséparable Olivier Biou (né à Rennes, le 1er juillet 1814), magistrat distingué et homme excellent, qui n'a publié

Digitized by Google

que peu de vers, mais qui était doué d'un sens critique très fin. Tous deux aidaient de leurs conseils un poète plus jeune qu'eux, Charles-Édouard Robinot-Bertrand, né à la Basse-Indre (Loire-Inférieure), le 27 mai 1833.

Chez celui-là la passion de l'Art était poussée jusqu'à l'angoisse maladive. Aussi est-il mort (le 24 octobre 1885) dans une maison de santé de Nantes, après y avoir langui trois ans privé de sa raison.

Il se préoccupait souvent des questions philosophiques et sociales et appartenait au parti démocratique. Son poème des *Casseurs de pierres* indiqua de bonne heure cette tendance.

Ayant une fortune qui le rendait indépendant, il entreprit, lui aussi, une grande œuvre et il fit sa *Légende rustique* (1867).

C'est le roman en vers d'un jeune paysan qui veut arriver à la gloire littéraire pour épouser la fille d'une châtelaine et qui, ayant échoué, revient mourir de chagrin dans son bourg, près d'un frère resté laboureur, mais heureux et marié avec une femme qu'il aime.

Comme l'a dit M. Alfred Lallié, dans une étude sur ce livre, *la Légende rustique* est bien composée : « L'intrigue, si peu qu'il y en « ait, ne languit pas, elle marche au dénoû-

Digitized by Google

« ment ; les scènes se succèdent avec ordre,
« les descriptions sont à leur place, les com-
« paraisons et les images naissent tout natu-
« rellement et l'on rencontre çà et là des ta-
« bleaux qui brillent de toutes les splendeurs
« de la poésie. Si certains caractères pris dans
« leur ensemble manquent de vérité, on n'en
« saurait dire autant d'une foule de détails,
« qui sont rendus avec une rare perfection. »

Jamais on ne peindra d'une façon plus saisissante l'arrivée d'un train de chemin de fer, le soir, dans une gare de village :

Bientôt deux rouges feux, le long de la rivière,
Teignirent bois et prés d'une étrange lumière ;
Comme des yeux ardents d'où jaillirait l'effroi,
Ils flamboyaient au front sinistre du convoi,
Et lui, pareil au corps d'un animal énorme,
Traînait les noirs tronçons de sa taille difforme.
Il était loin encore et, dans l'éloignement,
On l'entendait souffler et gronder bruyamment ;
Mais le monstre irrité, la poitrine enflammée,
Lançant au ciel ses lourds tourbillons de fumée,
Son haleine brûlante, et parfois insensé,
Cherchant à fuir d'un bond hors du chemin tracé,
Aussi prompt que le trait qui plonge dans l'espac
Ou que l'éclair qui sort de la nue et qui passe,
Accourt, se précipite et sur les rails déserts
Vole : un long sifflement a déchiré les airs.

Digitized by Google

ROBINOT-BERTRAND

Digitized by Google

On voit par ce fragment et par la pièce de Boulay-Paty sur *le Câble transatlantique* que les poètes bretons ont su utiliser pour la poésie les découvertes de la science moderne.

Dans *la Légende rustique* l'effort de l'auteur est quelquefois trop sensible. Son second volume, *Au bord du fleuve,* formé de morceaux détachés, se distingue par une plus grande souplesse de style.

Plusieurs pièces, *l'Idole de Cérès*, *Pourquoi veux-tu que je m'éveille? Le Paysan,* portent les marques d'une pensée très haute. Le lecteur va juger de la dernière:

LE PAYSAN

Des ombres de la nuit la campagne est voilée.
Nul astre aux cieux. Le vent d'automne dans les bois
Passe, souffle et murmure, et remplit la vallée
De sifflements pareils à de lugubres voix.

Malheur au vagabond qui, malade et sans gîte,
Par ce temps lamentable erre loin des hameaux !
Malheur au sein pensif où la douleur s'agite,
Et qui veille, écoutant la plainte des rameaux!

L'ombre s'étend profonde. En vain le cri sonore
Du coq, ardent guetteur de nuit, prédit le jour ;
Au brumeux Orient aucun rayon encore ;
Le monde est ténébreux comme un cœur sans amour.

Digitized by Google

Mais que font les clameurs du vent et la nuit sombre
Au rude défricheur du sol, au paysan ?
Le paysan sommeille, enveloppé par l'ombre,
Dans la sécurité dont il est l'artisan.

L'ombre lui dit : « Je suis la paix, la récompense
Des devoirs accomplis et de l'âpre labeur ;
L'oubli des maux passés, c'est moi qui le dispense. »
Le grave paysan de l'ombre n'a point peur.

Voyez ! avant le jour le voilà qui s'éveille.
Il va vers le foyer où, sous la cendre, dort
Le reste d'un tison recouvert de la veille.
De la cendre, à son souffle, un jet de flamme sort.

La flamme éclate et brille, et l'âtre s'illumine ;
Et lui, près du foyer crépitant et joyeux,
Recueilli, vers le monde inconnu qu'il devine,
Il élève en priant son cœur religieux.

Il prie : en doux espoirs abonde sa prière.
« Si j'ai faibli, dit-il, mon Dieu, pardonne-moi. »
Et Dieu se communique à son esprit sincère.
O paysan, mon cœur ému prie avec toi !

La prière a rendu pure son âme forte ;
D'un morceau de pain noir il a fait son repas ;
De l'antique logis ouvrant l'étroite porte,
A présent vers l'étable il dirige ses pas.

Les grands bœufs, à genoux au milieu de la crèche,
Mêlent aux bruits de l'air leur long mugissem

Digitized by Google

Il pose devant eux l'herbe tendre et l'eau fraîche,
Puis il lie à leur front le joug solidement.

Il les conduit alors à la dure journée,
Et pendant qu'il chemine, il chante un gai refrain ;
Et la charrue, avant que l'aube ne soit née,
A plongé dans le sol son éperon d'airain.

Le pauvre paysan poursuit sa tâche austère
Sous les pleurs du matin et sous le froid brouillard ;
Mais qu'importe ; le soc aigu fouille la terre
Où la blonde moisson ondulera plus tard.

Charles Robinot-Bertrand était un critique littéraire et artistique d'un goût très exercé. Il a écrit dans le *Phare de la Loire* des études qu'il est regrettable de voir ignorées, comme presque tous les articles des journaux quotidiens.

Son roman *les Songères,* où se rencontrent des pages exquises, manque malheureusement d'invention et d'intérêt.

Après avoir été avocat, puis juge de paix à Vertou, il fut quelque temps conseiller de préfecture à Nantes. Ses opinions républicaines ne l'empêchaient pas d'être lié intimement avec un autre poète nantais, ardent royaliste, Émile Grimaud.

Digitized by Google

Émile Grimaud n'a pas eu les loisirs de Robinot-Bertrand ; il a beaucoup travaillé et produit. Il n'est pas né en Bretagne, mais il habite Nantes depuis sa jeunesse. Comme secrétaire de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, et comme imprimeur habile, il a eu une action si considérable sur le mouvement littéraire breton qu'il mérite bien une place parmi les poètes armoricains.

Son œuvre est trop vaste pour que je puisse l'analyser ici [1]. Dans ses *Figures de mon pays*, M. Dominique Caillé a écrit sur lui une notice très bien faite que l'on pourra consulter.

Né à Luçon, le 10 avril 1831, Jules-Émile Grimaud, fils d'un négociant en grains, publia en 1855 un premier recueil, *Fleurs de Vendée*, dont la fraîcheur et l'élégance frappèrent tous les connaisseurs.

En 1858, parurent *les Vendéens*, qui eurent plusieurs éditions. La dernière est illustrée de belles eaux-fortes, par Octave de Rochebrune.

Victor de Laprade, dans *le Correspondant*,

1. Voici la liste de ses recueils : *Fleurs de Vendée* (1855), *les Vendéens* (1858), *Scènes poétiques* (1860,) *Chants du Bocage vendéen*, avec 7 eaux-fortes, par Octave de Rochebrune (1869), *Petits Drames vendéens* (1875), *Fleurs de Bretagne* (1878), *Dieu et le Roi* (1887).

Digitized by Google

ÉMILE GRIMAUD



Digitized by Google

appréciait ainsi le poète qui avait osé choisir ce sujet redoutable :

« A défaut de l'art exquis et de la fibre « grecque de Brizeux, il possède, avec un vrai « talent de poète, la vraie foi de la Vendée et « s'inspire des souvenirs qui font la grandeur « de ce nom héroïque. Il fait plus qu'une œuvre « d'art en nous peignant les héros bretons et « vendéens, il fait une œuvre de conviction « et d'amour. On le sent à la chaleur communi- « cative, à l'émotion de ses récits. Il est juste « pour tout le monde et parle noblement de « l'héroïsme républicain ; mais il est franche- « ment du côté des persécutés et des vaincus.»

Ses *Petits Drames vendéens* ont eu un succès mérité. « Ce qu'on y doit remarquer surtout, « disait M. de Pontmartin, c'est la justesse du « ton. Voyez *le Sifflet d'argent,* la *Messe sans « prêtre, la Hache, le Pater, la Dernière lutte.* « Toute l'originalité de ces scènes violentes, « le contraste de cette foi robuste avec ces « cruautés implacables, les revanches de ces « âmes intrépides en face de leurs persécuteurs « et de leurs bourreaux, pouvaient sans trop « de dissonnances prêter à la déclamation et « à l'emphase. Non, la simplicité des moyens « ajoute à la puissance des effets. »

Digitized by Google

Voici un sonnet qui semble taillé dans le granit :

MADAME DE CHANTREAU

Je n'ai point vu de femme ayant sa haute taille.
Elle me faisait peur, quand j'étais tout petit :
Elle marchait d'un pas que l'âge ralentit,
Mais droite comme un preux en sa cotte de maille.

Elle avait, sabre au poing, suivi mainte bataille,
Orpheline à vingt ans !.. Charette s'attendrit,
Et lui tint lieu de père, et quand Travot le prit,
Elle reçut au crâne une effroyable entaille.

Elle avait tant souffert et tant de nuits erré,
Sur les maux du pays elle avait tant pleuré,
Qu'en ses yeux la lumière, hélas ! s'était éteinte.

Luçon en fut témoin, sa main sans cesse allait
Du tricot pour le pauvre aux grains du chapelet :
C'était une Romaine et c'était une sainte.

Prenons maintenant un grand tableau pathétique, comme en a beaucoup tracé Émile Grimaud : la fuite des Vendéens vers la Loire, après leur défaite à Cholet :

Vers Saint-Florent-le-Vieil une innombrable foule
S'agite dans la nuit comme un fleuve qui houle.

Digitized by Google

Une clameur immense en sort à tous moments :
Bruit de pas, bruit de voix, cris et mugissements.
Nulle étoile ne brille, et le ciel est si sombre
Que l'on ne verrait pas à se guider dans l'ombre ;
Mais sur les bois, au loin, des flammes ont monté
Prêtant aux Vendéens leur rougeâtre clarté.

Le jour se lève enfin, le jour livide et morne,
Et tel qu'il convenait à ce malheur sans borne.

Quel funèbre convoi ! — Dès la veille, aux fuyards
Par milliers s'étaient joints des femmes, des vieillards ;
Fermes, hameaux, tout brûle ; ils n'ont plus de retraites.
Quelques-uns du désastre ont sauvé leurs charettes,
Qui portent tout leur bien — du pain, des vêtements,
Des vases où cuiront leurs pauvres aliments.
Malades et blessés s'y pressent pêle-mêle,
Et les mères tenant leurs fils à la mamelle.
Mais tous n'ont pas de bœufs pour traîner leurs fardeaux ;
Que de femmes s'en vont, leurs enfants sur le dos !
Que de filles, pieds nus, soutenant leur vieux père,
Ou leur frère qui pleure et qui se désespère !

Sans ordre les soldats s'avancent, dispersés,
Et les rangs sont partout de fusils hérissés.

Pourquoi s'amassent-ils près de cette voiture ?
Blessé d'un coup mortel, c'est là que gît Lescure...
Plus loin, sur un brancard, objet de soins touchants,
Pâle comme un linceul, est étendu Bonchamps...

Digitized by Google

Émile Grimaud a un sentiment très vif des beautés de la campagne. Pour les rendre, il trouve parfois des expressions d'une justesse frappante. Quelles épithètes pourraient remplacer celles qu'il emploie, quand il veut peindre les arbres de son pays ?

Le tremble, dont le bruit ressemble au bruit de l'eau,
Les sveltes peupliers et la parure blanche
Dont le vert châtaignier se brode à chaque branche.

M. Caillé, rappelant un mot de Victor de Laprade, a bien raison de dire qu'Émile Grimaud peut dédaigner les critiques « des amateurs d'orfévrerie et de chinoiserie poétiques. »

---

Digitized by Google

## CONCLUSION

De tout ce qui précède je crois pouvoir conclure que le XIX$^{e}$ siècle a donné à la Bretagne une riche moisson de poésie.

Ses chants populaires, qui ne vivaient que dans la mémoire des paysans, ont été fixés par l'écriture, sauvés à jamais de l'oubli et montrés au grand jour avec un éclat qui a ébloui les lettrés de toute l'Europe.

Des écrivains de génie, dont la prose vaut les plus beaux vers, Chateaubriand, Lamennais, Renan, tout en agitant les plus hautes questions qui intéressent l'humanité, ont semé leurs écrits de pages où la terre, la race, l'histoire bretonnes sont peintes en traits incomparables.

En même temps, des poètes se succédaient, créant une nouvelle littérature qui réunit les qualités les plus variées : la pureté grecque et

Digitized by Google

la finesse italienne chez Brizeux, la verve chez Prosper Proux et Luzel, le sentiment profond de la nature chez J.-M. Le Jean, l'émotion intense chez Hippolyte de la Morvonnais et Élisa Mercœur, la douceur mélancolique chez Turquety et Violeau, l'esprit chez Alexandre Duval et Monselet, la fierté chez du Pontavice, le large souffle chez Péhant et Lud. Jan, la flamme enthousiaste chez Mme Riom et Émile Grimaud, l'art raffiné chez Boulay-Paty et Villiers de l'Isle-Adam.

Il y a dans ces poètes une originalité réelle; car l'originalité n'est, suivant le mot de Théophile Gautier, que « la note personnelle ajoutée au fonds commun préparé par les contemporains ou les prédécesseurs immédiats. »

Les faits politiques ont eu sur eux une influence assez limitée. Ils ont pu modifier passagèrement leurs opinions; mais, chez la plupart, l'essence des âmes n'a pas été atteinte; elles sont restées mystiques et bien bretonnes.

Tous les écrivains dont j'ai parlé sont morts ou ont dépassé l'âge de soixante ans; ce qui veut dire que leur œuvre est à peu près terminée et qu'on peut la juger dans son ensemble.

Derrière eux, s'est levée une génération de

Digitized by Google

poètes si nombreux que jamais la Bretagne n'en a tant vu à la fois.

Les mieux doués, à l'heure présente, écrivent en français, mais les poètes celtiques montrent aussi que les vieux bardes ont laissé des héritiers ; « Comme la fleur de genêt dans nos « champs, sur la terre de Breiz, poussent des « églises, des croix de pierre, des sônes et « des gwerz. » (Luzel, *Bepred Breizad.*)

A la tête des poètes s'est placé M. Louis Tiercelin par sa passion éclairée des lettres et des arts, son amour de la terre natale, son talent plein de verve et d'éclat, son habileté à réveiller, encourager et grouper les artistes épars. La publication du *Parnasse breton contemporain*, qu'il a faite en 1889, avec le concours de M. Guy Ropartz, sera une date dans l'histoire littéraire de la Bretagne. Ce livre a réuni près de cent poètes vivants. Aucune province de France ne saurait présenter un faisceau de talents si divers. Les Bretons pourraient être tentés de dire, avec M. Renan : « Le cor qui ne résonne que touché « par des lèvres pures, le hanap magique « qui n'est plein que pour l'amant fidèle, « n'appartiennent vraiment qu'à nous. (*Sou-* « *venirs d'enfance et de jeunesse,* p. 78.) »

Digitized by Google

Ces poètes se divisent en plusieurs groupes, dont les principaux sont à Nantes, à Rennes et à Quimper. Ils trouvent de solides appuis dans les Sociétés savantes de ces villes, les journaux et les revues, notamment la *Revue de Bretagne,* sous la direction de MM. de la Borderie et de Gourcuff; *l'Hermine*, sous celle de M. Tiercelin; *les Annales de Bretagne*, publiées par la Faculté des Lettres de Rennes; la *Revue illustrée des Provinces de l'Ouest,* fondée par M. Léon Séché, un poète vaillant, qui a pris à tâche de faire élever des monuments aux hommes illustres de son pays et en a déjà orné Pontivy, Vannes, Lorient et Ancenis.

Si les événements politiques amenaient la reconstitution des provinces et, en même temps, la création à Nantes ou à Rennes d'une grande Université, il est probable que les Lettres et les Arts, profitant du mouvement qu'engendrerait autour d'elle une Assemblée provinciale puissante, prendraient un développement considérable. Ce qui autorise à le penser, c'est l'influence heureuse exercée depuis vingt ans par l'*Association bretonne*, que préside avec beaucoup d'éloquence et d'aménité M. Vincent Audren de Kerdrel.

Digitized by Google

En écrivant ce volume, consacré presque entièrement aux morts, j'ai eu pour but la gloire de la Bretagne.

Bien des poètes de valeur resteraient ignorés, s'il ne se trouvait personne pour tirer de l'ombre leurs meilleures productions, quand ils ont disparu.

Mon désir est que ce livre conserve leur souvenir et soit comme cette petite lampe qu'on allumait autrefois, la nuit, au milieu des cimetières, dans une tourelle appelée *la Lanterne des Morts* [1].

1. Dans ce tableau de la Poésie bretonne au XIXe siècle, je n'ai parlé que des poètes qui m'ont paru les plus remarquables ou ayant une originalité bien dessinée; mais il en est d'autres d'un talent réel. En 1879, la *Société des Bibliophiles bretons* a publié, dans son *Bulletin*, une liste des poètes bretons-français du XIXe siècle; elle comprend plus de deux cents noms et n'est pas complète.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... 5

INTRODUCTION

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA POÉSIE BRETONNE

Chateaubriand et Lamennais, ses inspirateurs au XIXe siècle..... 13

LIVRE PREMIER

LES POÈTES BRETONS CELTIQUES (1800 à 1880)

POÉSIE ÉLÉGIAQUE, LYRIQUE ET DESCRIPTIVE

Auguste Brizeux..... 25
Le Gonidec, Hersart de la Villemarqué et les bardes populaires. 39
Jean Le Guenn..... 47
René Kerambrun..... 49

Digitized by Google

LES BARDES LETTRÉS

Prosper Proux..... 56
Jean-Marie Le Jean... 61
Rannou..... 68
Mgr Le Joubioux..... 69
L'abbé Joachim Guillôme..... 70
Jean-Marie Guizouarn 74
J.-P.-M. Le Scour..... 78
Les *Bleuniou-Breiz*.... 82
Olivier Souvestre..... 82
L'abbé François Le Scour..... 85
F.-M. Luzel..... 87

POÉSIE MORALE

Guillaume Ricou ..... 97
Gabriel Milin ..... 100

POÉSIE DRAMATIQUE

# LIVRE DEUXIÈME

## LES POÈTES BRETONS FRANÇAIS

POÈTES LYRIQUES, ÉLÉGIAQUES ET DESCRIPTIFS

François Duault..... 107
Mélanie Waldor ..... 112
Édouard Mennechet.. 115
Élisa Mercœur..... 119
Un mot sur Leconte de Lisle ..... 125
Hippolyte de la Morvonnais..... 126
Évariste Boulay-Paty. 133
Édouard Turquety.... 141
Du Breil de Marzan... 148
Georges de Cadoudal. 149
Raymond du Doré.... 150
Hippolyte Lucas..... 155
Charles Monselet..... 156
Émile Souvestre..... 163
Victor Mangin..... 168
Eugène Orieux..... 168
Eugène Lambert..... 169
Anthime Menard..... 169
Louis de Léon..... 173
Régis de Trobriant ... 175

Digitized by Google

Stéphane Halgan..... 179
Mme Riom..... 183
Raoul de Navery..... 189
Hippolyte Violeau.... 191
Hyacinthe du Pontavice de Heussey.... 199
Charles Alexandre.... 203
Francis Melvil..... 206
Émile Chevé..... 207
Philippe-Auguste Villiers de l'Isle-Adam. 209
Ludovic Jan..... 212

POÉSIE MORALE ET DIDACTIQUE

Pierre-Louis Ginguené 218
La Princesse de Salm-Dyck..... 219
Mme Sophie Hüe..... 225
Alcide de Beauchesne 227
Achille du Clésieux... 229
François Longuécand. 232
Les poètes traducteurs 237

LES AUTEURS DRAMATIQUES

Corentin Royou..... 243
Alexandre Duval..... 243
Edouard Mennechet.. 249

POÈMES CHEVALERESQUES, HISTORIQUES ET LÉGENDAIRES

Claude Dorion..... 256
Mme Penquer..... 259
Mme Riom..... 262
Hippolyte de Lorgeril. 263
Jules de Francheville. 267
Émile Péhant..... 270
Charles Robinot-Bertrand..... 281
Émile Grimaud..... 288

CONCLUSION

*Le Parnasse breton contemporain*..... 297

Digitized by Google

# TABLE DES PORTRAITS


Anne de Bretagne .... 9
Chateaubriand..... 17
Auguste Brizeux..... 27
Th. de la Villemarqué 40
J.-M. Le Jean..... 65
J.-P. Le Scour..... 79
F.-M. Luzel..... 89
Élisa Mercœur..... 121
Boulay-Paty ..... 137
Édouard Turquety.... 143
Raymond du Doré.... 151
Hippolyte Lucas..... 157
Charles Monselet..... 161
Émile Souvestre..... 165
Mme Riom..... 185
Hippolyte Violeau.... 193
Princesse de Salm-Dyck..... 221
F. Longuécand..... 233
Alexandre Duval..... 245
Mme Penquer..... 257
Émile Péhant..... 271
Robinot-Bertrand..... 283
Émile Grimaud..... 289



Nantes. — Emile Grimaud, imprimeur breveté, place du Commerce, 4.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A FINE IS INCURRED IF THIS BOO
NOT RETURNED TO THE LIBRARY
OR BEFORE THE LAST DATE STAM
BELOW.

4374846

Digitized by Google

37547.6
La poesie bretonne au XIXe siecle
Widener Library 003558775
3 2044 086 985 348

Digitized by Google